

MARC-ANTOINE VAN DEN OUDENRIJN

des Frères Prêcheurs

LA VIE DE SAINT ZA MĪKĀ'ÊL 'ARAGĀWĪ

traduite de l'éthiopien
avec introduction et notes



IMPRIMERIE ST-PAUL FRIBOURG (SUISSE)

1939

MARC-ANTOINE VAN DEN OUDENRIJN
des Frères Prêcheurs

LA VIE DE SAINT ZA MĪKĀ'ÊL 'ARAGĀWĪ

traduite de l'éthiopien
avec introduction et notes



IMPRIMERIE ST-PAUL FRIBOURG (SUISSE)
1939

NIHIL OBSTAT.

Friburgi Helv. die 10. Octob. 1938.

M. P. de Munnynck O. P.

A. Gigon O. P.

IMPRIMI POTEST.

Romae, die 16. Octob. 1938.

fr. M.-S. Gillet O. P.

Mag. Gen.

IMPRIMATUR.

Friburgi Helv. die 24. maii 1939.

Joseph Arni.

Cancellarius episcop.

ABRÉVIATIONS

- AP = Acta Panṭalêwōn dans : Acta Yārêd et Panṭalêwōn, edidit Karolus Conti Rossini. Corpus scriptorum christianorum orientalium, series II, tom. XVII, Paris 1904.
- AY = Acta Yārêd dans le même fascicule.
- CSCO = Corpus scriptorum christianorum orientalium. Scriptores Aethiopici. Paris 1903 et ss.
- DAE = Deutsche Aksum-Expedition. Herausgegeben von der Generalverwaltung der königlichen Museen zu Berlin, 4 vol., Berlin 1913.
- DL = A. Dillmann, Lexicon linguae aethiopicae, Leipzig 1865.
- GA = Gadla 'Aragāwī.
- GGA¹ = I. Guidi, Il « Gadla 'Aragāwī ». Memorie della Regia Accademia dei Lincei. Classe di scienze morali, storiche e filologiche. Vol. II, Parte 1^a, Rome 1895.
- GGA² = I. Guidi, Vita Za-Mikā'êl 'Aragāwī, Rome 1896 (¹).
- MAL = Memorie della Regia Accademia dei Lincei. Classe di scienze morali, storiche e filologiche.
- OG = C. Conti Rossini, L'Omilia di Yohannes, vescovo di Aksum, in onore di Garīmā (Extrait des Actes du Congrès International des Orientalistes à Paris 1897, p. 139-177 ; tiré à part, p. 1-39).
- PO = Patrologia Orientalis. Paris 1907 et ss.
- RAL = Rendiconti della Regia Accademia dei Lincei. Classe di scienze morali, storiche e filologiche.
- RÆSO = Rerum aethiopicarum scriptores occidentales inediti a saeculo XVI ad XIX, curante C. Beccari S. J., 15 vol., Rome 1903-1917.
- RP = Les règles attribuées à saint Pakhôme (²). Les Apocryphes Ethiopiens traduits en français par René Basset, vol. 8, Paris 1896 (RP¹ = Première Règle, RP² = Deuxième, etc.).
- RSE = C. Conti Rossini, Ricordo di un soggiorno in Eritrea. Fascicolo primo (le seul qui a paru). Asmara 1903.

(¹) Les chiffres qui suivent les sigles GA, comme ceux qui ne sont pas précédés de sigles, se rapportent aux pages et aux lignes de cette dernière édition, que nous avons mise à la base de notre travail.

(²) On trouvera le texte éthiopien dans A. Dillmann, *Chrestomathia aethiopica*, Leipzig 1866, p. 57-69.

I

INTRODUCTION

COMME les origines de la vie monacale en Géorgie sont attribuées aux « douze pères syriens », ainsi les moines d’Ethiopie se font-ils gloire de descendre des « neuf saints romains ». Aux uns comme aux autres la tradition attribue le double caractère de missionnaires et de fondateurs des plus anciens couvents. L’arrivée des « saints pères syriens » en Géorgie, comme celle des « saints pères romains » en Ethiopie doit remonter à la fin du cinquième, ou au commencement du sixième siècle. L’origine, en réalité syrienne, de ceux qui dans la tradition éthiopienne sont appelés les « saints romains », est aujourd’hui admise de tous. On admet aussi que l’arrivée des « saint syriens » en Géorgie, comme l’arrivée des « saints romains » en Ethiopie, se rattache très probablement aux disputes christologiques qui hantaient les esprits des moines dans la Syrie du 5^{me} siècle. Par contre, on n’est pas d’accord sur la question si ces moines émigrés sont à considérer comme partisans ou comme adversaires du concile de Chalcédoine. En Géorgie, les douze saints syriens sont considérés comme Monophysites par Kekelidse, et comme adversaires du monophysitisme par Peradse. Au sujet des saints romains de l’Ethiopie il y a la même dispute : ils sont considérés comme Monophysites par Dillmann, Guidi, Conti Rossini⁽¹⁾ et — ce qui va sans dire — par les Ethiopiens eux-mêmes ; comme adhérents au concile de Chalcédoine par d’autres auteurs récents, comme Mauro da Leonessa, et Coulbeaux⁽²⁾. Dans le gadl d’Aragāwī, 45, 4-5, nous avons relevé un petit passage qui semble plutôt favorable à ceux qui considèrent les « saints romains » de l’Ethiopie comme Monophysites.

(¹) A. Dillmann, *Zur Geschichte des Axumitischen Reichs im vierten bis sechsten Jahrhundert* (Abhandlungen der Königl. Akademie der Wissenschaften zu Berlin). Berlin 1880, p. 26 ; I. Guidi, *Le traduzioni degli Evangelii in arabo e in etiopico*, MAL, IV, 1, p. 33, note 1, *La Chiesa Abissina, Oriente Moderno* II (1922), p. 126 ; C. Conti Rossini, *Storia d’Etiopia* I, Milan 1928, p. 162.

(²) Mauro da Leonessa, *Santo Stefano Maggiore degli Abissini e le relazioni romano-etiopeche*, Cité du Vatican, 1929, p. 87-88 ; J.-B. Coulbeaux, *Histoire politique et religieuse de l’Abyssinie*, I, Paris 1929, p. 171-174.

Za Mikā'él 'Aragāwī y est célébré comme apôtre de la « Région Orientale » du Tigré. Il y trouvait déjà des chrétiens. Or, le texte ne se contente pas de dire simplement qu'il confirma ces chrétiens dans la foi déjà reçue, mais il dit 'aṣen'a za'amīnōtōmū ret'et : « il confirma ce qui se rapportait à leur foi orthodoxe », ou « il confirma ce qu'il y avait d'orthodoxe dans leur foi », formule qui semble suggérer qu'il y avait trouvé quelque chose à corriger.

Dans le gadl d' 'Aragāwī le héros du récit est célébré comme le chef des saints romains. Ces saints sont restés très célèbres dans les traditions monastiques de l'Éthiopie. Généralement ils sont au nombre de neuf. Cependant, Enno Littmann a publié une légende du Tigré ⁽¹⁾ où ils sont seulement sept. Trois d'entre eux y sont mentionnés avec leurs noms : 'Abbā Ćaḥamā (= Şehmā), 'Abbā Garīmā et 'Abbā Menṭelīt (= Panṭalēwōn ⁽²⁾). Généralement les noms sont les suivants :

1. Za Mikā'él, surnommé « 'Aragāwī », originaire de Rōmyā, qui s'établit à Dabra Dāmō, et dont la fête se célèbre le 14 Teqemt.

2. Panṭalēwōn, surnommé « Za šōmā't » (= « celui des cellules », le reclus), originaire de Rōmyā, qui s'établit près d' 'Aksūm dans un lieu qui porte encore son nom, et dont la fête se célèbre le 6 Teqemt.

3. Yesḥaq, surnommé « Garīmā », originaire, lui aussi, de Rōmyā, qui s'établit à Madarā dans un lieu qui s'appelle encore « 'Abbā Garīmā » ; sa fête se célèbre le 17 Sanē.

4. 'Aṣṣē, originaire de l'Asie, qui s'établit à Yaḥā, et dont la commémoration se fait au 29 Genbōt.

5. Gūbā, originaire de la Cilicie, qui s'établit dans le pays de Barakā, près de Madarā, et dont la fête se célèbre avec celle de saint 'Aṣṣē.

6. 'Alēf, originaire de Césarée, qui s'établit à Beḥzā, et dont la fête est célébrée le 11 Magābit.

7. Yem'atā ou Yem'ātā (Maṭā' ?), originaire de Qōsyāt, qui s'établit à Gar'āltā, dont la commémoration se fait au 23 Teqemt ⁽³⁾.

8. Līqānōs, originaire de Quesṭenṭenyā (Constantinople), qui s'établit sur le Dabra Quanāṣl, et dont la fête est placée au 28 Hedār.

⁽¹⁾ E. Littmann, *Bibliotheca Abessinica. Studies concerning the languages, literature and history of Abyssinia*, I, *The legend of the Queen of Sheba in the tradition of Axum*, Leiden 1904.

⁽²⁾ Cf. C. Conti Rossini, AP (Versio), p. 39, note 1.

⁽³⁾ L'identification de ce Yem'atā avec Maṭā', proposée par Conti Rossini nous semble douteuse.

9. *Şəhmā*, originaire d'Antiochie, qui fixa sa demeure à Sēdyā, et dont la fête se célèbre au 16 7^{er}.

La liste des noms dans la vie de saint Panṭalēwōn est la même que celle du Gadla 'Aragāwī. Ailleurs on trouve des divergences soit pour les noms de personnes, soit pour les noms de lieux. Ainsi, la vie de Yesḥaq Garīmā ⁽¹⁾ ne mentionne ni Za Mikā'ēl ni 'Alēf, et elle ajoute un 'Abbā 'Ōṣ de Césarée, qui paraît aussi dans d'autres textes comme appartenant à la compagnie des « Neuf saints romains ». Le livre des traditions de l' 'eçagē Filpōs ⁽²⁾, considère le nom Şāḥmā (= Şəhmā) comme surnom d' 'Abbā 'Alēf, par contre il présente « 'Aragāwī » et « Mikā'ēl » (= Za Mikā'ēl) comme deux individus différents. Dans sa fameuse histoire de l'Ethiopie dominicaine, parue en 1611, le p. Luis de Urreta ⁽³⁾ donne la liste suivante : Panthaleon, Arghai ⁽⁴⁾, Luanos ⁽⁵⁾, Grima, Sama, Aleph, Assem (= Afṣē), Aguloa (= Gūbā ?). Ce qui est plus curieux, c'est que Yem'atā (« Imata ») devient ici le nom d'une religieuse, qui joue à peu près le même rôle que sainte 'Ednā dans le gadl d' 'Aragāwī. L'auteur de ce livre croyait pouvoir identifier les « Neuf saints romains » avec un groupe de missionnaires dominicains, qui serait arrivé en Ethiopie au 14^{me} siècle. D'autre part, un Augustin portugais, Luis dos Anjos (Ludovicus ab Angelis) les revendiquait comme ayant appartenu à l'Ordre de Saint-Augustin ; il donne les noms suivants ⁽⁶⁾ : João (= 'Aragāwī, « que era velho e como prior dos outros »), Liçanos, Pantalião, Garime, Saamā, Affe, On (= 'Ōṣ), Gublā et Lamapta (= Yem'atā ?). Le patriarche Alphonse Mendez, S. J. ⁽⁷⁾ donne cette énumération en 1651 : Pantaleon, Guarimā, Alefi, Sahami, Afê, Licanos, Adimata (= Yem'atā) et Oz, « quem etiam « Gubā », hoc est « tumidum » dicebant ». Job Ludolph donne le catalogue suivant ⁽⁸⁾ : Aragawi, Pantaleon, Garima, Alēf, Saham, Afe, Likanos, Adimata, Oz « qui et Abba Guba » ; il donne

⁽¹⁾ OG 15, 112-113.

⁽²⁾ C. Conti Rossini, *Il libro delle leggende e tradizioni abissine dell' Ecciglié Filpōs*, RAL XXVI, 5 (1918), p. 5.

⁽³⁾ *Historia de la sagrada orden de Predicadores en los remotos reynos de la Etiopia*, Valence 1611, p. 29.

⁽⁴⁾ Cette forme du nom peut provenir d'une bonne tradition : en éthiopien l'adjectif « 'aragāy » existe à côté de la forme « 'aragāwī ».

⁽⁵⁾ Faute de transcription ou d'impression pour « Licanos ».

⁽⁶⁾ D'après E. Barradas, *Tratado segundo*, cap. 53, RÆSO IV, p. 316.

⁽⁷⁾ *Expeditionis Aethiopiae... libri tres*, I, 7, RÆSO, VIII, p. 70.

⁽⁸⁾ *Historia Aethiopica*, Francfort-s.-M., 1681, Lib. III, cap. 3.

un « salām » c'est-à-dire un petit poème pour les saints 'Aragāwī, Panṭalēwōn et Līqānōs. Marius Chaîne, dans son Répertoire des salām et malke'e ⁽¹⁾ mentionne encore d'autres poésies sacrées du même genre, pour Za Mikā'el 'Aragāwī (71, 278 et 324), pour Panṭalēwōn (265), pour Yesḥaq Garīmā (200) et pour Līqānōs (390). Abstraction faite des notices, parfois très laconiques, qui leur sont consacrées dans le Synaxaire ⁽²⁾, il semble que trois parmi les « Neuf saints » aient eu l'honneur de trouver un biographe ou plutôt un panégyriste. Ce sont Za Mikā'el 'Aragāwī, Panṭalēwōn et Yesḥaq Garīmā, dont nous possédons un « gadl ».

Le mot « *gadl* » en éthiopien a exactement le sens du mot ἀγών en grec ; à proprement parler il signifie le combat des lutteurs ou des athlètes. Mais déjà dans le texte grec des Saintes Ecritures, le combat des athlètes devient une figure pour la lutte spirituelle de l'homme qui cherche à vaincre les tentations et les obstacles qu'il rencontre sur son chemin vers la perfection morale. Là où ces textes sacrés emploient le substantif ἀγών et le verbe ἀγωνίζεσθαι dans ce sens figuré, la version éthiopienne se sert de préférence du substantif *gadl* et de la forme verbale *tagādala* ; voir par exemple Sap. IV, 2 ; Col. I, 29 ; Phil. I, 30 ; 1 Tim. VI, 12 ; 2 Tim. IV, 7. Et puisque la vie de chaque saint est comme un combat spirituel sans trêve ni relâche, le mot *gadl* s'emploie encore pour la vie de n'importe quel saint, qu'il soit martyr ou confesseur. Puis, le terme « *mastagād* » = lutteur, ascète, devient un terme technique pour signifier ce que nous avons l'habitude d'appeler un saint « confesseur ». Et, finalement, comme nous parlons d'une « *vie* de saint », dans le sens de « *biographie* d'un saint », le mot éthiopien « *gadl* » prend encore ce sens. C'est dans cette dernière signification qu'on le trouve dans le titre de beaucoup d'ouvrages éthiopiens à caractère hagiographique. Souvent ces récits ont la forme d'un sermon adressé aux fidèles ou à une communauté de moines. Les héros aussi sont souvent des moines, des ermites, des prêtres ou des évêques, dont la mémoire est restée célèbre dans les annales de l'Eglise ou dans les traditions des communautés monastiques. Souvent les noms de ces saints sont précédés par les termes « *'abbā* » ou « *'abūna* » ⁽³⁾. Le premier

⁽¹⁾ Paris 1913 (Extr. de la *Revue de l'Orient chrétien*).

⁽²⁾ Ces notices ont été recueillies et publiées avec traduction italienne, par G. Sapeto, *Viaggio e missione cattolica fra i Mensā, i Bogos e gli Habab...*, Rome 1857. (Appendice seconda, p. 395-471.)

⁽³⁾ Le titre syriaque de « Mār » ne se trouve qu'une seule fois — 86, 5 — dans le *Gadla 'Aragāwī*.

titre, d'origine araméenne, est donné à des moines et des ecclésiastiques de toute espèce et de tout degré. Il y a plus de réserve pour le titre « 'abūna », qu'on donne aux législateurs du monachisme, fondateurs de congrégations ou de grands monastères. Saint Za Mikā'él 'Aragāwī le porte dans son gadl. Nous avons cru bien faire en le rendant comme un appellatif par « notre père » ; car l'usage qui a finalement prévalu, réserve le mot « 'abūna » comme titre aux archevêques ou métropolitains du pays.

Disons encore un mot sur le terme « 'Aragāwī ». C'est l'équivalent éthiopien des termes « γέρων », « senex », « nonnus » des récits monastiques de l'Eglise grecque et latine : il possède des équivalents stéréotypés dans les légendes coptes, syriaques et arméniennes. Un livre de spiritualité d'origine syriaque, assez répandu en Ethiopie, s'intitule « 'Aragāwī manfasāwī » c'est-à-dire le « Vieillard spirituel ». Le terme ne suppose pas nécessairement un âge avancé chez celui auquel il est appliqué. Dans le Gadla 'Aragāwī on dit expressément que le saint reçut ce surnom dans sa jeunesse, à cause de sa sagesse et de son discernement. Dans les légendes monastiques de l'Ethiopie, Za Mikā'él n'est pas seul à porter le titre d' 'Aragāwī. Autrefois, ce terme devait être d'un usage assez courant. Cependant, parmi les saints de l'Eglise éthiopienne, notre Za Mikā'él est le seul à porter le nom d' 'Aragāwī par antonomase.

Il est possible, et même vraisemblable, que saint Za Mikā'él 'Aragāwī a été réellement le fondateur du célèbre couvent de Dabra Dāmō dans le Tigré. L'église très ancienne de ce couvent pourrait dater des temps qui suivirent immédiatement le règne du roi Kālēb d' 'Aksūm.

Autrefois, en Ethiopie comme en Europe, on a émis les suppositions les plus étranges sur l'époque de l'arrivée des « saints romains ». La légende tigrée d'Enno Littmann, à laquelle nous avons déjà fait allusion, les suppose contemporains de la fameuse 'Etyē 'Azēb — la « reine du Midi », cf. Matth., XII, 42 — contemporaine elle-même du roi Salomon. Par contre, Luis de Urreta reculait leur arrivée en Ethiopie jusque dans la première moitié du 14^{me} siècle.

Aujourd'hui on est d'accord pour placer l'arrivée de ces moines missionnaires à 'Aksūm vers la fin du 5^{me} ou le commencement du 6^{me} siècle de notre ère. Probablement ils sont venus de la Syrie ⁽¹⁾ en traversant l'Arabie, alors en partie chrétienne. Notre gadl les appelle « romains » en tant qu'ori-

(1) A comparer I. Guidi, *Le traduzioni degli Evangelii in arabo e in etiopico*, MAL, IV, 1, p. 33, note 1 ; C. Conti Rossini, OG, p. 2.

ginaires de « Rōm », c'est-à-dire de l'empire Byzantin. Selon le chapitre 20 du *Kebra Nagašt* ⁽¹⁾, l'empire « Rōm » comprend tout ce qui s'étend de Jérusalem vers le Nord et le Sud-Est. Quand il s'agit de spécifier les lieux de naissance de ces saints, l'Asie, la Cilicie, et les villes d'Antiochie, de Césarée et de Constantinople sont mentionnées à côté de « Rōmyā ». Le gadl de saint Za Mikā'él suppose un séjour des saints dans la Thébaïde avant leur arrivée à 'Aksūm. Mais cela doit servir uniquement à rattacher les origines du monachisme éthiopien aux noms célèbres de saint Pacôme et de ses disciples. D'ailleurs, pour l'auteur de notre gadl — 5, 9 — la Thébaïde se trouve en Grèce.

La biographie de saint Za Mikā'él présente des données chronologiques assez confuses. D'un côté ce saint aurait reçu l'habit de la main de saint Pacôme, mort en 349. Il serait parvenu à l'âge de 92 ans. D'un autre côté, il vit encore sous Gabra Masqal, fils et successeur du roi Kālēb, c'est-à-dire vers le milieu du 6^{me} siècle de notre ère. Il est vrai que d'après la note chronologique de 51, 3-12, ce roi Gabra Masqal serait monté sur le trône l'an 376 après la naissance de Jésus-Christ. Mais cela est impossible, étant donné que son père Kālēb régnait encore en 525, année dans laquelle il fit l'expédition militaire en Arabie qui est explicitement mentionnée dans notre gadl.

Les rois d' 'Aksūm qui y figurent comme contemporains de saint Za Mikā'él sont : 1^o : 'Al'āmīdā, fils de Sal'ādōbā, qui est le sixième roi depuis 'Abrehā et 'Aṣbehā ; 2^o : Tāzēnā, le père de Kālēb ; 3^o : Kālēb lui-même et 4^o : son fils *Gabra Masqal*. Le roi Kālēb est le mieux connu dans l'histoire. C'est lui qui est intervenu à main armée en faveur des chrétiens arabes persécutés dans le Yémen. En 525 il y rétablit la suprématie éthiopienne qui devait durer jusqu'à la conquête persane de 572. Le roi arabe vaincu par Kālēb porte dans le GA le nom de *Fīnḥas*. Il figure sous le même nom dans la vie éthiopienne de saint Panṭalēwōn et dans le livre syriaque des Himyarites, publié et traduit par Axel Moberg ⁽²⁾. Ce qui est fort curieux, c'est que ce roi arabe au nom hébreu, qui, selon les autres sources ⁽³⁾ était de

(1) Ed. Carl Bezold (Abhandlungen der philosophisch-philologischen Klasse der königl. Bayerischen Akademie der Wissenschaften, XXIII, 1 = LXXVII), München 1905, p. 11.

(2) *The Book of the Himyarites, fragments of a hitherto unknown syriac work* (Skrifter utgivna av kungl. humanistiska vetenskapssamfundet i Lund, VII), Lund 1924.

(3) Exception faite pour les Actes de St. 'Azqīr édités avec traduction italienne par C. Conti Rossini, *Un documento sul cristianesimo nello Iemen ai tempi del re Šarāḥbīl Yakkuf*, RAL XIX 5 (1910).

religion juive, nous est expressément présenté comme païen dans le gadl de saint Za Mikā'él ⁽¹⁾.

On possède encore quelques monnaies, frappées sous le roi Kālêb, sur lesquelles il paraît comme fils d'un « ΘEZENA » dans lequel on reconnaît sans peine le roi Tāzēnā, qui dans le gadl comme dans les listes royales est le père et le prédécesseur de Kālêb.

Le roi Gabra Masqal est jusqu'ici connu seulement par les traditions indigènes de l'Éthiopie, dans lesquelles il est mentionné comme un saint monarque, grand constructeur d'églises et bienfaiteur insigne de beaucoup de couvents. Comme son père Kālêb, il est honoré du culte des saints dans l'Eglise éthiopienne ⁽²⁾.

Par contre, le roi 'Al'āmīdā, sous lequel les Neuf Saints seraient arrivés à 'Aksūm, semble être une figure historique de la première moitié du 4^{me} siècle. Il est vrai que dans les listes des rois aussi cet 'Al'āmīdā ou 'Almēdā figure comme prédécesseur et père de Tāzēnā, père et prédécesseur lui-même du roi Kālêb. Mais il doit y avoir une lacune d'un siècle et demi ou même plus dans ces listes. Un des noms qui ont disparu à cet endroit est celui du grand roi 'Ēzānā qui a régné vers le milieu du 4^{me} siècle et dont on possède plusieurs inscriptions ⁽³⁾. Or, dans ses inscriptions, ce roi 'Ēzānā s'appelle précisément fils d'un 'Alē 'Amīdā ('Ella 'Amīdā). Mais ce père du roi 'Ēzānā ne peut pas avoir été le prédécesseur immédiat du père de

⁽¹⁾ Sur l'expédition transmarine du roi Kālêb et sur le martyre des chrétiens de Nāgrān (Nağrān) qui y donna occasion, nous possédons des textes plutôt nombreux. Les actes de ces martyrs existent en syriaque, en arabe, en grec, en éthiopien (le texte éthiopien a été édité avec introduction, traduction portugaise et notes par F. M. Esteves Pereira, Lisbonne 1899) et en arménien (par exemple dans le ms. arménien 111 de la Bibliothèque nationale à Paris). Plusieurs études sur ces textes ont paru depuis A. Dillmann, *Zur Geschichte des Ax. Reichs*, p. 27-49. On trouvera un aperçu bibliographique dans C. Conti Rossini, *Expéditions et possessions des Ḥabasāt en Arabie* (extrait du *Journal asiatique*), Paris 1921, p. 1, note 1, et, plus complet encore, dans le livre déjà mentionné d'Axel Moberg, pp. XXIV-XXV.

La vie du roi Kālêb qui se trouve dans deux manuscrits (*Cod. Vat. Aeth.* 113 et 118) de la Bibliothèque Vaticane, est sans valeur ; c'est une traduction récente du grec en amharique par un certain Gīyōrgīs Bālāmbārās, traduite d'après de l'amharique en ge'ez par Nagās de Māḥdara Māryām.

⁽²⁾ La notice consacrée dans le synaxaire de l'Eglise éthiopienne à la mémoire du saint roi Kālêb a été publiée et traduite par G. Sapeto, *Viaggio*, pp. 422-4 ; celle du roi Gabra Masqal, *ibid.*, p. 425, et celle sur les martyrs de Nāgrān, *ibid.*, pp. 412-421.

⁽³⁾ DAE IV, numéros IV et VI-XI.

Kālêb sur le trône d' 'Aksūm. Remarquable pour la confusion de chronologie est aussi la lignée des moines célèbres, qui est donnée à la fin du Gadla 'Aragāwī : saint Takla Hāymānōt, personnage célèbre du 13^{me} siècle, aurait été le contemporain d'un 'Abbā Yōhannī, septième abbé de Dabra Dāmō !

La valeur historique des anecdotes, des épisodes — parfois assez bizarres — des traits édifiants, etc., qu'on rencontre dans le Gadla 'Aragāwī, est presque toujours problématique. On y retrouvera des traits qui sont manifestement empruntés aux différents recueils des paroles et des gestes des anciens Pères du désert, appliqués ici à illustrer la vie de saint Za Mikā'êl en particulier. Parfois même ce sont des épisodes de l'Evangile qui ont été plus ou moins adaptés à cet usage. Naturellement à la fin de la biographie il y a un *kīdān*, et même un *kīdān* particulièrement riche et développé. Le « *kīdān* » qui semble être d'origine copte, est une partie presque obligatoire de chaque vie de saint selon les idées d'Ethiopie. Ce « *kīdān* » est une promesse solennelle, divine, de bénédictions matérielles et spirituelles pour tous ceux qui honoreront le saint glorifié. Les termes du *kīdān* sont à peu près identiques dans toutes les légendes de cette espèce. Notre-Seigneur apparaît au saint avant sa mort. Il lui promet que tous ceux qui célébreront sa fête, écriront sa vie, l'invoqueront, feront du bien à son couvent ou à son église, etc., etc., seront comblés de grâces signalées dans ce monde, et jouiront de la béatitude éternelle dans l'autre monde.

Il y a une légende hagiographique, très répandue en Orient comme en Occident, qui semble avoir particulièrement influencé la biographie de saint Za Mikā'êl. Le héros de cette légende porte le nom d'Alexis, Alexios ou Alexianos, parfois de Nersês (Nersêh) et d'autres noms encore. Il paraît aussi sous le vocable de « l'Anonyme » ou de « l'homme de Dieu », ou encore du « *serviteur du Christ* ». Il vient de Rome, où son père est roi, prince ou sénateur. Tout jeune encore — parfois dans la nuit qui précède ou qui suit son mariage — il quitte secrètement sa famille et toutes ses richesses pour embrasser dans un pays étranger une vie de prière et de mortification, souvent pour se vouer incognito à la vie monacale. Il semble que cette légende provienne de la seconde moitié du 5^{me} siècle, et qu'elle soit originaire de la Syrie orientale. On la retrouve, avec des variantes parfois considérables, en syriaque ⁽¹⁾,

(1) Voir A. Amiaud, *La légende syriaque de saint Alexis*, Paris 1884. A comparer aussi A. Baumstark, *Geschichte der syrischen Literatur*, Bonn 1922, p. 96, avec indication des mss syriaques dans lesquels cette histoire nous est parvenue.

en arabe ⁽¹⁾, en arménien ⁽²⁾, en tatar ⁽³⁾, en éthiopien ⁽⁴⁾, en grec et en latin. Dès le moyen âge elle passe aussi dans plusieurs langues européennes.

(¹) Les mss de la recension arabe sont mentionnés dans les notes 6, 7 et 8, chez Baumstark, l. c.

(²) Par exemple dans le ms. arménien 48 de la Preussische Staatsbibliothek à Berlin, dans le ms. XIII 38 de Tübingen, dans le ms. Or. 5089 du Musée britannique (Conybeare : 87) où le nom du personnage est Nersès ; dans le ms. « Add. 27, 301 » de la même bibliothèque (Conybeare : 88) où le héros s'appelle Nersêh. La vie de « l'homme de Dieu Alêqsianos » se trouve encore dans les mss 203, 205, 223, 246, 247 et 267 de la bibliothèque des Mékhitharistes de St-Lazare, et dans les mss 66, 224, 279, 345, 395 et 535 de la bibliothèque des Mékhitharistes de Vienne. Le ms. arménien 524 de cette dernière bibliothèque contient une autre recension de la vie du même saint Alêqsianos, et le ms. 344 une légende en forme de vers. La vie de saint « Abdlmesih » a été traduite en arménien l'an 873 ; elle se trouve dans les mss arméniens 201, 203 et 223 de la bibliothèque de St-Lazare, comme aussi dans le ms. 224 de celle des Mékhitharistes de Vienne. La vie arménienne de saint « Nersêh » a été traduite du syriaque par un certain Gagik ; on la trouve dans les mss 66 et 279 de la bibliothèque des Mékhitharistes de Vienne. Le même Gagik est l'auteur de la traduction de la vie de saint « Anonyme, fils du roi de Rome », qu'on trouve dans les mêmes mss 66 et 279 de la même bibliothèque. En outre, on possède en arménien la vie de saint Jean (le Calybite), « fils du prince de Constantinople », dans les mss 203 et 205 de St-Lazare. Le ms. arménien 184 de la Bibliothèque Nationale à Paris, fol. 166-213b, contient la légende sous quatre formes différentes : l'histoire du fils du roi de Rome qui s'appelle « l'Anonyme » (Ananoun), l'histoire du fils du roi de Rome, dont le nom est Nersêh, l'histoire de Jean (le « Calybite », personnage dont la légende se confond en partie avec celle de saint Alexis) et la vie du bienheureux Alexis. Ces quatre vies se trouvent également réunies dans le ms. « Borg. Arm. 41 » de la bibliothèque du Vatican. Plusieurs formes arméniennes de cette légende ont été imprimées, ainsi la vie de saint Alêqsianos dans la collection des *Vies des saints Pères*, Constantinople 1724, pp. 301-315 ; Venise (St-Lazare), 1855, I, pp. 138-161. Une petite vie populaire de ce saint en arménien moderne a paru à Venise (St-Lazare), en 1880. La vie de saint Nersêh se trouve dans la collection des *Vies des saints Pères*, éditée par les Mékhitharistes de St-Lazare, Venise 1855, I, pp. 360-369 ; celle de saint Abdlmesih dans la collection *Vies et martyres des Saints*, Venise (St-Lazare), I, pp. 6-25.

(³) Le ms. 536 de la bibliothèque des Mékhitharistes de Vienne contient la vie de saint « Alêqsianos » et celle de « Jean, le pauvre volontaire » (c'est-à-dire de saint Jean le Calybite) en langue tatar. Ce sont des traductions de l'arménien.

(⁴) Les mss éthiopiens de la vie du « Serviteur du Christ » sont énumérés par C. Conti Rossini, *Note per la storia letteraria abessina*, RAL VIII (1900), p. 60. Le texte a été publié avec traduction anglaise, par E. A. Wallis Budge, *Lady Meux Manuscript* n. 1, Londres 1898. Pour les salâm et les malk'e en honneur de ce saint, voir M. Chaîne, *Répertoire*, sous les numéros 57, 81 et 127.

Or, le gadl de saint Za Mikā'él présente plusieurs points de contact très remarquables avec cette légende. Notre saint aussi est fils d'un « roi » (empereur, βασιλεύς) de Rome, il refuse de se marier, il quitte secrètement la cour de son père pour se vouer à la vie monastique dans un pays étranger. A remarquer ce qui se lit 4, 10-15 : il est frère d'un Têwōdrōs (Théodose ?) : son nom (de baptême ?) est « Gabra 'Amlāk » c'est-à-dire « Serviteur de Dieu » : à comparer les termes « homme de Dieu » et « serviteur du Christ » ; d'ailleurs, saint Za Mikā'él porte aussi le titre « *be'esé 'Egzī' abehēr* » : « l'homme de Dieu », par exemple 96, 6-7. Sa mère, d'après 4, 13-15, l'appelle « *'abdal Masīh* », ce qui en traduction veut dire « *gabra Krestōs* », c'est-à-dire : « *serviteur du Christ* ». En outre, les bénédictions qui se trouvent à la fin de notre gadl mentionnent, 96, 9, un saint « Gabra Krestōs » dont la fête se célèbre le même jour que celle de saint Za Mikā'él. En effet, le Synaxaire éthiopien, par exemple dans l'extrait du ms. éthiopien 46 de la collection d'Abbadie, mentionne « l'homme de Dieu Moïse », puis « saint Gabra Krestōs, fils de l'empereur Théodose », et finalement notre saint Za Mikā'él 'Aragāwī tous les trois au 14 Ṭeqemt. Dans le ms 103 de la même collection, saint « Gabra Krestōs, fils de l'empereur Théodose » et « le saint homme de Dieu » sont identiques, mais le ms. contient en outre une vie d'un saint Dilāsōr appelé aussi « 'Abbā Kirōs », qui est frère de l'empereur romain Théodose. Ces observations nous paraissent légitimer la conclusion que le gadl de saint Za Mikā'él 'Aragāwī pour sa partie fondamentale n'est autre chose qu'une variation éthiopienne de plus de la légende d'Alexius. Ce qui, d'ailleurs, n'exclut pas nécessairement l'existence historique du personnage en question.

Dans la littérature hagiographique de l'Éthiopie, il y a quatre gadlāt, dont les rapports avec le contenu du gadl de Za Mikā'él méritent d'être signalés. Ce sont : 1^o le « gadla Yesḥaq » ; 2^o le « gadla Panṭalēwōn » ; 3^o le « gadla Libānōs » et 4^o le « gadla Ṣādqān ». Ces quatre textes ont été édités par Carlo Conti Rossini.

1. Le « *Gadla Yesḥaq* » se trouve dans les Actes du Congrès international des Orientalistes à Paris, 1897, p. 139-177, sous ce titre « *L'Omilia di Yohannes, vescovo d'Aksum in onore di Garīmā* » ⁽¹⁾. L'évêque Jean d' 'Aksūm, auteur de ce gadl, a vécu au 15^{me} siècle. Le père de saint Yesḥaq dans ce récit s'appelle Masfeyānōs (= Maximianus), il est roi de Rōm. Le nom de sa mère est donné comme « Fenegyā », « 'Afengī » ou « Sfengyā ». Après la

⁽¹⁾ Nous citons le « gadla Yesḥaq » sous les sigles OG, d'après la pagination et les lignes du tiré à part.

mort de son père, Yesḥaq à son tour devient roi de Rōm. Après un règne de sept ans il reçoit un message de saint Panṭalēwōn qui s'était retiré en Ethiopie : il quitte sa cour en secret et l'ange Gabriel le transporte dans le pays lointain où il reçoit l'habit de moine des mains de Panṭalēwōn. Sur son exemple, les autres « saints romains », à savoir : Liqānōs de Constantinople, Yema'tā de Qōsyāt, Şehmā d'Antiochie, Gūbā de la Cilicie, 'Afsē de l'Asie, Maṭā' de Rōmyā, 'Ōṣ de Césarée, se mettent en voyage pour l'Ethiopie où ils vont rejoindre Panṭalēwōn et Yesḥaq. Les saints par la vertu de leurs prières tuent un serpent énorme qui faisait beaucoup de mal dans la région d' 'Aksūm. Alors, le roi Kālēb de la race de David monte sur le trône. Sous son règne les saints romains prennent la résolution de se séparer : saint Yesḥaq se retire à Madarā, où il fait beaucoup de miracles. Après Kālēb c'est Gabra Masqal qui règne. Il vient visiter notre saint à Madarā, y bâtit une église et donne à plusieurs reprises des fiefs au couvent fondé par saint Yesḥaq. Quand celui-ci est arrivé à la fin de ses jours, il reçoit d'abord le kidān, puis il ne meurt pas, mais il disparaît.

Donc, comme Za Mikā'ēl, Yesḥaq appartient au cycle des saints « romains ». Comme lui, il est fils d'un roi de Rōm : l'un et l'autre sont transportés en Ethiopie par un ange. L'un et l'autre sont visités par le roi Gabra Masqal, qui construit l'église de leur couvent et qui donne des terres et des villes dont les noms sont soigneusement indiqués. Plusieurs épisodes de détail sont manifestement les mêmes dans les deux gadlāt : la lampe miraculeuse qui éclaire leur table (OG 15, 117-122 ; GA 24, 14-25, 1), la guérison d'un homme possédé par le démon (OG 22, 310-325 ; GA 28, 2-29, 5), la malédiction des habitants d'une certaine région, le fait que tant Yesḥaq que Za Mikā'ēl après avoir reçu le kidān ne meurent pas mais « sont cachés ». Il y a aussi des ressemblances frappantes dans l'emploi de certains termes. Ainsi, par exemple, la formule employée OG 15, 129 pour indiquer les mesures du serpent, possède son équivalent dans une formule du Gadla 'Aragāwī 56, 3. Le mot « maḥātew » est employé comme singulier, OG 15, 117 ; 19, 229, 21, 293 ; 22, 298 ; GA 24, 15. La description de l'arrivée de saint Yesḥaq à 'Aksūm OG 13, 72-79 et celle que nous trouvons dans notre gadl 21, 8-17 présentent une telle ressemblance, qu'il devient bien difficile de soutenir que nous ayons affaire à deux récits indépendants l'un de l'autre. Même remarque pour le passage où la vie des saints à 'Aksūm est décrite, OG 21, 288-293 ; GA 22, 6-13 et 24, 11-15. La visite du roi Gabra Masqal et ses donations au couvent présentent encore des analogies verbales très

frappantes : OG 29, 528 ss ; GA 53, 16 ss ; 54, 7 ; 54, 17 ; 55, 6 ; 55, 10 ss ; 88, 7 ss ; 89, 1 ss et 89, 13. Finalement les coïncidences, même verbales, arrivent à leur apogée dans la description détaillée du *kidān* et de ce qui suit après le *kidān* : OG 31-32, 593-644 ; GA 74, 8 et ss.

En particulier OG 31, 593 = GA 74, 8 et 9.

- OG 31, 594-596 = GA 74, 10-13.
- OG 31, 596-598 = GA 74, 13-17 ; 75, 1-2.
- OG 31, 599 (ms B) = GA 75, 4-7.
- OG 31, 600-601 = GA 75, 8-10.
- OG 31, 602-603 = GA 75, 11-13.
- OG 31, 603-605 = GA 75, 14-16.
- OG 31, 607 = GA 76, 1.
- OG 31, 605 = GA 76, 2.
- OG 32, 613-615 = GA 76, 4-10.
- OG 32, 616-618 = GA 76, 11-16.
- OG 32, 619-621 = GA 76, 17-77, 3.
- OG 32, 627-628 = GA 77, 5-6.
- OG 32, 622-623 = GA 78, 4-5.
- OG 32, 623-625 = GA 78, 5-10.
- OG 32, 628-630 = GA 81, 5-9.
- OG 32, 631-632 = GA 81, 9-10.
- OG 32, 632 = GA 81, 15.

Les deux récits ne peuvent donc pas être indépendants l'un de l'autre. Ce qui est frappant, c'est que malgré ces affinités évidentes de fonds et de forme, la personne de saint *Za Mikā'el 'Aragāwī* n'est pas même mentionnée dans le *Gadla Yesḥaq*, tandis que saint *Yesḥaq* est mentionné plusieurs fois dans le *gadl* de saint *'Aragāwī*. Dans le *gadl* de *Yesḥaq* c'est l'influence de celui-ci qui attire les saints compagnons en Ethiopie ; le personnage principal à côté du héros est *'Abbā Panṭalēwōn*. Dans le *Gadla 'Aragāwī*, c'est décidément *Za Mikā'el 'Aragāwī*, et lui seul, qui est le chef et le maître des autres saints romains. Déjà *Conti Rossini*, OG 36, s'était demandé si l'exclusion d'*'Aragāwī* de la biographie de *Yesḥaq* n'était pas due à une rivalité quelconque du clergé d'*'Aksūm* contre le couvent de *Dabra Dāmō*. Il se pourrait aussi que l'évêque *Jean*, après avoir fait usage du *Gadla 'Aragāwī* pour écrire la vie de saint *Yesḥaq Garīmā*, ait préféré passer sous silence le nom même de *Za Mikā'el 'Aragāwī* pour éviter de

mettre les curieux sur la piste. Car c'est bien l'auteur du *Gadla Yesḥaq* qui a emprunté à celui du *Gadla 'Aragāwī*. Un passage comme OG 13, 72-79 est calqué sur GA 21, 8 ss. La formule *za'astagābā'ekana 'emkuellahē*, « qui nous as rassemblés de tout côté » en offre la preuve. Elle est de circonstance dans la prière des neuf saints, qui sont originaires de différentes villes de l'empire de Rōm, GA 21, 16. Elle ne l'est pas, OG 13, 77 et 14, 86, dans la bouche des deux saints concitoyens Yesḥaq et Panṭalēwōn. La description de la guérison du possédé, OG 22 310-325, est secondaire par rapport à celle du même miracle de saint 'Aragāwī 28, 2 ss : la seule différence consiste en ceci, que les influences bibliques sont encore plus nettement accusées dans OG. La mention du « *tazkār* » dans GA 89, 3-4 s'explique tout naturellement par le fait que la visite du roi Gabra Masqal a lieu quand saint Za Mikā'él a déjà disparu. Elle ne se comprend pas dans le passage parallèle OG 30, 575, où la visite du roi a lieu quand saint Yesḥaq est encore parmi les vivants.

2. Le « *Gadla Panṭalēwōn* » a paru ensemble avec le « *Gadla Yārēd* » accompagné d'une traduction latine, parmi les *Scriptores Aethiopici* du *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium* (2^{me} série, tome XVII, Paris 1904). L'auteur de ce gadl est encore un évêque d' 'Aksūm, nommé Yesḥaq, qui a vécu, lui aussi, au 15^{me} siècle. Le style de ce gadl est nettement oratoire : le caractère du sermon prêché en l'honneur du saint s'y accuse encore plus fortement que dans le GA ou l'OG. Par contre, le *kīdān* est beaucoup plus restreint, il se limite, pour ainsi dire, à ce qui est considéré comme strictement nécessaire : l'auteur ne devait pas avoir un intérêt direct et personnel au couvent fondé par saint Panṭalēwōn. Comme nous avons déjà remarqué, le catalogue des Neuf Saints dans ce gadl est identique à celui du GA. Dans le *Gadla Panṭalēwōn*, comme dans le GA, ces saints arrivent en Ethiopie sous le règne du roi 'Al'āmīdā, fils de Sal'ādōbā⁽¹⁾ ; ils vivent d'abord à la cour d' 'Aksūm⁽²⁾. Il y a une légère différence de chronologie : le temps que les saints passent ensemble chez le roi 'Al'āmīdā est d'une année et neuf mois selon le gadl de saint Panṭalēwōn, plus de deux ans, dans le GA. L'épisode du grain (AP 51, 27-52, 4) et celui de l'arbre qui pousse et croît en un seul jour (AP 52, 6-26) sont plus développés dans la

(¹) Il n'y a qu'une légère différence d'orthographe. Le gadl de Panṭalēwōn dans l'édition de Conti Rossini donne « 'Al'āmēdā walda Sa'aldōbā ».

(²) Même expression « *bēta qaṣīn* », GA 24, 5 et AP 44, 19.

vie de saint Panṭalēwōn que dans le gadl de Za Mikā'ēl 'Aragāwī. La seule divergence remarquable, c'est que dans le Gadla Panṭalēwōn, comme dans le synaxaire Ethiopien, le roi Kālēb, avant de partir pour l'Arabie, va visiter saint Panṭalēwōn et se recommande à ses prières. Dans le GA c'est Za Mikā'ēl qui a l'honneur de cette visite et de la victoire du roi chrétien. Pour ce qui regarde cet épisode, il semble bien que l'auteur du GA a fait un emprunt au gadl de Panṭalēwōn afin de glorifier le saint fondateur de Dabra Dāmō aux dépens de son confrère et compatriote. Le nom du roi arabe est Finḥas dans le GA comme dans AP, mais dans ce dernier il est de religion juive, ce qui s'accorde avec les autres sources. Notre supposition que l'auteur du GA a connu le gadl de saint Panṭalēwōn expliquerait sans difficulté quelques concordances verbales ou presque verbales qui se trouvent entre les deux gadlāt : ainsi, entre AP 43, 23 et GA 21, 4 ; AP 44, 15 et GA 20, 5-6 ; AP 44, 17-18 et GA 39, 16-40, 2 ; AP 47, 15 ss et GA 89, 13-15 ; AP 51, 18-19 et GA 48, 3-4.

3. Le « *Gadla Libānōs* » a été édité en extrait seulement d'après un seul manuscrit du Dabra Libānōs et publié par le Dr C. Conti Rossini dans ses *Ricordi di un soggiorno in Eritrea*, I, Asmara 1903, p. 25-41. D'après Conti Rossini ce gadl appartient aussi à la première moitié du 15^{me} siècle. Le titre voudrait l'attribuer à un « bienheureux et saint évêque 'Abbā 'Ēlyās », sans doute le même que l'évêque d' 'Aksūm de ce nom qui paraît comme contemporain de saint Libānōs dans le récit de sa vie. Ce saint Libānōs aurait atteint un âge de plus de cinq siècles, exactement de 567 ans : il est fondateur de beaucoup de couvents et meurt sous le roi Gabra Masqal. Lui encore est originaire de Rōm. Il s'appelle aussi « Maṭā' », ce qui a fait penser au « Yema'tā », originaire de Qōsyāt dans l'empire de Rōm, qui figure dans les catalogues des neuf saints romains, cf. Conti Rossini OG p. 2 et p. 36. Cependant, il convient de noter que dans la liste des saints, telle qu'elle est donnée dans l'OG 15, 109 ss, 'Abbā Yem'atā de Qōsyāt figure à côté d'un 'Abbā Maṭā' de Rōmyā. Le père de saint Libānōs s'appelle 'Abrehām, sa mère s'appelle Negešt, c'est-à-dire « la reine ». La fille du roi de Questen-tenyā (Constantinople) lui est destinée en mariage. Mais le saint se retire, d'abord dans un couvent qui s'appelle Dabra Zāyt (Montagne des Oliviers). Il semble que l'auteur du gadl ait pensé à un couvent de ce nom en Egypte : en tout cas, c'est l'indispensable saint Pacôme qui revêt Libānōs de l'habit de religion. Et c'est Pacôme encore qui l'envoie en Ethiopie en lui disant : « Fais-toi pèlerin dans la terre d'Ethiopie, là tu trouveras la grâce

de Dieu ! » Saint Libānōs vient donc en Ethiopie, il établit sa demeure dans plusieurs lieux où il fonde des couvents : d'abord à Baqlā, où il reste sept ans, puis à Gueḥseyā, dans la région de Sarawê, où il reste 70 ans, puis à Šā'dā Šabl ; finalement, il vient à 'Aksūm. L'évêque d' 'Aksūm est un nommé 'Abbā 'Ēlyās et le roi qui y a sa résidence s'appelle « Zagabasa 'Aksūm » (1). Mais le saint ne peut pas rester longtemps dans la capitale. Il se voit obligé de protester contre des abus simoniaques qui s'y commettent et il est expulsé de la ville. Alors, il se porte à Daraqā et finalement à Gūnāgūnā dans la région du Būr. Sur ces entrefaites, c'est le pieux roi Gabra Masqal qui est monté sur le trône d'Ethiopie, et il va sans dire que ce roi ne manque pas de visiter notre saint à Gūnāgūnā, d'y bâtir une église et de lui donner des terres pour son couvent. Cependant, le pèlerinage de saint Libānōs n'est pas encore terminé. Il va à Tarkā, où il s'établit dans un lieu dit « Māya Kebrō » et on fait mention explicite de l'activité missionnaire qu'il a exercée dans cette région. Là encore il érige un couvent ; lui-même finit ses jours dans une grotte qu'il s'était réservée comme demeure. Après sa mort, le roi Gabra Masqal rentre en scène pour bâtir encore une église et donner encore des terres à cette communauté et à plusieurs autres couvents fondés auparavant par saint Libānōs. Comme on le voit, ce gadl de saint Libānōs ne manque pas de ressemblance avec le gadla 'Aragāwī, pour ce qui regarde les grandes lignes du récit. L'un et l'autre sont des étrangers venus de Rôm, apparentés aux empereurs. Libānōs aussi est un fils spirituel de saint Pacôme. Comme Za Mikā'el 'Aragāwī, saint Libānōs est moine et missionnaire. A son tour, il devient le père et le législateur de beaucoup de moines en Ethiopie. Le roi Gabra Masqal s'intéresse à ses fondations, donne des terres et bâtit des églises. Mais saint Libānōs paraît isolé : il n'est pas entouré d'autres « saints romains ». Et, en dehors de quelques formules, trop générales et trop fréquentes dans ce genre de récits hagiographiques pour qu'on puisse en tirer des conclusions, le Gadla Libānōs ne présente pas de coïncidences verbales avec notre Gadla 'Aragāwī.

4. Le « *Gadla Šādqān* » — c'est-à-dire la vie des « justes » ou des « saints » — a été édité dans le même recueil, RSE, p. 9-22, d'après un manuscrit de l'église de Baraknāhā. Ce gadl présente des particularités caractéristiques nettement opposées à celles du Gadla Libānōs. Dans ce dernier

(1) Ou « Gabasa Aksūm » ; ce roi est mentionné aussi dans un manuscrit du gadl de Yeshāq Garīmā ; cf. OG 33, 665. Il est peut-être identique avec le monarque « EAAA T'ABAZHT » dont on possède une monnaie.

gadl la compagnie des autres saints disparaît complètement du récit, tout y tourne autour de la figure d'un seul saint romain. Dans le Gadla Šādqān c'est la collectivité comme telle qui fait l'objet du récit. Les šādqān vivent, agissent et meurent en groupe, et, à ce qu'il semble, en groupe assez nombreux : cf. Gadla Š. 12, 22 ; 13, 13-14, etc. La collectivité y domine à tel point que le récit ne donne pas même un seul nom d'individu. Avec tout cela, le Gadla Šādqān appartient bien au même cycle de traditions que les légendes précédentes. Ces saints encore sont des « saints romains » et le titre du livre de leurs faits et gestes dit clairement : « Ceci est le livre de l'histoire des saints Pères qui sont sortis de Rōm dans les jours de 'Almēd, roi d'Ethiopie : que leur prière et leur bénédiction soient avec nous dans les siècles des siècles. Amen ! » Ils sont descendus en Ethiopie par la ville de Jérusalem, mais il y a une petite allusion à un séjour en Egypte, Gadla Š. 12, 31. Arrivés en Ethiopie, ils vont au pays du Būr, là, ils se séparent ; il y en a qui vont dans les montagnes de Maṭarā, d'autres, dans la campagne de Baraknāhā, dans celle de Sōryā, de Dabrā, de Hagarā et de 'Add Ḥyāw. Quand le roi Kālēb fait son expédition miraculeuse contre les insurgés du Būr, les saints de Rōm habitent ce pays déjà depuis trente ans. Comme nourriture, ils se contentent de l'herbe qui pousse dans la campagne. Mais les indigènes des alentours de Baraknāhā sont d'avis que cette herbe appartient à leurs troupeaux : ils traitent les saints en brigands et ceux-ci se résignent à mourir de faim dans une grotte qui devient leur tombeau commun. Après leur mort, les miracles se multiplient. Un roi, dont le nom n'est pas donné dans le récit, mais qui est sans doute le roi Gabra Masqal, successeur de Kālēb, élève une église splendide sur le tombeau des saints à Baraknāhā. A côté de cette église une source jaillit, dont les eaux guérissent toute sorte de maladies. Il y a certains points de contact entre le texte du Gadla Šādqān et celui du GA. Ainsi, par exemple, la montagne de Baraknāhā est comparée avec plusieurs lieux illustres de la Bible, entre autres avec le Sinaï (15, 32) et le Mont Tabor (16, 8) : cf. GA 89, 14-15. Les anges la visitent fréquemment, RSE 15, 26-27 : cf. GA 40, 9-12 et 70, 1-4. La manière dont l'arrivée des Šādqān en Ethiopie et leur séparation est décrite (12, 13-22) rappelle quelque peu ce qui se lit GA 20, 5-6 et 25, 13-17. A comparer encore un petit passage comme RSE 15, 14-15 avec GA 23, 5-6. Pour l'épisode du tunnel miraculeux qui conduit au pays du Būr, RSE 13, 15-24, cf. GA 48, 13-49, 7. Mais, somme toute, il nous paraît que ces points de contact du Gadla Šādqān avec le Gādla 'Aragāwī s'expliquent assez facilement, en partie par certaines traditions

communes qui étaient à la base de l'un comme de l'autre récit, en partie aussi par le genre littéraire même du gadl éthiopien qui comporte beaucoup de clichés dans les paroles et les formules. Il n'y a pas lieu de conclure à une dépendance de l'un par rapport à l'autre. Vraisemblablement, le gadl des Ṣādqān, comme celui de Yesḥaq, de Panṭalēwōn, de Libānōs et de Za Mikā'ēl 'Aragāwī, est à considérer comme une production de la littérature monastique du 15^{me} siècle.

Après avoir mentionné ces quatre gadlāt, qui présentent une certaine affinité de matière avec le gadl de saint Za Mikā'ēl 'Aragāwī, il nous reste à dire quelque chose sur la forme littéraire du gadl éthiopien en général et du GA en particulier.

Beaucoup de ces vies de saints ne sont autre chose que des sermons destinés à être lus, soit à une communauté de moines, soit aux fidèles, à l'occasion de la fête du saint. En d'autres termes : ce sont des « légendes » dans la signification qu'on attachait à ce terme au moyen âge. On pourrait les comparer à ces abrégés de biographie qui se lisent dans le second nocturne du Bréviaire romain. Seulement elles sont plus développées. Il faut tenir compte de ce caractère de panégyrique écrit, destiné à être lu en public, pour expliquer certaines phrases de l'auteur, qui au premier regard semblent s'exclure. Les auteurs de ces gadlāt envisagent leurs compositions tantôt comme des travaux écrits, tantôt comme des sermons que l'on écoute. Prenons par exemple le gadl des Ṣādqān, dont nous venons de donner un résumé. L'auteur de ce gadl a nettement conscience du fait qu'il écrit un livre : cf. RSE 9, 20 ; 22, 28-29. Mais en même temps il s'adresse à des auditeurs : RSE 9, 1 et 24 ; 10, 11 ; 10, 15 ; 10, 16 ; 12, 23 ; 16, 31 ; 20, 30. L'auditoire auquel il pense est composé non seulement de simples fidèles (RSE 20, 7-8) mais aussi de moines ou de prêtres (RSE 20, 30 ; 21, 5). Exactement la même situation dans le Gadla 'Aragāwī. A plusieurs reprises nous voyons l'auteur de ce gadl comme en train d'écrire. Ainsi, par exemple 3, 10 et 64, 8 ss. La biographie du saint est même appelée « ce livre de ton gadl » (76, 7). Un document de donation comme celui de 88, 8 ss, se conçoit fort bien comme partie d'une biographie écrite. Et cependant, c'est bien à un sermon qui suppose des auditeurs que nous avons affaire : *maftewké 'enka... kama nenger* (7, 1) ; *wa'ādī ḥallaykū 'enger 'enza 'ebel* (8, 11). Les citations bibliques, les exclamations rhétoriques en forme d'interrogations adressées à l'auditoire, comme par exemple 71, 2 ss, sont autant

d'indices du genre sermon. C'est que nous avons affaire à une biographie écrite, destinée à être lue en guise de sermon le jour de la fête du saint fondateur de Dabra Dāmō ; cf. 4, 12 : *zewe'etū za'astagābana tazkārū*. Une allusion explicite à « ceux qui ont lu et à ceux qui ont écouté » se trouve vers la fin, 97, 4. Ce genre particulier du « sermon hagiographique écrit pour être lu en public » semble avoir été emprunté à la littérature copte. Et il semble avoir des analogies bien plus anciennes encore. L'alternance de formules qui indiquent la parole parlée avec d'autres qui se rapportent à la parole écrite, se trouve déjà dans certaines productions littéraires de l'Égypte ancienne, et notamment dans la « Prophétie de Nefer-Rehu ».

Le caractère de sermon se manifeste encore par un grand nombre de réminiscences bibliques. Le gadl de saint Za Mikā'él 'Aragāwī en est saturé à tel point que nous avons dû renoncer à les relever toutes. Comme dans certains ouvrages de saint Bernard, on en trouve partout, même là où on s'y attend le moins. Ainsi 4, 14. Le cas y est des plus simples : l'auteur du gadl veut expliquer que « 'Abdalmasiḥ » en arabe est équivalent avec « Gabra Krestōs » en ge'ez. Spontanément il a recours à un terme de l'évangile qui lui est familier : *zabaterguāmēhū*. Ou encore 69, 7-8. Saint Yārēd le Musicien y demande des nouvelles de son ami ; il se sert pour cela d'une formule biblique, empruntée au livre de la Genèse XLIII, 27. Quand le saint fait enterrer le corps de sa mère, c'est dans « un monument neuf », qu'il « a fait tailler » : ce sont les termes du texte éthiopien de saint Jean, XIX, 41 et de saint Matthieu, XXVII, 60. Quand notre auteur veut donner un aperçu sur les miracles accomplis par les saints romains dans la ville d' 'Aksūm, il s'exprime dans les termes de saint Matthieu, X, 8 ; XI, 5 et saint Luc, VII, 22. Quand il raconte le miracle d'un arbre qui pousse en une seule journée, ce sont les mots de saint Matthieu, XIII, 6, 7, 32 qui sortent de sa plume. Les situations de l'histoire évangélique surtout sont toujours présentes à l'esprit de cet auteur. S'il parle d'un possédé, celui-ci circule « dans le désert ». Le démon demande à saint Za Mikā'él s'il est venu « pour le tourmenter ». Le possédé guéri manifeste son désir de suivre le saint « partout où il ira ». Le saint ne peut pas continuer sa marche « à cause de la presse des gens ». Lors de son passage on demande : « Qui est celui-là ? » Les gens ne lui permettent pas de s'éloigner. Ils n'ont jamais vu rien de pareil, etc., etc.

Le sermon est entrecoupé par des formules liturgiques, qui, autrefois, devaient être récitées en partie par le lecteur, en partie par l'auditoire.

Les plus simples de ces formules sont « *basalāma 'Egzi'abehér, 'amén* » = dans la paix de Dieu, amen ! Ou encore « *la'ālama 'ālam, 'amén* », formule d'origine biblique, qui possède son équivalent dans notre « *in saecula saeculorum, amen* ». Une autre formule — fréquente aussi dans les autres gadlāt — s'emploie çà et là après la mention des saints et surtout après la mention de leur mort : « que sa prière, et sa bénédiction soient avec nous » ! Cette formule admet de petites modifications de circonstance. Assez souvent elle est suivie de la précédente. Voici quelques formes de cette acclamation, telles que nous les trouvons dans le texte du Gadla 'Aragāwī :

4, 1-2 :

ṣallōtū wabarakatū
wahabta radētū
yahallū meslēna
la'ālama 'ālam, 'amén !

12, 9-12 :

ṣallōtū wabarakatū
wameḥrata 'Amlākū la'abūna Pākuemīs
'aba manakōsāt
yahallū meslēna
la'ālama 'ālam, 'amén !

23, 15-17 :

ṣallōtōmū wabarakatōmū
waṣāmā negdatōmū
yahallū meslēna
la'ālama 'ālam, 'amén !

35, 5-7 :

ṣallōtū wabarakatū watenbelnāhū
yahallū meslēna
la'ālama 'ālam, 'amén !

66, 14-16 :

ṣallotā wabarakatā
wahabta radētā
ye'qabōmū wayetmāḥḍanōmū
lakuellōmū Krestīyān, 'amén !

84, 9-12 :

ṣallōtū wabarakatū
wahabta radētū waṣāmā negdatū
ye'qabana wayetmāḥḍanana wayetnōlawana
la'ālama 'ālam, 'amén !

92, 10-12 :

ṣallōtū wabarakatū lazentū ṣādq
ye' qabana wayetmāḥḍanana
wayahallū meslēna la' ālama 'ālam!

Dans les copies destinées à l'usage privé, ces formules contiennent très souvent le nom propre soit du scribe, soit de celui qui a fait écrire le livre à ses frais ⁽¹⁾. Et il n'est pas rare que le propriétaire postérieur d'un manuscrit substitue son nom au nom original. C'est qu'on attribue une espèce de force magique à ces formules de bénédiction, même quand elles sont lues sans qu'on réfléchisse à la signification des paroles. Une forme particulièrement développée de l'acclamation « *ṣallōtū wabarakatū* » se trouve à la fin du Gadla 'Aragāwī, 96, 4 ss : « Que la prière et la bénédiction et le don de l'assistance, et [les mérites du] pèlerinage laborieux et de la patience de l'homme de Dieu, notre père 'Aragāwī, comme aussi la bénédiction de tous les saints de Rōm, ses frères, et la bénédiction de Gabra Krestōs, dont la fête se célèbre le même jour, et la bénédiction de Marie, Notre-Dame, Mère de Dieu, et la bénédiction de tous les prophètes, apôtres, justes et martyrs, soient avec tous les enfants de Dāmō, grands et petits, et avec nous tous qui sommes réunis pour célébrer sa mémoire et sa fête, et pour écouter son gadl, avec tous ceux encore, qui sont venus de près et de loin, dans les siècles des siècles, amen ! » La petite acclamation « *lōtū sebbeḥat* » — gloire à Lui ! — après le nom du Christ, qui est si fréquente dans le Synaxaire, ne se trouve qu'une seule fois (98, 13) dans notre gadl.

Un ornement de style narratoire, très usité en Orient depuis les temps les plus reculés ⁽²⁾, consiste dans un jeu d'étymologie populaire sur des noms de lieux et de personnes. On rattache ces noms à tel ou tel événement, à telle ou telle qualité dont le porteur a fait preuve dans telle circonstance, etc. Les Ethiopiens aiment ces jeux de mots, autant que les conteurs arabes. En amharique surtout, ils sont très fréquents. On en trouve d'ailleurs chez les auteurs inspirés du Vieux Testament comme dans la « *Legenda Aurea* » de notre moyen âge latin. Pour ces jeux de mots la moindre assonance suffit. Citons un exemple entre mille : le nom de saint Yōhannī s'explique de la manière suivante dans la légende de ce saint, éditée par René Basset ⁽³⁾.

⁽¹⁾ Pour le gadla 'Aragāwī en particulier, voir GGA¹, p. 6, note c.

⁽²⁾ Pour l'Egypte, voir par exemple A. S. Yahuda, *Die Sprache des Pentateuch in ihren Beziehungen zum Ägyptischen*, I, Berlin 1929, pp. 223-260.

⁽³⁾ R. Basset, *Vie d'Abbā Yōhannī*, Alger 1885, p. 17.

Quand le futur saint vient de naître, un ermite dit : « donne-le moi ! » (*habanī*), et, à cause de cela il fut appelé « *yōhannī* ». Sur plusieurs noms et surnoms des « saints romains », les Ethiopiens ont donné des explications semblables ⁽¹⁾. Puisqu'il ne s'agit pas d'une étymologie proprement dite, un seul nom peut se prêter à des combinaisons bien différentes : on en donne plusieurs par exemple pour le surnom « *Garīmā* » de saint Yesḥaq. Notre *Gadla 'Aragāwī* en présente deux pour le nom de Dabra Dāmō. D'après la première, 31, 3 le nom de « *Dāmō* » est rattaché à « *'addamō* » = il lui plut :

ware'yā laqedest makāna Dāmō
wabalā'lēhā laḥadīr 'addamō
 « et il vit le saint lieu de Dāmō,
 et il lui plut d'y fixer sa demeure ».

L'autre, plus explicite, se rencontre 60, 10. Le roi Gabra Masqal a fait construire une rampe praticable pour les chars et les bêtes de somme, rampe qui arrive jusqu'au sommet de la montagne. Quand la construction de l'église est terminée, le roi demande au saint : « Cette rampe, est-ce que je dois la laisser, ou bien la démolir ? » Le saint lui répond « démolis-la ». Et « à cause de cela » la montagne aurait reçu le nom de « *Dabra Dāḥmemō* » c'est-à-dire la montagne du « démolis-la ».

L'usage d'agrémenter un discours ou un récit en prose par l'intercalation de petites strophes poétiques est encore très ancien. On le retrouve dans la littérature de l'Inde, comme dans la littérature égyptienne, par exemple dans le « conte du Naufragé ». On le trouve aussi dans certaines parties narratives de l'Ancien Testament, par exemple dans l'histoire de Samson au Livre des Juges. L'auteur du *Gadla 'Aragāwī* aussi en fait usage. Ainsi, pour couronner un éloge de l'activité missionnaire de saint Za Mikā'ēl, il dira, 45, 9-11 :

wakōnka ḥawāryāhā la'Ītyōpyā
kama Pētrōs waPāwlōs laRōmyā
 « et tu as été l'apôtre de l'Ethiopie
 comme Pierre et Paul [le furent] de Rome. »

La prédilection du roi Gabra Masqal pour le sanctuaire et le couvent de Dāmō se manifeste par ce petit distique qu'on lui met sur les lèvres, 89, 15-16 :

⁽¹⁾ Voir A. Mendez, *Expeditionis Aethiopiae... libri tres* I, 7, RÆSO VIII, p. 70 ; C. Conti Rossini, OG 27, 476-7 ; *Acta Yārēd et Panṭalēwōn*, CSCO II, XVII, p. 60 ; E. Littmann, *Bibliotheca Abessinica* I, p. 5.

'Aksūmhī bēta mangestena

Dāmōhī bēta ṣallōtena

« 'Aksūm est notre maison de règne,
mais Dāmō est notre maison de prière ! »

Et il y a encore d'autres exemples.

Des vers éthiopiens, qui sont toujours rimés, aux assonances de la prose rimée, il n'y a qu'un pas. La prose rimée qui fait des effets parfois si jolis dans le latin d'un Thomas à Kempis, ou dans le néerlandais d'un Ruusbroec, est un artifice dont les auteurs du gadl éthiopien aussi aiment à se servir. Dans le Gadla 'Aragāwī on en trouve un certain nombre d'exemples. Nous nous limiterons à en signaler deux ici. Le premier jeu de mots sur le nom de Dāmō se trouve précisément dans un passage de ce genre, 30, 17-31, 3 : *wanestīta ḥalīfō... wabaheya qawīmō... naṣṣarā ware'yā laqedest makāna Dāmō, wabalā'lēhā laḥadīr 'addamō*. 36, 8-10 : *ḥazana lebbū, wadan-gaḍat manṣasū, 'esma tasalba lebbū bajeqra zī'ahā, waḥaḡada ye'reg feṣūna ḥabēhā...* Au commencement du Gadla 'Aragāwī nous trouvons une introduction rimée d'un genre qui possède des parallèles dans la littérature syriaque et arabe. Cette introduction n'est autre chose qu'une paraphrase de la formule chrétienne « Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, un Dieu ! » Dans la première partie les rimes sont en *'e*, mêlées cependant avec des rimes en *'e*, ce qui suppose une prononciation déjà amharisante du ge'ez, dans laquelle la distinction entre le *'ayn* et l'*'alḥ* pratiquement n'existe plus. Dans la seconde partie les rimes sont en *me*, dans la troisième partie elles sont en *de*. Il y a dans cette introduction quelques expressions qui rappellent la préface de la biographie du saint roi Lālibālā ⁽¹⁾, celle de la vie de sainte Anne, éditée par E. A. Wallis Budge ⁽²⁾ et d'autres préfaces du même genre. C'est que dans les louanges adressées à la Sainte Trinité, il y a des expressions plus ou moins stéréotypées pour chacune des personnes divines.

Tandis que les règles de la syntaxe y sont parfois traitées avec une certaine négligence, le vocabulaire du Gadla 'Aragāwī présente un ge'ez assez pur. Il y a tout lieu de croire qu'il s'agit bien d'une composition indigène du 15^{me} siècle. On y trouvera un certain nombre de termes qui sont d'origine araméenne ou syriaque, des mots comme *terguāmē*, *'ōrīt*, *qasīs*, *hāymānōt*,

⁽¹⁾ J. Perruchon, *Vie de Lālibālā*, Paris 1892, p. 1-2.

⁽²⁾ E. A. Wallis Budge, *Lady Meux Manuscripts*, n. 2-5, Londres 1900, p. 84.

qōb'e, *'aramāwī* (païen), *malākōt*, etc., d'autres qui sont d'origine grecque comme *marṭūl*, *qalam*, *'askēmā*, *mērōn*, *dabterā*, *ḫāḫās*, etc. Mais ce sont des emprunts dont la date remonte aux origines mêmes de la littérature écrite des Éthiopiens. Les arabismes sont si peu nombreux et, au fond, si incertains, que la supposition d'une version de l'arabe, ne fût-ce que pour certaines parties du *gadl*, peut être écartée. L'emploi de la particule *'esma* dans le sens « récitatif » n'a pas d'exemple assez net. Un mot comme *talāmīd*, 3, 5-6, pourrait être un ancien emprunt du syriaque. La désignation de Constantinople sous le vocable de *Qeṣṭenṭenyā* est bien d'origine arabe, mais elle pourrait avoir déjà acquis droit de cité dans la littérature éthiopienne quand le *Gadla 'Aragāwī* fut composé. Même observation pour le terme « *qaṭin* » dans *bēta qaṭin* (22, 2 et plusieurs fois). L'arabe pour l'auteur semble être la langue étrangère par excellence. Il s' imagine que la reine de Rōm donne à son fils nouveau-né le nom arabe qu'il reproduit dans son écriture éthiopienne « *'abdal Masīḥ* » et qu'il explique en donnant l'équivalent en gé'ez. Il y a quelques termes seulement d'origine amharique : ainsi *gemās* (40, 15-16), *gerār* (22, 17) et peut-être *dagu'e* (88, 9) ⁽¹⁾.

A. Dillmann, qui avait eu l'occasion de voir le *Gadla 'Aragāwī* dans le manuscrit du Musée britannique, l'a utilisé pour la composition de son grand dictionnaire ; voir *Prolegomena*, p. XVII b. Il a noté un mot comme par exemple *ḥenṣē* (70, 5), DL, col. 111, le pluriel *'awāwert* de *'awār* (63, 5-6), DL 996, la forme IV, 3 *'astakālha* (67, 12), DL 818 et d'autres termes encore. Ignazio Guidi a ajouté quelques observations supplémentaires d'intérêt lexicographique dans les notes savantes qui accompagnent son « editio maior » du *Gadla 'Aragāwī*. Ainsi il signale, GGA¹, p. 37, note 1, l'imparfait *yāwakeḥ* (1, 8) de la forme II, 1 du verbe *wakkeḥa* ; p. 41, note 3, le verbe *dāḥmama* (60, 10) = démolir ; p. 41, note 1, l'expression « *maḥbara Bakuer* » (57, 8-10) ⁽²⁾, etc. Voici encore une petite liste de mots et de formes qui ou bien sont absents du Lexique de Dillmann, ou n'y figurent qu'avec de rares témoignages ⁽³⁾ :

1, 7 : * *ṣanne'a* I, 2.

3, 14 : * *makbeb*, chef, prince.

⁽¹⁾ A comparer cependant l'inscription VIII, ligne 32, dans DAE IV, 18.

⁽²⁾ Elle est d'origine biblique, voir le texte éthiopien de l'épître aux Hébreux, XII, 23.

⁽³⁾ Les termes qui ne se trouvent pas dans le DL sont marqués d'un astérisque.

- 13, 3 : *ra'āyī*, inspecteur, surveillant ⁽¹⁾.
 17, 4 : * *taḥarremōtāt* à dériver de la forme III, 2.
 22, 5-6 : * *ma'azzā* dans le sens général de suavité, aménité.
 30, 2 : * *guaya* dans le sens de courir ⁽²⁾.
 31, 16 (et plusieurs fois) : * *ṣarīq* = petit pain rond.
 45, 15 : *te'erzet* = vêtement.
 50, 2 et 56, 9 : * *ḥedē* = dotation (d'une église).
 51, 11-12 : *demūrra*, ensemble, en tout ⁽³⁾.
 58, 8 : * *taquarraba*, recevoir la sainte communion.
 67, 10 et 14 : (*yenbeb*, *yenabeb*) ; le verbe *nababa* I, 1 doit avoir ici le sens de « chanter » (un seul exemple dans DL), à moins qu'il ne s'agisse de fautes de copiste pour *yānbēb* et *yānabēb*.
 70, 8 : (*yezzāwā'*) : la forme III, 3 du verbe *zō'a* dans le sens spécial « réjouir par des chants ».
 70, 14 : * *nebāb*, prédication ⁽⁴⁾.
 70, 15 : * *kebad*, honneur.
 73, 4-5 : (*yāqērrebū*) ; la forme ' *aqarraba* II, 2 est rare. DL donne deux exemples bibliques.
 77, 2 : *gerrat*, soumission, assujettissement.
 80, 4 : * *meṣṣāb*, lieu où on est rassasié.
 80, 5 : * *melbās*, lieu de vestition ⁽⁵⁾.
 82, 5 : (*tawahabū*) ; *tawahaba*, se donner mutuellement, échanger. C'est la même forme du verbe *wahaba*, dont dérive aussi le « yetwahabū » du dernier exemple que DL 882 porte abusivement sous « tawehba ».
 84, 6 : * *śarq*, calendrier.
- Quant à l'orthographe, le texte édité par Guidi présente parfois des mots écrits par ' *alʿ* au lieu de ' *ayn*. Ainsi 63, 12 : *ge'ez* au lieu de *ge'ez*, 73, 9 : *gan'e* = *gan'e*. Mais ces cas sont beaucoup moins fréquents que dans

(1) Le *ra'āyē* de 13, 3 pourrait être une orthographe moins soignée pour *ra'āyē* : GGA¹ donne la variante *nōlāwē*.

(2) GGA¹ donne la variante *rōṣa*.

(3) A comparer l'inscription IX, ligne 30, dans DAE IV, 25, 28.

(4) Même signification peut-être dans le *Māhlēta Šegē*, XXX, 3 ; voir Adolf Grohmann, *Aethiopische Marienhymnen* (Abhandlungen der phil.- hist. Klasse der Sächsischen Akademie der Wissenschaften, XXXIII), Leipzig 1919, p. 80.

(5) A comparer avec les deux derniers exemples 93, 1 : * *memḥedān* = lieu de refuge.

certaines autres textes éthiopiens. Il y a quelques passages, auxquels la substitution supposée d'un 'alf, à un 'ayn, donnerait un autre sens. Nous avons déjà mentionné 13, 3 où le texte de Guidi porte « *ra'ayē* » = inspecteur, surveillant, à lire : *ra'ayē* = pasteur ? Ou bien 27, 11 : *wayetra'ayū*, à lire : *wayetra'ayū* = et qu'ils paissent ? ⁽¹⁾ Comme exemple d'un mot qui dans le GA s'écrit avec 'ayn tandis que DL le donne avec 'alf, nous avons relevé le nom géographique *Šer'e*. Un phénomène orthographique assez fréquent dans les mss éthiopiens consiste dans la confusion entre les lettres *šāw*t et *sat*. On trouve, 29, 9-10 ; 69, 16-17, *šelleša*, puis 54, 4-5 : *šarāwīt* (DL : *sarāwīt*) et 79, 9-10 : *bawesātē* tandis que DL donne « *wesātē* ». Pour ce qui regarde les lettres *šadāy* et *ḏappā*, on trouvera 29, 5-6 *ḏā'eq* avec *ḏappā* ; 42, 1 : *šemūnā*, et 71, 11 : *šemāwē* avec *šadāy* ⁽²⁾. Les cas d'inversion entre la vocalisation avec a bref et avec ā long — si fréquents ailleurs quand il s'agit de lettres gutturales — sont peu nombreux dans le texte du Gadla 'Aragāwī. Nous avons relevé 43, 6 : *sem'ata* pour *sem'āta*, et 54, 8 : *wata'amhō* pour *wata'āmhō* ; à comparer DL 734. Des formes grammaticalement moins correctes comme *ya'amer*, etc., ont été remplacées çà et là par les formes correctes *yā'amer*, etc. ; d'autres fois, comme par exemple 13, 9 ; 19, 4, on les a laissées dans le texte. Finalement nous avons relevé dans le texte de Guidi quelques formes, qui nous semblent être de simples fautes typographiques : 7, 3 : *nagarana*, à lire : *nagarna* ; 9, 5 : *'abūnā*, à lire : *'abūna* ; 26, 5 : *maṭṭanā*, à lire *maṭṭana* (avec GGA¹) ; 59, 9 : *samā't*, à lire : *semā't* ; 76, 10 : *waza'anbaba*, à lire : *waza'-anbabō* ; 95, 8 : *'a'eḏūg*, à lire : *'a'eḏūq*. Les cas dans lesquels nous nous sommes permis de nous écarter du texte de GGA² pour adopter une leçon conjecturale, sont peu nombreux. Voici la liste : 16, 2 : *waye'etī makān nestīt*, *reheqt 'emmenēt* ; nous lisons : *nestīta reheqt*, « un peu éloigné » ; 39, 2-3 : *'iyedanged* (sujet = 'Aragāwī), peut être lu : *'iyādanged* (sujet = le serpent) ; 50, 16 : *lalā'ek*, à lire : *balā'ek* ; 51, 3-4 : *wanabara dība mangestū*, nous lisons : *wanabara dība manbara mangestū* ; 86, 15 : *'anbarewō yengerōmū*, on se demande si « 'anbarewō » n'est pas une faute de copiste pour *'agabberewō*.

(1) Il est vrai que la préposition 'em dans le terme 'emreḥūq du contexte témoigne en faveur de *wayetra'ayū* avec 'alf.

(2) Nous avons noté ces mots parce que dans le texte du GA, tel qu'il a été édité par Guidi, ils présentent une orthographe différente du DL. Il faut noter cependant que les grammairiens indigènes de l'Éthiopie pour l'usage de ces deux lettres ne sont pas toujours d'accord avec Dillmann.

Finalement, il y a encore quelques cas où des formes subjonctives sont à substituer à des imparfaits. Ainsi, 60, 6 et 78, 5 : *yessēbbāḥ*, à lire : *yessabbāḥ* ; 63, 1 : *'etbaḥataw*, à lire : *'etbāḥtaw*.

Le gadl de saint Za Mikā'el 'Aragāwī nous a été transmis dans quatre manuscrits ⁽¹⁾. Il y en a un dans la collection d'Abbadie, numéro 46. Cf. Antoine d'Abbadie, *Catalogue raisonné de manuscrits éthiopiens appartenant à Antoine d'Abbadie*, Paris 1859, p. 52 ; C. Conti Rossini, *Notice sur les manuscrits éthiopiens de la collection d'Abbadie* (extrait du *Journal asiatique*), Paris 1914, p. 187, où ce manuscrit porte le numéro 176, et est attribué au 18^{me} siècle. M. Chaîne, *Catalogue des manuscrits éthiopiens de la collection Antoine d'Abbadie*, Paris 1912, p. 31. Le Musée britannique, à Londres, en possède deux. Le premier est coté sous le numéro 46 dans A. Dillmann, *Catalogus codicum manuscriptorum orientalium qui in Musaeo Britannico asservantur. Pars tertia, codices aethiopicos amplectens*, Londres 1847, p. 50 b. Le second a été décrit sous le numéro 285, par W. Wright, *Catalogue of the Ethiopic Manuscripts in the British Museum, acquired since the year 1847*, Londres 1877, p. 188 b. Enfin, il existe un exemplaire du Gadla 'Aragāwī dans un des manuscrits dits : *Codices Aethiopici Borgiani* (numéro 22), incorporés maintenant à la Bibliothèque du Vatican. Ce manuscrit est de 1559, et a été décrit par S. Grébaut et E. Tisserant, *Bybliothecae Apostolicae Vaticanae... codices manu scripti... aethiopici*, Cité du Vatican 1935, p. 826-832. Ce dernier manuscrit représente une recension du Gadla 'Aragāwī qui est différente de celle des trois autres manuscrits. Il n'y a guère quarante ans, un cinquième manuscrit existait parmi les *Codices Borgiani*. Ignazio Guidi en fait mention, GGA¹, p. 4 ; ce manuscrit a disparu depuis ; cf. Grébaut et Tisserant, p. 828. Pour les deux éditions successives du Gadla 'Aragāwī que nous devons aux soins d'Ign. Guidi, quatre manuscrits ont été utilisés, y compris le manuscrit qui s'est perdu depuis. Par contre, Guidi ne mentionne pas le manuscrit de la collection d'Abbadie.

(¹) Voir C. Conti Rossini, *Note*, RAL VIII (1900), p. 58.

II

TRADUCTION

Au nom du Dieu fort,
dont les années de règne ne finissent pas,
qui fait, qu'au-dessous des vents des tentes d'eau se cristallisent,
qui fait entrer de l'eau de mer dans le sein d'une nuée,
la fait transporter en haut avec vélocité par le ministère des anges,
par la force énorme des éclairs et du tonnerre
répand le tremblement, et un bruit, qu'Il fait entendre jusqu'aux quatre
coins du monde,
puis — selon ses décrets — Il envoie [l'eau] sur la surface de la terre,
pour la semence et pour la récolte, afin de rassasier celui qui a faim et
abreuver celui qui a soif,
au profit du riche et du pauvre,
au profit des animaux et des hommes! (1)

Dans les siècles des siècles: Amen!

Au nom de Dieu le Fils, né de Marie Notre-Dame,
fille d'Anne (*Hannā*) et de Joachim (*ʿĪyāqēm*),
celle, qu'Il avait choisie dès avant le temps,
qu'Il avait aimée pour qu'elle devînt sa Mère. Et Il revêtit sa chair à elle,
pour racheter l'homme (*ʿAdām*),
à cause duquel Il fut tenté dans le désert,
subit passion et mort, fut enterré mais ressuscita le troisième jour comme
qui s'éveille d'un sommeil,
par l'excellence magnifique de sa divinité.
Puis, Il fit rentrer [l'homme] en paix
dans son paradis, où il n'y a ni maladie, ni souffrance,
terre de joie et de paix!

Dans les siècles des siècles: Amen!

Au nom de Dieu le Paraclet (*Parāqlītōs*), Esprit du Père et du Fils,
qui est invariable dans sa nature,

l'égal [du Père et du Fils] quant à la domination, ni plus petit, ni plus grand, qui fut envoyé, le jour de Pentecôte, sur le Mont Sion ⁽²⁾.

Les Disciples — chevaux de l'Aurore ⁽³⁾ — l'absorbèrent :

boisson de flamme inaccoutumée,

qui ne se touchait pas avec la main !

puis ils se mirent à parler de choses nouvelles dans la langue de toutes
les nations ⁽⁴⁾,

dans [la langue] de la Parthie, et de la Médie !

Dans les siècles des siècles : Amen !

Nous écrivons donc le récit de la bonté et de l'excellence de la vie, la force de l'ascétisme et de l'abstinence du bienheureux et saint homme de Dieu *Za Mikā'él* ⁽⁵⁾, c'est-à-dire *'Aragāwī*, le chef ⁽⁶⁾ des Huit Saints, au sujet duquel ⁽⁷⁾ le prêtre *Yārēd* le Musicien ⁽⁸⁾, lumière de l'Ethiopie, a composé une homélie sous le règne du roi *Gabra Masqal*, fils de *Kālēb* :

Que sa prière et sa bénédiction et le don de son assistance soient avec nous,

Dans les siècles des siècles : Amen !

Or, les origines de notre père *Za Mikā'él* furent celles-ci. [Il représente] la quatrième génération [monastique] depuis Antoine, Macaire et Pacôme (*Pākuemīs*). Cet homme de Dieu était issu de la dynastie de *Rōm* de la manière suivante : le nom de son père était *Yeshāq* ⁽⁹⁾, et le nom de sa mère *'Ednā* ⁽¹⁰⁾ ; ils étaient justes et craignant Dieu l'un et l'autre, et ils engendrèrent deux fils. Le nom du premier était Théodore (*Tēwōdrōs*), et le nom du second *Gabra 'Amlāk*, c'est celui dont la commémoration nous a réunis, notre père et notre maître ! Cependant sa mère l'avait appelé *'Abdal Masīh*, ce qui, en traduction, signifie « serviteur du Christ ». On l'éleva dans la sagesse et dans la crainte de Dieu, et il apprit la Loi, les Prophètes et tous les Saints Livres. Il grandit et devint fort dans le Saint-Esprit, il visitait l'église matin et soir. On lui destina comme fiancée une femme, grande dame de la famille royale, mais il ne voulut pas se marier, parce que, dès sa jeunesse, il était fondé dans le Saint-Esprit. Et après cela — beaucoup de jours après — le vénérable père, notre père *Za Mikā'él*, sortit de *Rōmyā* et vint dans la Thébaïde (*Tabāyḏā*) du pays de Grèce (*Ṣer'e*), c'est-à-dire à *Dawnās* ⁽¹¹⁾, où se trouvait l'abbé *'Abbā Pacôme*, législateur d'une grande congrégation. Et un des moines le rencontra et lui dit : « D'où viens-tu ? car tu es jeune

et beau garçon. » Et il lui répondit : « J'ai quitté *Rōmyā*, parce que j'ai une chose à demander à 'Abbā Pacôme. » Ayant appris cela [le moine] le conduisit en secret chez 'Abbā Pacôme. Et quand le saint le vit, il l'embrassa et fut pris d'une affection pour lui, parce que la grâce de Dieu reposait sur lui. Et il lui dit : « Pourquoi es-tu venu chez moi ? » Et il lui parla en toute sincérité et lui dit : « Je suis venu pour devenir moine comme toi. » Mais [Pacôme] lui dit : « O mon fils, peux-tu devenir moine ⁽¹²⁾ ? Car tu es fils de roi ! » Et [Za Mikā'él] lui dit : « Mais un royaume terrestre est passager ! ⁽¹³⁾ » Et 'Abbā Pacôme lui dit : « Ne pense pas, que la vie de moine est chose facile ! car il y en a beaucoup qui viennent chez moi, et manquent de persévérance. » Mais notre père *Za Mikā'él* dit à 'Abbā Pacôme : « O 'Abbā, mets-moi à l'épreuve moi aussi, et examine ma conduite. » Il lui répondit : « Epreuve-toi toi-même ! » Il accepta et resta un peu de temps avec eux.

Il convient donc — oui, c'est convenable — de nous arrêter sur son arrivée chez 'Abbā Pacôme, que nous avons racontée plus avant, et comment [Pacôme] l'interrogea sur son [désir de] devenir moine, et lui dit : « Examine-toi un peu, mon fils. » C'est que l'Écriture dit : « Quand tu vas te mettre au service de Dieu, prépare ton âme à l'affliction ⁽¹⁴⁾. » Parce qu'on éprouve l'or par le feu et l'homme juste par la souffrance de la misère. Or, notre saint père *Za Mikā'él*, ayant observé toute cette vie laborieuse et patiente des saints, se mit à leur école. Et à cause de ses bonnes actions et de sa foi, 'Abbā Pacôme le prit en affection plus grande encore. Et il le revêtit des vêtements de moine, et il lui dit : « Que Dieu bénisse ton '*askēmā* ⁽¹⁵⁾ comme Il a donné sa bénédiction à mes pères 'Abbā Antoine et 'Abbā Macaire ! » Après la prise d'habit, 'Abbā Pacôme lui donna le nom de *Za Mikā'él*. Et il devint son fils fidèle [et] comme l'image de lui. Il comptait quatorze ans depuis sa naissance jusqu'à ce qu'il prit le saint '*askēmā*. Et il persévéra dans le jeûne et la prière, veillait beaucoup, et restait souvent seul, car il s'était épris de la justice. Et sa réputation se répandit partout, même dans toutes les villes, sans excepter *Rōm*, la ville de son père.

J'ai cru bien de dire encore ceci ⁽¹⁶⁾ : Moi, qui suis faible et fatigué d'esprit, comment pourrai-je raconter toute la vie de cet [homme] ? Qui pourrait exposer sa vie laborieuse et patiente ? Quelle est l'intelligence, quelle est la langue, et quelles sont les lèvres qui pourraient proférer ce qu'il a combattu, et exposer tout ce qu'il a souffert ? Comme le dit David : « Les souffrances des justes sont nombreuses ! ⁽¹⁷⁾ » Mais l'Apôtre de son côté a dit : « Quand vous aurez souffert un peu, Il (= Dieu) achèvera pour vous ! ⁽¹⁸⁾ »

Après avoir appris que notre père *Za Mīkā'ēl* avait revêtu les vêtements monastiques, et qu'il avait renoncé au monde pour le Christ, étant encore enfant, les saints de *Rōm* vinrent à lui [à savoir] : 'Abbā *Līqānōs* de Constantinople (*Quesṭenṭenyā*), et 'Abbā *Yem'ātā* de la ville de *Qōsyāt*, et 'Abbā *Ṣeḥmā* d'Antiochie, et 'Abbā *Gūbā* de Cilicie, et 'Abbā *'Aṣṣē* de l'Asie, et 'Abbā *Panṭalēwōn* de *Rōmyā*, et 'Abbā *'Alēf* de Césarée. Ils arrivèrent là où étaient 'Abbā Pacôme et notre père *Za Mīkā'ēl*, et quand [celui-ci] vit ses frères, il se réjouit dans son esprit. Et ils se saluèrent, s'embrassèrent et se donnèrent le baiser. Et ils dirent à 'Abbā Pacôme : « Revêts-nous, nous aussi, du saint *'askēmā* monastique, o 'Abbā vénérable ! » Et il leur dit : « O mes fils, pourrez-vous supporter les lois de la vie monacale ? car elle est dure et lourde ! » Mais ils lui dirent : Oui, nous le pouvons : Dieu nous aidera sur tes prières ! ⁽¹⁹⁾ [C'est] cet enfant, qui a été notre guide vers cette porte, afin que nous autres aussi nous entrions ! Donne-nous l'habit comme à lui, ô 'Abbā ! » Et aussitôt il les revêtit des vêtements de moine, et il leur donna sa bénédiction, et il imposa à chacun d'eux son nom. Et ils habitèrent ensemble, huit frères avec leur maître 'Abbā Pacôme, pendant plusieurs années, en s'exerçant aux observances propres à un moine et à la règle de l'institut, avec beaucoup de mortifications et de veilles, en silence et abstinence et humiliation de soi-même. Et ils dirent à notre père, saint *Za-Mīkā'ēl* : « Bienheureux toi ! qui sur ce chemin es devenu pour nous un guide, comme un bon pasteur qui garde son troupeau. » Et à cause de ceci, à cause de sa sagesse et de son discernement, il fut appelé « *'Aragāwī* » (= le vieillard), quoique étant jeune encore d'âge ⁽²⁰⁾, plein [comme il était] de science et d'amabilité et pourvu de grâce.

Et, quand pour 'Abbā Pacôme le temps de son passage arriva, il appela son fils Théodore (*Tēwōdrōs*), le prit par sa barbe et lui dit : « Si on cache mes os, retire-les d'ici ! » Théodore s'imagina qu'il lui disait de ne pas laisser son corps là où on l'aurait enterré, mais de le transporter en secret dans un autre lieu ⁽²¹⁾. Mais il y avait encore autre chose qu'il recommanda avec instance : de garder les frères dans la [même] observance, dans laquelle ils avaient persévéré auparavant. Et Théodore lui dit : « Bien, mon père, je ferai tout ce que tu m'as dit, prie seulement pour moi auprès de ton Dieu, qu'Il me garde dans ta règle et dans ta loi. » Et 'Abbā Pacôme lui dit : « Aie seulement confiance ! tout te sera accordé, ô mon fils. » Et aussitôt son âme, sanctifiée au service de Dieu, s'envola — le 12 Genbôt, dans le pays de Grèce (*Ser'e*) — dans la paix de Dieu.

Que sa prière et sa bénédiction, et que la miséricorde du Dieu de l'abbé Pacôme, notre père, soient avec nous.

Dans les siècles des siècles : Amen !

Ils firent Théodore — et 'Abbā 'Arsésneyō ⁽²²⁾ — abbé sur les couvents à la place d' 'Abbā Pacôme. Mais ils aimaient surtout 'Abbā Théodore parce qu'il était fidèle au milieu d'eux. Sa parole était pleine de grâce, il guérissait l'esprit de beaucoup, et ses frères se réjouirent parce qu'ils avaient trouvé un bon inspecteur, qui se montrait capable de garder la règle de la congrégation telle que leur maître l'avait constituée en loi. Observant l'excellence de leur conduite religieuse et leur charité mutuelle [Théodore] aima ces huit saints frères, mais surtout notre bienheureux père *Za Mikā'ēl*, parce qu'il savait d'avance tout ce qu'il ferait de bon. Et ils habitaient ensemble en jeûne et en prière, comme d'habitude. Et après cela, quand elle avait entendu parler de la réputation de son fils, 'Ednā, sa mère, vint aussi ⁽²³⁾. Et on la lui annonça en disant : « La reine 'Ednā, ta mère, est venue : en avant donc, va à sa rencontre ! » Mais il répondit en leur disant : « Moi, je n'irai pas à ma mère, parce que je me suis séparé d'elle à cause du Christ. » Alors, 'Abbā Théodore lui dit : « Va vite à ta mère, parce que pour toi elle est venue d'un pays lointain. » Mais il répliqua à 'Abbā Théodore : « N'as-tu pas entendu ce que dit le saint Evangile ⁽²⁴⁾ ? On rapporta à Notre-Seigneur : voici que ta mère et tes frères te cherchent, et sont debout au dehors. Mais Notre-Seigneur Jésus leur dit : Qui sont-ils, ma mère et mes frères et mes sœurs, sinon celui qui fait la volonté de mon Père qui est aux Cieux ? Et à cause de cela Il ne voulut point aller. » Or sa mère 'Ednā [lui] envoya [un message] en disant : « Rappelle-toi, mon fils, que je t'ai porté dans mon sein pendant neuf mois, et je t'ai nourri de mes mamelles ⁽²⁵⁾. Ne me méprise pas à cause de mes péchés, ô mon fils. Je te conjure par Dieu, qui t'a élu pour son héritage, montre-moi ton visage ! » Et on le suppliait en disant : « O 'Abbā, ne fais pas [cela], contente ta mère, qui est venue en renonçant aux richesses et aux honneurs. Pense aux chaleurs et à la fatigue, dont le long voyage l'a accablée. » Il alla donc vite vers elle, et la rencontra et lui dit : « Pourquoi es-tu venue, ô ma mère ? » Et sa mère lui dit : « Moi aussi, je suis venue pour prendre l'habit monacal comme toi. » Alors lui aussi se réjouit, quand il apprit de sa mère qu'elle prendrait l'habit de religion. Et il rentra vite et parla à 'Abbā Théodore, et ils lui donnèrent l'habit religieux, et ils lui assignèrent une demeure auprès de la mère d' 'Abbā Théodore.

Parce que celle-ci, après avoir pris l'habit monastique, habitait déjà auparavant avec les moines, et la sœur d' 'Abbā Pacôme était abbesse d'un couvent de sœurs ⁽²⁶⁾ — cette place était un peu éloignée ⁽²⁷⁾ du couvent des frères — et elle était devenue la mère de beaucoup de religieuses. Et il (Pacôme) avait désigné un vieillard craignant Dieu, dont le nom était Pierre (*Pētrōs*) pour visiter les sœurs, parce qu'il était sage et intelligent. Et s'il arrivait que la mère ou la sœur ou quelque parente d'un moine se présentait, on l'envoyait accompagnée du vieillard Pierre, chez les [sœurs]. Et c'est de cette manière qu'aussi cette 'Ednā, mère de notre père *Za Mikā'ēl* prit demeure [avec les sœurs] afin de s'instruire de leur [exemple], et elle devint agréable à Dieu.

Or, telle était la manière de vivre de notre père *Za Mikā'ēl*, surnommé 'Aragāwī: parfois il servait ses frères, parfois il s'occupait au service du couvent, parfois il rendait des services à son maître saint Théodore. Et il devint toujours plus fervent dans le jeûne, dans la prière et dans beaucoup de mortifications. Après avoir appris, à son tour il instruisait ses frères. Ils restèrent près de notre père Théodore sept ans environ. Mais notre père 'Abbā *Yeshāq* — c'est-à-dire *Garīmā* — n'était pas avec eux. Après cela ils eurent le dessein de rentrer dans leur pays. Ils prirent donc congé de leur père Théodore et d' 'Abbā 'Arsēsneyō et de tout le couvent des saints frères bien-aimés, qui les reconduisirent dans la paix de Dieu, et ils rentrèrent à *Rōmyā*, leur pays natal, où ils vécurent quelque temps, prolongeant leurs veilles, menant une vie austère, priant beaucoup, tandis qu'ils opéraient des signes et des miracles. Ils convertirent le pays de *Rōmyā* ⁽²⁸⁾ à la foi orthodoxe qui leur avait été enseignée par leurs saints pères. Puis ils entendirent, et trouvèrent dans les saints Livres ⁽²⁹⁾ comment [Dieu] avait donné à Notre-Dame Marie la promesse que la terre d' 'Azēb ⁽³⁰⁾, [dont les habitants] honorent sa mémoire, dont le peuple est de mœurs douces, et dont les rois sont orthodoxes, serait son domaine spécial ⁽³¹⁾. Or, ce saint, notre père 'Aragāwī, enseignait à tous la parole de la foi, parce qu'il était salé du sel de la divinité; sa parole était pleine de bon goût, il était très sage et savant, et possédait un esprit bien équilibré. Ses yeux contemplaient ce qui est droit, et personne ne demandait mieux que de se mettre sous sa direction parce que, loin de ne penser qu'à soi-même, il prenait soin de tous. Mais son cœur était blessé d'amour pour Notre-Dame Marie, et d'amour pour ce pays. Alors, avec deux de ses disciples, il sortit de nuit sans que les hommes en eurent connaissance. Saint Michel le guida et le porta sur ses ailes et le con-

duisit en peu de temps à la ville d' *'Aksūm*, où étaient le roi et le *pāpās* (évêque). Il examina l'état des choses et la foi de cette ville qui avait cru sans apôtres ⁽³²⁾. Après un bref séjour, il repartit bientôt pour *Rōmyā*, et il raconta à ses frères tout ce qu'il avait vu de ses yeux. Et après avoir appris les paroles de sa bouche, ses frères se réjouirent d'une grande joie ⁽³³⁾, et ils se dirent l'un à l'autre : « Allons, nous aussi, à ce pays ! » Et les cœurs de ces saints s'enflammèrent à la flamme de la foi du Christ. Et ils se mirent vite en chemin, emportant leurs bagages, leur pierre d'autel ⁽³⁴⁾, leurs vases sacrés et leurs livres ⁽³⁵⁾ [accompagnés de] leurs prêtres et [de] tous leurs gens ⁽³⁶⁾. Et sous la conduite de notre père *Za Mikā'ēl* — parce que celui-ci, le premier, avait appris à connaître le chemin qui y mène — ils arrivèrent à la ville d' *'Aksūm*, résidence du roi et de l'évêque. Quand [ceux-ci] les aperçurent, ils se réjouirent d'une grande allégresse, et les prirent en grande affection à cause de leur foi et de leur bonne justice. Or, le départ de ces saints eut lieu la cinquième année du règne d' *'Al'āmīdā*, fils de *Sal'ādōbā*, qui est le sixième roi depuis *'Abrehā* et *'Aṣbeḥa* ⁽³⁷⁾.

Mais l'année [même] de leur départ, les Huit Saints envoyèrent [un message] à *Yeshāq* à *Rōmyā*, parce qu'ils l'aimaient beaucoup. Ils étaient d'ailleurs apparentés avec lui, étant tous de la famille royale, et notre père *Yeshāq* était le fils d'une sœur de notre père *Za Mikā'ēl*. Et sans perdre du temps, il se leva pendant la nuit, après avoir régné sept ans ⁽³⁸⁾. Gabriel ⁽³⁹⁾ le porta sur ses ailes et le conduisit vite à *'Aksūm* où les saints se trouvaient ensemble à la troisième heure du jour ⁽⁴⁰⁾. Et quand ils le virent, ils se réjouirent, on se donna le baiser mutuel en s'embrassant, ils pleurèrent à chaudes larmes ⁽⁴¹⁾, et ils louèrent Dieu en ces termes : « Gloire à toi, ô Seigneur, louange à ton royaume, toi qui nous as rassemblés de toute part par ta bonté ! » Et, sans tarder, ils le revêtirent de l' *'askēmā* qu'ils portaient eux-mêmes, puis, tous ensemble, ils fixèrent leur demeure à la cour ⁽⁴²⁾, où ils se livraient à la prière. Le roi et l'évêque observaient avec admiration leurs vertus excellentes, l'éloquence de leur bouche, et la suavité de leur parole. Ils restaient [là] en opérant des signes et des prodiges. Les anges du ciel les visitaient fréquemment, et Notre-Seigneur et Sauveur leur apparaissait, et ne cessait pas de les visiter souvent. Ils ressuscitaient des morts, ils purifiaient des lépreux, ils faisaient sortir les démons, et les aveugles recevaient la lumière par leur prière. Il y en avait parmi eux qui transportèrent des montagnes, il y en avait qui divisèrent la mer, et il y en avait qui, le matin, semèrent du grain, qu'ils recueillirent à l'heure du soir et qu'ils battirent sur un arbre

gerār ⁽⁴³⁾. Et il y en avait qui, le matin, plantèrent un olivier ⁽⁴⁴⁾, qui commença à pousser aussitôt, devint un grand arbre, se dessécha, et, le soir, il fut employé pour l'encens ⁽⁴⁵⁾. Il y en avait qui conservèrent de l'eau dans un crible sans que l'eau, qui était dedans, s'écoulât. Et il y en avait parmi eux qui furent ensevelis par le ministère des anges ⁽⁴⁶⁾. Et il y en avait parmi eux dont les dix doigts resplendirent de lumière pendant la prière ⁽⁴⁷⁾. Et il y en avait qui par un don de Dieu furent cachés de la face de la mort. Et le pays fut sanctifié par les pas de leurs pieds, et ses champs furent appelés à nouvelle vie par leur passage. Et la bonne odeur de leur réputation se répandit aux alentours. Et par le fait de leur arrivée ils fortifièrent la base de la foi de l'Ethiopie.

Que leur prière et leur bénédiction et [le mérite de] leur pèlerinage laborieux soient avec nous.

Dans les siècles des siècles : Amen !

Et après cela, la troisième année après leur départ ⁽⁴⁸⁾, le roi 'Al'āmīdā mourut, et ces saints le pleurèrent avec tout le peuple, et on l'enterra avec honneur dans le tombeau des rois ⁽⁴⁹⁾. Alors *Tāzēnā*, le père de *Kālēb*, commença son règne. Et ils restèrent réunis à la cour sans se séparer, donnant de bons exemples comme des astres lumineux qui brillent dans le firmament, et comme des arbres d'un jardin ⁽⁵⁰⁾, dont chacun répand la bonne odeur propre à ses fleurs et à ses grappes de fruits. Par la vertu de leur prière, ils faisaient beaucoup de signes et de prodiges. Les boiteux marchaient et les muets parlaient et les sourds entendaient. Et une lampe descendait sur leur table, qui brillait plus que le soleil ⁽⁵¹⁾. Et ils ne goûtaient des farineux que le dimanche, parfois ils jeûnaient, qui deux jours, qui quatre jours, qui cinq jours ⁽⁵²⁾. Comme cela ils restaient ensemble douze ans environ. Et sa mère (c'est-à-dire la mère de *Za Mikā'el*), 'Ednā habitait dans le voisinage, vis-à-vis d'eux, avec les religieuses qui étaient comme elle et qui avaient fait le voyage avec elle. Or, ils constituaient leur chef notre père 'Aragāwī, ils l'aimaient comme leur père, l'honoraient comme leur dieu, et lui donnaient le nom d' « 'aragāwī » voulant dire sage et maître, parce qu'il était pour eux un guide sur le chemin comme Pierre [était] le guide des Apôtres.

Mais la sixième année du règne de *Tāzēnnā*, après avoir réfléchi, ils dirent : « Allons, séparons-nous ! ⁽⁵³⁾ Ce genre de vie est un luxe ! Tant que l'un de nous est toujours en compagnie de l'autre, il nous semble que nous sommes [encore] dans notre patrie. » Et ils se mirent à pleurer à chaudes

larmes. Puis ils se séparèrent. 'Abbā *Līqānōs* [se rendit] à *Dabra Quanāšl* ⁽⁵⁴⁾, et 'Abbā *Panṭalēwōn* [s'établit] vis-à-vis de lui [à une distance de] deux lieues environ ⁽⁵⁵⁾. Et notre père *Yeshāq*, c'est-à-dire *Garīmā*, [s'établit] à *Madarā* ⁽⁵⁶⁾ et 'Abbā *Gūbā* [s'établit] vis-à-vis de *Madarā* [à une distance de] trois lieues environ. 'Abbā *Šeḥmā* [alla à] *Šēdyā* ⁽⁵⁷⁾, et 'Abbā *Yem'ātā* en *Gar'āltā* ⁽⁵⁸⁾, et 'Abbā *'Alēf* [en] *'Aḥs'ā* qu'on appelle *Beḥzā* ⁽⁵⁹⁾, et 'Abbā *'Aḥšē* à *Yāḥā* ⁽⁶⁰⁾. Mais notre père *'Aragāwī* se mit en voyage pour la Région de l'Orient ⁽⁶¹⁾, qu'on appelle *'Eggālā*: c'est un parcours de deux jours pour un bon coureur. Avec lui était sa mère, accompagnée de son disciple *Mātyās*. Chemin faisant, ils arrivèrent à un lieu qui s'appelle *Madḥanīt*. Là ils passèrent la nuit parce que le soir tombait. Puis, ils y restèrent sept jours environ. Or, les hommes de cette région étaient méchants. Ils offensèrent [Za Mikā'ēl] par des injures. Il répliqua en les maudissant dans ces termes: « Que du feu tombe du ciel pendant la nuit, et qu'il anéantisse le produit de votre terre! » Et jusqu'à ce jour la gelée ne cesse pas de s'y abattre ⁽⁶²⁾. Par contre, il donna sa bénédiction sur une petite ville voisine, en la signant du signe de la croix avec ces paroles: « Que ni les fruits de la terre, ni les habitants ne te manquent! Que [tes habitants] soient à l'aise, et riches en bonnes choses! Que leurs bœufs soient remarqués de loin, que leurs brebis se multiplient dans leurs prés! Que jamais ne t'arrive ni pénurie de céréales, ni manque d'eau ou d'herbe pour les bestiaux! » Or, il bénit [cette ville] parce qu'il savait d'avance que ses fils spirituels s'en souviendraient jusqu'au dernier jour ⁽⁶³⁾, et c'est à cause de cela qu'il la bénit pour une génération après l'autre jusqu'à la perpétuité.

Continuant sa marche, à peu de distance il trouva un possédé, qui circulait dans le désert ⁽⁶⁴⁾ et qui criait à haute voix: « Saint homme de Dieu, es-tu venu pour nous ruiner par ta prière? » Il fit sur lui le signe de la croix et lui dit: « Tais-toi! » Et il se tut aussitôt, il ne proférait plus mot, il devint muet, et le démon sortit de lui. Alors il le prit par la main, et aussitôt il reprit vie. Et il lui dit: « Va-t-en à ta ville, et loue Dieu, parce qu'Il t'a rendu la vie. » Mais il se prosterna aux pieds de notre père, l'homme de Dieu *'Aragāwī*, en lui disant: « Jamais je ne me séparerai de toi, parce que tu m'as guéri de ma maladie dont j'ai souffert sept ans environ. » Et il le suivit avec beaucoup d'empressement pour devenir son disciple. Or, les gens de la ville, voyant qu'il faisait des signes et des miracles, venaient, grands et petits, à lui, de telle manière qu'ils l'empêchaient de continuer son chemin par la presse des gens.

Reparti [de là], il prit repos sous l'ombre d'un grand arbre, qu'on appelle *'Awl'a Māḥbar* (= l'Arbre du Couvent) : jusqu'à présent c'est un lieu où les saints se reposent ⁽⁶⁵⁾. Et il se prosterna trois fois quand il aperçut le lieu sacré de *Dāmō*. Il redescendit vers le rivage du fleuve, quand un homme s'approcha de lui en disant : « Quelle est cette assemblée ⁽⁶⁶⁾, et ceux-ci qui sont-ils ? » Et on lui dit : « Ceci est notre père *'Aragāwī* ⁽⁶⁷⁾, un des saints qui sont sortis de *Rōm*, qui, de passage en notre pays, guérit les malades et chasse les démons. » Quand cet homme eut appris cela, il courut à sa maison et amena son fils malade, qu'il portait sur un grabat, il le posa devant ses pieds en disant : « Guéris mon enfant, ô *'Abbā*, j'ai recours à ta prière ! » Et notre père *'Aragāwī* lui répondit : « Que Notre-Seigneur Jésus-Christ le fasse se lever et vivre. » Et il fut guéri ⁽⁶⁸⁾ à l'instant, se mit à marcher, et les accompagna à pied. Et quand les gens du pays le virent, ils s'étonnèrent et furent saisis de stupeur, parce que jamais jusque-là personne de leur pays n'avait vu [un homme] qui guérissait les malades et chassait les démons. Et à cause de cela ils se réjouirent en poussant des cris joyeux, parce qu'ils avaient trouvé une perle précieuse ⁽⁶⁹⁾. Et à cause de leur grand amour, ils ne lui permirent pas de s'en aller.

Cependant, quand il avait pu poursuivre son chemin un peu plus loin, il vint près du rocher dont le nom est *Mesguāgue* ⁽⁷⁰⁾, là il s'arrêta, chercha des yeux, découvrit le saint lieu *Dāmō*, et le désir lui vint de fixer sa demeure là-haut, et son cœur en devint amoureux. Il s'empressa de s'approcher du pied de la montagne, il examina de quel côté on pourrait bien monter, mais sans succès. Il fit le tour de toute cette montagne, mais il ne trouva pas d'accès ⁽⁷¹⁾. Alors il dit : « Je veux absolument habiter là-haut, mais je ne trouve pas le moyen d'y monter ! » Après avoir dit cela, il fit l'ascension d'une autre montagne ⁽⁷²⁾, dont le sommet était haut et la cime escarpée, celle qu'on appelle *Sequerā* (la Percée) ; là il trouva un accès étroit et il y monta. L'heure des vêpres venue, il prit un petit pain rond, le bénit, mangea, et le mangea tout entier : alors notre saint père *'Aragāwī* reconnut intérieurement que [cette montagne] n'était pas pour lui, et qu'il ne plaisait pas à Dieu qu'il y fixât sa demeure. Il passa toute la nuit en prière selon son habitude. Car, comme les anges, il n'avait pas besoin de dormir. Le lendemain il descendit et visita une autre montagne ⁽⁷³⁾, celle-ci d'une modeste hauteur, qu'on appelle *Mengergār* ⁽⁷⁴⁾. Là, il passa le jour en priant jusqu'au soir. Et il prit un petit pain rond, le bénit, mangea, et le mangea tout entier, et il se rendit compte que cette [montagne] aussi ne lui était pas destinée.

Il y passa toute la nuit en prière. Puis, à l'aurore, il monta sur la montagne qu'on appelle *Mūhāz* ⁽⁷⁵⁾. Celle-ci était à pic comme la première, [cependant] il y avait des lieux accessibles. Quand le temps de vêpres fut venu, il prit du pain, le bénit, mangea et le mangea tout entier. Or, ce n'était pas du tout par voracité, qu'il fit cela — étant donné que [d'habitude] il ne mangeait que chaque cinquième jour — [c'était] seulement pour voir où la bénédiction descendrait, afin de fixer là sa demeure. Et Dieu le savait, qui disposait tout, et qui allait lui donner pour son héritage un lieu de repos qui n'était autre que cette montagne bénie de *Dāmō* ⁽⁷⁶⁾. Donc, il descendit de là en disant : « Cette fois-ci je veux retourner à la première [montagne], parce que je veux habiter là-haut ; que le Seigneur mon Dieu m'envoie le moyen d'y monter ! » C'est qu'il savait qu'Il lui concéderait tout ce qu'il demanderait de Lui. Et il commença à gravir la montagne de *Dāmō*. Chemin faisant, il trouva une fente de rocher où il y avait de l'eau. C'est à cet endroit qu'il fit habiter sa mère, sainte *'Ednā*, pour être abbesse de beaucoup de religieuses. Et à cette habitation il donna le nom de *Ba'ata Lem*, ce qui veut dire « Maison de ma mère ». Continuant son chemin, il vint à un [endroit, qui était] tout à fait pierreux. Là, on lui étendit la *manşaf* ⁽⁷⁷⁾ pour qu'il se reposât un peu et pour lui fournir l'occasion d'un miracle. Car il posa sa crosse dessus ; quand il se fut levé, *Mātyās* et ceux qui étaient avec lui, relevèrent la *manşaf*, la pierre avait pris la longueur et la largeur de cette *manşaf*, et tandis que cette pierre est blanche, elle présentait, colorée de rouge, l'image de ce qu'on y avait posé. Et quant à sa crosse, là où on l'avait mise, une cavité causée par elle parut. Et le prodige est resté [visible] jusqu'à présent. Quiconque arrive à cet [endroit] l'honore d'un baiser, parce que c'est un monument de la grandeur et de la gloire du saint et bienheureux homme de Dieu, notre père *'Arāgāwī* ⁽⁷⁸⁾ :

Que sa prière et sa bénédiction et son intercession soient avec nous.

Dans les siècles des siècles : Amen !

Ils arrivèrent à [l'endroit où maintenant est] l'extrémité du câble ⁽⁷⁹⁾. Là il s'assit, priant trois jours et trois nuits. Vint alors l'ange de Dieu, saint Michel, qui lui dit : « Que désires-tu, ô saint de Dieu ? » Notre père *'Aragāwī* lui répondit : « Je désire voler sur cette montagne ⁽⁸⁰⁾, afin d'y expier mes péchés par la pénitence et mes crimes par la prière. » L'ange de Dieu lui dit : « O *'Aragāwī*, serviteur de Dieu, toi qui as renoncé à un royaume, et qui as

préféra la pauvreté aux richesses de la terre ! Au lieu du royaume terrestre et passager, que tu as méprisé, le royaume du ciel t'est réservé ! Mais exerce un peu de patience jusqu'à ce que [Dieu] t'envoie un moyen pour monter. » Quand il entendit cela, son cœur devint triste et son esprit se troubla, parce que intérieurement il s'était épris d'amour pour cette [montagne], et il aurait voulu y monter sans retard ⁽⁸¹⁾. Cependant Dieu, qui n'agit jamais avec précipitation, se taisait pour éprouver la solidité de sa patience, et ne lui permettait pas de monter si vite. Alors, notre bienheureux père 'Aragāwī dit : « Par quel moyen monterai-je sur cette grande montagne ? On ne m'a pas donné des ailes d'aigle, ni une nuée comme celle des apôtres ⁽⁸²⁾ ! » Et il se lamenta et il pleura à chaudes larmes. Mais, après cela, l'ange de Dieu revint à lui : c'était saint Michel, qui comme un père ou une mère le visitait et le consolait fréquemment. Et il lui dit : « Ne crains pas, on te donnera de quoi pouvoir [monter]. Attends, repose-toi un peu dans cette caverne — elle [existe encore] au côté gauche du câble — et, au lieu d'un câble pour te faire monter, Dieu t'enverra un grand serpent ⁽⁸³⁾ d'une longueur de soixante coudées. » Il attendit deux semaines environ en faisant pénitence avec des prières et des jeûnes. Alors, ce serpent vint à la troisième heure ⁽⁸⁴⁾. Et l'ange Michel lui dit : « Approche-toi, parce que celui auquel il a été commandé de te faire monter, est venu : [c'est] ce serpent ! » Il s'en approcha, et quand il eut vu le serpent, notre bienheureux père *Za Mikā'el* lui dit : « Fais descendre ta queue pour me faire monter ! » Mais il n'abaissait pas sa queue complètement jusqu'à [l'endroit] où se trouvait notre père 'Aragāwī, sa queue parvenait seulement jusqu'à la moitié du pic. Puis, ce serpent répondit à notre père 'Aragāwī : « Que cherches-tu sur cette montagne ? » Il lui parla en langage humain, et dit : « Ecoute, que je t'adresse la parole ! Sur cette montagne, en dehors des oiseaux qui volent, il n'y a rien. Il n'y a ni pain, ni eau potable, pas un arbre pour t'ombrager. Le jour c'est le soleil, la nuit froid et gelée. Quelles sont les richesses de cette montagne ? » Notre père 'Aragāwī lui dit : « Abaisse ta queue, et fais ce qui t'a été commandé ! car Dieu fera en sorte que rien ne nous manquera de ce que nous désirons ⁽⁸⁵⁾. » Quand il lui eut dit cela [le serpent] fit descendre sa queue. L'archange Michel saisit son épée et se mit du côté droit [d' 'Aragāwī] pour le rassurer et pour empêcher le mal que ce serpent aurait pu lui faire. Son disciple *Mātyās* et ses compagnons — à droite du câble — regardaient émerveillés. Comme des chevaux de feu et un char de feu étaient venus à Elie, pour l'enlever rapidement, tandis qu'Elisée regardait ⁽⁸⁶⁾, quelque chose de semblable

[arriva à] notre père 'Aragāwī pendant que ses disciples le regardaient. Sur sa face, sur sa personne, sur le rocher et sur le serpent il fit le signe de la croix au nom de la Sainte Trinité, et sans retard il se cramponna à la queue. Et [le serpent] l'enleva et le lança en haut ; le saint arriva rapidement au sommet de la montagne, et il se prosterna trois fois en disant :

« Alléluja au Père

Alléluja au Fils

Alléluja au Saint-Esprit ! ⁽⁸⁷⁾ »

C'est à cause de cela que [cette montagne] fut appelée « *Dabra Hālē-lūyā* » ⁽⁸⁸⁾. Il se réjouit, il fut transporté de joie, il jubila de ce qu'il était monté sur la montagne. Dieu avait accompli son désir, qu'il avait manifesté, de fixer là-haut sa demeure ! Alors cette montagne tout entière se remplit de lumière, elle fut transfigurée, splendeur et grâce s'y attachèrent, et une nuée brillante la couvrit. Les anges, en foule nombreuse, se pressèrent l'un l'autre : [depuis] ils la visitaient fréquemment de jour et de nuit en amis familiers ⁽⁸⁹⁾. Le temps des vêpres venu, il prit un petit pain rond, le bénit, le mangea à demi, et de ce petit morceau de pain il se trouva rassasié. Alors, il loua Dieu pour avoir constaté que la bénédiction était descendue sur cette place par préférence à toutes les autres montagnes qu'il avait visitées auparavant ⁽⁹⁰⁾. Or, ces [montagnes] n'étaient nullement éloignées, au contraire, elles étaient [si] proches [qu'elles se trouvaient] à distance d'oreille. Il a fait faire en bois une reproduction de ce morceau de pain, afin que ce fût un signe jusqu'à la dernière génération, et [cette reproduction] existe encore à présent. Mais ses disciples fabriquèrent une échelle du bois d'un haut palmier pour monter et descendre. Notre père 'Aragāwī, depuis ce temps jusqu'à sa mort, ne mangeait plus de pain terrestre ⁽⁹¹⁾. Et il prit cette place en affection, parce qu'il l'avait trouvée élevée au-dessus de la terre, telle que

« le pied des arrogants ne l'atteint pas,

et les riches grands seigneurs n'y viennent pas,

et il n'y a personne qui peut y monter, excepté celui qu'il veut ⁽⁹²⁾. »

C'est à cause de cela — parce qu'il était ami de la solitude — qu'il voulut y habiter. Et il dit : « Ceci est mon lieu de repos, jusqu'à ce que je le quitterai [par la mort] ⁽⁹³⁾. »

Or, peu de temps après, le roi *Tāzēnā* mourut, et le roi *Kālēb* lui succéda. Et notre saint père 'Aragāwī construisit un petit logement comme une cabane. Là, il plaça le *tābōt*, qu'il avait pris avec lui. Et pour la messe, il

adressa une demande à Dieu. Sa prière fut aussitôt exaucée. Des anges lui apportèrent du ciel ce qu'il faut pour le sacrifice de la messe : une patène d'or, une coupe d'argent, des vêtements de soie, une corbeille avec du pain tout chaud ⁽⁹⁴⁾ et un calice déjà préparé pour le sacrifice ⁽⁹⁵⁾. Et ceci se faisait pour eux chaque dimanche et chaque jour de fête. Il vécut de cette manière jusqu'à ce que le sanctuaire fût bâti. Pour son logement à lui, il trouva une petite caverne ⁽⁹⁶⁾ : là-dedans il vivait, priant beaucoup. Il priait tant, que de nuit il ne dormait pas et pendant le jour il ne prenait pas de repos. Sa réputation se répandit dans toute la région de l'Orient, ainsi les malades, comme les possédés, accoururent à lui, et moyennant sa prière, ils furent guéris et rendus à la santé. Quand il y avait des femmes qui se présentaient au pied de la montagne en criant, on le lui rapportait et il envoyait un de ses disciples, à savoir *Mātyās* ⁽⁹⁷⁾, avec de l'eau qu'il avait bénie. [Celui-ci] les en aspergeait, et elles se trouvaient guéries de leurs infirmités. Il en venait aussi qui ne connaissaient pas Dieu, des gens qui habitaient à l'Orient, c'étaient des chevriers, qui ignoraient la foi. Ils ne faisaient ni semailles, ni récolte, mais vivaient exclusivement du lait de leurs vaches et de leurs brebis. Ils dévalisaient, attaquaient et même tuaient des gens qui n'avaient fait aucun mal, toutes les fois qu'il leur arrivait de rencontrer un voyageur pourvu de provisions et de vêtements. Or, par la force de sa prière, il convertit même ceux-là à la foi du Christ. Ils se firent chrétiens, leur cœur fut illuminé par le Saint-Esprit, ils cessèrent de commettre le pillage et le meurtre, et ils se contentaient ⁽⁹⁸⁾ de ce qu'ils avaient. Tout leur pays se réjouit parce qu'une grande lumière s'était levée sur eux, pour ce peuple qui habitait dans les ténèbres et l'ombre de la mort ⁽⁹⁹⁾. [C'était] comme quand Jean prêchait dans le désert du Jourdain et qu'on venait à son baptême en secret ⁽¹⁰⁰⁾ : notre saint père *'Aragāwī* a joué le même rôle pour la région orientale. Il y en avait qui avaient embrassé la foi pour avoir entendu la prédication d' *'Abbā Salāmā* ⁽¹⁰¹⁾, il y en avait d'autres qui n'avaient pas cru. Quant à ceux qui avaient [déjà] reçu la foi, il affermit ce qu'il y avait d'orthodoxe dans leur foi, et ceux qui n'avaient pas [encore] cru, il les convertit au christianisme. O *'Abbā* vénérable, salé par le sel de la divinité ! tu as salé ce qui était fade par le sel de ta parole, ce qui était amer, tu l'as rendu mangeable, tu as rendu meilleur ce qui était mauvais,

« tu as été l'apôtre de l'Éthiopie

comme Pierre et Paul [l'ont été] pour Rōmyā. »

Et notre saint père 'Aragāwī se prit à augmenter et à multiplier son abstinence : il jeûnait continuellement et il redoublait ses mortifications. Son vêtement de dessous était un cilice, extérieurement [il portait un habit] en cuir ⁽¹⁰²⁾. Jamais il ne se lavait les pieds, et ne les plongeait pas [même] dans l'eau ⁽¹⁰³⁾. Jamais personne ne le vit à nu, depuis qu'il avait pris l'*askēma* jusqu'à sa mort. Et jamais il ne sortait de sa demeure, sinon quand [il devait donner] des instructions [spirituelles], comme aussi — quand un de ses confrères avait rendu son âme — pour l'ensevelir. Comme cela il s'était prescrit de ne pas sortir de sa demeure, de plus il ne recevait pas de visites, exception faite pour son disciple *Mātyās* [qui] le visitait [mais] lui aussi [seulement] les jours de fête à l'entrée [de sa caverne]. Il y avait un chef de l'armée, qui venait constamment à notre saint père 'Aragāwī, en le suppliant avec instance à cause d'une sienne fille possédée du démon. Il restait longtemps, frappait à sa porte, et le priait de sortir et de prier pour sa fille. Mais il refusait d'ouvrir. Finalement il lui dit : « Toi, homme, pourquoi cries-tu vers moi ? Moi aussi, je suis un homme comme toi, et si tu crois au Christ, dont je suis le serviteur, va-t'en, prie Dieu selon ta foi, et selon ta foi, il te sera fait ⁽¹⁰⁴⁾ ! » Sa fille se trouvait au pied de la montagne, et ayant entendu il crut au Christ, prit sa fille, s'en alla, et le démon la quitta. Et Dieu fit encore beaucoup d'autres miracles par ses mains.

Dans ce temps-là, le roi *Kālēb* lui envoya le message suivant ⁽¹⁰⁵⁾ : « Je viens de terminer mes préparatifs pour une expédition militaire contre les ennemis de Dieu, qui ont détruit l'église et versé le sang des gens de *Nāgrān* — ce païen qu'on appelle *Fīnhas* — parce que le patriarche Timothée (*Ṭīmōtēwōs*) ⁽¹⁰⁶⁾ m'a invité par message de venger le sang des martyrs, des gens de *Nāgrān*. Toi donc, ô mon père, prie ! parce que la prière du juste est puissante et rend puissant. » Notre père 'Aragāwī répondit en ces termes à l'envoyé du roi : « Va en toute sûreté, et sou mets tes ennemis et ses adversaires ! Dieu les fera tomber dans tes mains ! Qu'Il te donne grâce et majesté et qu'Il te reconduise sain et sauf en bonne santé. » Or, *Kālēb* était un saint roi : après lui il n'y eut plus personne parmi les rois qui fît des miracles et des prodiges pendant qu'il possédait la gloire de la dignité royale. Aussi, quand les gens du *Būr* ⁽¹⁰⁷⁾ se révoltèrent, Dieu lui ouvrit le sein de la terre pour que [les révoltés] ne s'aperçussent pas de lui, ne prissent la fuite et ne s'échappassent, quand il marchait [sur eux]. Et la longueur [de ce tunnel miraculeux] est de trois jours de marche pour un vaillant coureur. [*Kālēb*] entra par l'ouverture que Dieu avait faite pour lui, tout à coup il survint,

il défit [ses ennemis] n'en laissant pas un seul, et il reprit le pays. Et jusqu'à présent [l'ouverture] par laquelle il entra et celle par laquelle il sortit, existent encore : ces [deux trous] sont pavés de pierres ⁽¹⁰⁸⁾.

Il partit en guerre, vint à la ville de *Sōbā* ⁽¹⁰⁹⁾ et se battit contre ce païen. Il y eut beaucoup de tués parmi [les ennemis] par la force de la prière du saint roi et celle des saints, aux prières desquels il s'était confié. Il remporta la victoire, tua tous les ennemis, sans épargner grands et petits de la terre de *Sōbā*, et il tua *Fīnḥas*, roi de *Sōbā*, ennemi du Christ. Alors, *Kālēb* se réjouit, loua Dieu, et rebâtit l'église dans la ville de *Nāgrān*, que l'adversaire du Christ ⁽¹¹⁰⁾ avait détruite. Puis il la dota de tout le butin qu'il avait pris sur le pays de *Sōbā*, et revint à '*Aksūm* avec allégresse et jubilation. Cependant, il ne rentra pas dans son palais royal, mais il s'esquiva en secret, renonçant à sa dignité royale et à la gloire. Il vint chez '*Abbā Panṭalēwōn* et lui dit : « Donne-moi l'habit monacal ! ⁽¹¹¹⁾ » Et il le lui donna à l'instant même. [*Kālēb*] donna son royaume à son fils *Gabra Masqal*, et envoya un message à notre père '*Aragāwī* dans ces termes : « Par ta prière, Dieu m'a fait rentrer, et j'ai revêtu l' '*askēmā* du Christ ; prie pour moi afin que je puisse persévérer jusqu'au bout ! » Notre père '*Aragāwī* se réjouit et lui répondit par le messager : « Tu as fait ce qui était meilleur ! que Dieu accomplisse toute ta volonté ! » Avec cette réponse [le messager] prit congé de lui.

Donc *Gabra Masqal* commença à régner et il s'assit sur son trône royal ⁽¹¹²⁾. Le Christ naquit la huitième année de règne de *Bāzēn* ⁽¹¹³⁾. De *Bāzēn* jusqu'à '*Abrehā* et '*Aṣbeḥa* les chrétiens, il y a eu 19 rois ⁽¹¹⁴⁾, et les années de leur vie ⁽¹¹⁵⁾ ont été 244. Et de '*Abrehā* et '*Aṣbeḥa* jusqu'à *Gabra Masqal* [il y a eu] 9 [rois], et les jours de leur vie furent de 124 [années]. [Cela fait] donc, tout ensemble, 368 [années] ⁽¹¹⁶⁾.

Gabra Masqal gouvernait avec justice et droiture ; son règne devint célèbre dans toute la terre d' '*Azēb*. Il n'y avait personne qui s'opposait à son gouvernement, et il ne se déplaça pas pour [faire des] expéditions [militaires], mais seulement pour construire des églises. C'est qu'il régna pendant une période de paix.

Quand notre saint père '*Aragāwī* s'aperçut qu'il y avait tant de gens qui venaient à lui, qui le harassaient, et ne lui permettaient pas de s'adonner tranquillement à la prière et à la solitude, il eut l'idée de se cacher. Mais Dieu de son côté ne lui permit pas de s'éloigner ou de s'en aller, parce que c'était sa volonté qu'il devait servir à notre édification, et à l'édification

des autres qui [viendraient] après nous. C'est qu'Il savait que de cette manière il porterait beaucoup de fruit. [En effet, parmi ses fils spirituels] il y en a eu beaucoup [dont les noms sont] écrits dans le royaume des cieux ; [parmi eux] les hommes remarquables qui guérissaient les malades et qui ressuscitaient des morts [furent nombreux] comme les étoiles du ciel et comme [les grains] de sable de la mer. [C'était] comme Il l'a dit dans l'Evangile ⁽¹¹⁷⁾ : Une ville, qui se trouve située sur une montagne, ne saurait rester cachée, et on n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais pour la mettre sur un candélabre ; alors elle répand de la lumière pour chacun. Et à cause de cela ['Aragāwī] ne pouvait pas rester caché aux hommes, et il devint manifeste aux rois et aux évêques, aux grands et aux petits. Et quand il s'était rendu compte de ce qu'il était impossible pour lui de rester caché, il se recueillit intérieurement, et c'est de son cœur qu'il fit sa solitude. Il recommença à prier comme d'habitude, et ne se laissa pas troubler. Il vint beaucoup de malades, et il les guérissait. Et quant aux malades d'âme, ceux qui se trouvaient dans les liens du péché, il priait pour eux, il les convertissait à la pénitence, ils commençaient à faire le bien, et obtenaient le salut.

L'année où *Gabra Masqal* commença son règne, il vint [rendre visite] à notre père 'Aragawī, qui était dans sa grotte, afin que [celui-ci] bénît son royaume, et aussi pour satisfaire son désir de bâtir un sanctuaire. Il vint à *Dabra Dāmō* avec empressement, laissa ses soldats sous la montagne, monta seul avec les gens de son entourage chez notre saint père 'Aragāwī, se prosterna à ses pieds, puis il le salua d'un baiser spirituel et le supplia en disant : « O 'Abbā, bénis-moi ! moi et mon royaume et toute mon armée. » Et saint 'Aragāwī lui répondit en ces termes : « Que Dieu bénisse ton règne comme Il a béni le règne de David et de Salomon tes ancêtres ⁽¹¹⁸⁾ et comme Il a béni le règne de ton père *Kālēb*. Qu'il prolonge tes jours, qu'Il protège tes soldats, et qu'Il mette sous tes pieds tes ennemis et ceux qui te haïssent. Que [le bien] que tu penses [faire] aux églises, aux veuves et aux orphelins, puisse être réalisé ! » Alors *Gabra Masqal* inclina sa tête en disant : « Amen ! Ainsi soit-il ! » Puis ils s'assirent ensemble tandis que [saint 'Aragāwī] lui donnait des conseils pour rendre puissant son royaume et vaincre ses ennemis. Et *Gabra Masqal* lui dit : « O mon père, où est l'endroit où je dois construire l'église ? montre-le-moi, je te prie ! » Il se leva aussitôt et lui montra où il devait bâtir. Sans perte de temps, le roi ordonna des hommes valides pour couper du bois et pour rassembler des pierres, il chercha des hommes intelligents et avisés qui s'entendaient à l'architecture. Un décret royal, publié ⁽¹¹⁹⁾

dans toute la région de l'Orient, obligea les gens d'apporter du bois, des pierres et de la chaux de loin et de près. De plus, il donna l'ordre de construire en bois et en pierre des chaussées en forme de spirale, praticables pour des chariots, comme celles qui conduisent à un palais. Elles avaient une largeur de sept coudées, et devaient servir aux hommes et aux bêtes qui portaient en haut du bois, des pierres et de l'eau. Alors, avec grand soin et magnificence, il construisit [cette église] merveilleuse à voir, qui réjouit l'esprit et ravit les cœurs. Il en termina la construction la seconde année de son règne ⁽¹²⁰⁾, et la dota de vêtements de soie, d'une patène en or et en argent, et de calices d'or et d'argent. Il donna douze croix d'or et d'argent ⁽¹²¹⁾, il donna des évangélistes dorés et argentés, comme aussi [des exemplaires] des épîtres de saint Paul et des épîtres des [autres] apôtres [ornés] d'or et d'argent ⁽¹²²⁾, et des rideaux ⁽¹²³⁾, tout [ce qu'on emploie] pour les différents services ⁽¹²⁴⁾. Il fit [cette église] si grande, et il l'honora [de cette manière] parce que c'était la première : il n'existe aucune église bâtie avant, exception faite pour la métropole d' 'Aksūm. Et il lui donna tout ce qu'il y avait dans le palais royal. Puis il fit venir l'évêque, qui la consacra ⁽¹²⁵⁾ et la signa avec de l'huile de *mérōn* ⁽¹²⁶⁾. Il y déposa ⁽¹²⁷⁾ un *tābōt* de la *Maḥbara Bakuer* ⁽¹²⁸⁾, qu'il avait porté avec lui, puis un autre *tābōt* fourni par le roi ⁽¹²⁹⁾, revêtu d'or et d'argent, qui était également [consacré] à la *Maḥbara Bakuer*, puis un *tābōt* de Notre-Dame Marie, orné de même. Alors le roi et l'évêque prièrent notre saint père 'Aragāwī de célébrer la messe. Notre père 'Aragāwī, humble de cœur et docile, consentit, et se présenta sans tarder pour offrir le sacrifice. Du ciel on lui apporta le vêtement sacré, le pain, le calice, le tout déjà convenablement préparé ⁽¹³⁰⁾. Et le Saint-Esprit descendit sur l'oblation de sorte qu'on le voyait manifestement. Le roi, l'évêque, et toute la foule de ceux qui étaient présents, reçurent la communion. Alors Dieu donna un *kīdān* ⁽¹³¹⁾ à notre père 'Aragāwī, que ceux qui auraient reçu la communion de sa main seraient son partage à lui. Cependant, en dehors de lui seul, il n'y avait personne qui savait [cela]. Quand il était sorti [de l'église] le roi *Gabra Masqal* réunit les pauvres et les indigents, comme aussi tous les grands de son royaume qui se trouvaient près de la montagne et au pied de la montagne, et il fit un grand festin

« rassasiant ceux qui avaient faim,
donnant des vêtements à ceux qui étaient nus,
à cause de la consécration de la sainte église ⁽¹³²⁾. »

Il y passa la nuit, et le matin [saint 'Aragāwī] lui promit qu'au temps de sa prière il se rappellerait toujours de lui, mort ou vivant. Alors le roi *Gabra Masqal* inclina sa tête et lui dit : « 'Abbā, donne-moi ta bénédiction, et laisse-moi partir. » Notre saint père 'Aragāwī prit sa tête entre ses mains bénies et le bénit en ces termes : « Que la bénédiction des prophètes et des apôtres, la bénédiction des justes ⁽¹³³⁾ et des martyrs, et la bénédiction de Marie Notre-Dame, te bénisse ! Puisses-tu être le plus terrible des rois de la terre, et que ton nom soit écrit dans le royaume des cieux ! » Et il répondit : « Amen, ainsi soit-il ! » Puis, les mains élevées, [saint 'Aragāwī] bénit encore le peuple. Et ils répondirent : « Amen ! » Et quand le roi descendit de la montagne, il dit à notre père 'Aragāwī : « Cette rampe, est-ce que je dois la laisser, ou la démolir ? » Notre père 'Aragāwī lui répondit : « Démolis-la, ne la laisse pas, mais, au lieu du serpent, fais un câble pour monter, afin que ce soit un souvenir pour les générations lointaines, et afin que Dieu soit glorifié par la bouche de quiconque verra ce signe ! ⁽¹³⁴⁾ » Donc, quand [le roi] était descendu, il démolit cette rampe, et il fit un câble comme notre père lui avait ordonné. Et c'est à cause de cela que [cette montagne] fut appelée « *Dabra Dāḥmemō* ». Et le roi s'en alla paisiblement par son chemin.

Quand ils avaient entendu la réputation des vertus [de saint 'Aragāwī], beaucoup de gens de la région orientale se présentèrent chez lui afin qu'il leur donnât le saint 'askēmā. Il y en avait qui avaient quitté leurs femmes et d'autres qui avaient laissé honneurs et richesses ; il y avait aussi de tout jeunes gens, qui, renonçant au mariage, voulaient entrer au noviciat pour se faire moines. Il leur donnait des instructions sur la vie monacale : comment conserver la foi et vivre en pureté ; comme de droit, il les mit à l'épreuve sous une discipline sévère, après quoi il leur donnait l'habit claustral. Au pied de la montagne il y avait un ruisseau qui sortait du rocher. A cette eau on conduisait tous les aspirants à la vie monacale, on les baptisait avec [cette eau] ⁽¹³⁵⁾, on les faisait remonter la montagne, puis on leur donnait les habits de moine. Cette eau reçut le nom de « *Māya Merqāy* », elle existe encore aujourd'hui et porte le même nom ⁽¹³⁶⁾. La réputation de l'activité de notre saint père 'Aragāwī se répandit jusqu'à tous les coins du monde. De l'Orient et de l'Occident, du Sud et du Nord [les postulants] arrivaient, chaque matin ils devenaient plus nombreux, et les moines se multiplièrent beaucoup. Il les instruisait dans la charité, l'humilité, le jeûne, la prière, la prosternation, [il leur apprenait] à veiller comme les anges de jour et de nuit, comme il avait la coutume [de faire] lui-même. Et quant

à eux, ils profitaient de son enseignement, et l'imitaient. Il y en avait parmi eux qui savaient écrire ⁽¹³⁷⁾, d'autres cousaient des toiles de tente, il y en avait qui étaient versés dans les arts et les métiers ⁽¹³⁸⁾, et il y en avait d'autres qui s'occupaient au service de la communauté. Quand notre père 'Aragāwī s'aperçut de cela, que tout le monde se pressait [pour venir] à lui, il s'écria : « Loin de moi, ô Seigneur ! ne fais pas cela ! car par amour de la solitude et de la vie cachée j'ai quitté mon pays pour devenir un étranger et un pèlerin ⁽¹³⁹⁾. Et tous se pressent [pour venir] à moi, et ils ne me permettent pas de vivre en solitude. » Mais alors une voix vint du ciel qui dit : « O 'Aragāwī, garde-toi de murmurer à cause de cela, parce que c'est à cet effet que tu as été appelé : pour être un père de [fils] nombreux, et un guide d'aveugles, comme Pierre, le chef des apôtres. » Après cela il se tut, il conçut une crainte plus grande de Dieu, et s'efforçait de surveiller son cœur plus attentivement, selon ce qui est écrit. Car il méditait l'œuvre du Christ avec une admiration profonde. Il ne se contentait plus de s'infliger des mortifications seulement corporelles, mais en outre il désirait soumettre parfaitement sa vie intérieure à la loi de Dieu, en se purifiant soi-même, tandis qu'il attendait la grande espérance qui [nous] est réservée au ciel ⁽¹⁴⁰⁾. Depuis ce moment, il commença à lire et à expliquer [à ses disciples] les [saints] Livres, qu'il commenta l'un après l'autre afin que tous pussent comprendre [et apprendre à] être humbles, doux et fidèles, comme l'a dit Notre-Seigneur « Apprenez de moi, que je suis doux et que mon cœur est humble ⁽¹⁴¹⁾. » Car ceci, nous l'avons entendu de nos pères primitifs, de ceux qui ont vécu longtemps avec lui, de ses disciples *Mātyās* et *Yōsēf* ⁽¹⁴²⁾. Nous n'avons pas pu écrire tout ce que nous avons entendu, mais une partie seulement pour autant qu'il était dans notre pouvoir.

Il y en avait encore d'autres qui venaient : des vierges, qui avaient quitté leurs fiancés, et renoncé au mariage par désir de vivre en virginité pour le Christ, et se faire religieuses. Il avait délégué un de ses disciples, du nom de Pierre (*Pētrōs*) ⁽¹⁴³⁾, qui était pieux et âgé, pour les instruire et leur donner l'habit de religion. Après la prise d'habit, il les envoyait chez sa mère, sainte 'Ednā, pour continuer la vie régulière. Et c'est avec celle-ci qu'elles vivaient longtemps [d'une vie] de jeûne, de prière, de mortification et d'humilité. Finalement sa mère, sainte 'Ednā, après avoir accompli la carrière de son choix dans la grâce de Dieu, mourut dans un âge avancé. Son âme s'envola le 4 du mois de *Ter*. Ses compagnes la couvrirent d'un linceul, et la portèrent jusque sous le câble. Alors les moines vinrent, la

prire en consigne, la firent monter, et la portèrent jusqu' [au lieu] où notre saint père *Za Mikā'ēl* se trouvait. Celui-ci, quand il vit sa mère, l'embrassa et la baisa en disant : « Louange à Dieu, qui a fait droit son chemin et qui a mis un terme au pèlerinage que ma mère s'était imposé ! » Il l'enveloppa dans un *hamélat* ⁽¹⁴⁴⁾ de moine, les frères moines firent la veillée avec des psaumes et des prières en pleurant amèrement à la pensée du pèlerinage et de la mort de celle qui avait renoncé aux richesses et à la dignité de reine. Et ils l'ensevelirent dans le tombeau neuf, que notre père '*Aragāwī* avait fait tailler pour [servir de] sépulcre à sa mère. Car telle était l'observance du couvent de notre père Pacôme ⁽¹⁴⁵⁾ : quand une des religieuses, qui habitaient au-delà du fleuve, était morte, [les sœurs] la portaient chez les frères moines, qui la prenaient et l'ensevelissaient dans leur tombeau.

Que la prière et la bénédiction [de sainte 'Ednā], et le don de son assistance conservent et protègent tous les chrétiens : Amen !

Or, dans ces temps vivait le prêtre *Yārēd*, qui a illuminé l'Ethiopie par ses mélodies d'alléluja ⁽¹⁴⁶⁾, apprises des anges. Auparavant il avait séjourné avec les saints à '*Aksūm* ⁽¹⁴⁷⁾. Il avait prié avec beaucoup d'assiduité pour [recevoir] la parole de Dieu, mais [aucune] assistance ne lui avait été donnée. Seulement au temps du roi *Gabra Masqal* la parole de Dieu lui fut révélée, de sorte qu'il apprît la voix des oiseaux ⁽¹⁴⁸⁾ et des bêtes, pour chanter le Nouveau et l'Ancien [Testament] : la musique, il l'avait apprise des anges. Il enseigna aux enfants de la terre d' '*Azēb* ⁽¹⁴⁹⁾ comment chanter en chœur sur une mélodie nouvelle. Quand il chantait une psalmodie, il ravissait l'âme, il stupéfiait l'intelligence de [quiconque] l'écoutait ⁽¹⁵⁰⁾. Qui était malade, oubliait ses souffrances. Qui était triste, ne pensait plus à sa tristesse, car l'hymne des anges avait été confié à lui sur la terre ! C'est à cause de cela que le roi et l'évêque et toutes les églises d'Ethiopie se réjouirent, dès qu'ils eurent entendu la musique de *Yārēd*. Maintenant ils avaient trouvé pour le chant des psaumes une méthode nouvelle, inconnue jusque-là ! C'est pourquoi tant le roi que l'évêque, et le peuple entier se prirent à l'honorer et à l'aimer beaucoup. Et alors ces jours-là, le prêtre *Yārēd* vint rendre visite à notre père '*Aragāwī*, voir l'église que *Gabra Masqal* avait bâtie, et y chanter des psaumes ⁽¹⁵¹⁾. Notre père '*Aragāwī* d'ailleurs l'avait prédit d'avance. Il avait dit à ses fils : « Le prêtre *Yārēd* vient à nous, pour nous visiter. » C'est que l'esprit de science lui avait été donné : tout ce qui devait arriver, il le savait d'avance. Le prêtre *Yārēd* arriva, quand *Mātyās*

et *Yōséf*, les disciples [d' *'Aragāwī*] étaient allés pêcher. Il les rencontra au-delà du fleuve, au pied de la montée. Il échangea le baiser avec eux et leur dit : « Est-ce que votre père *'Aragāwī* est en bonne santé ? ⁽¹⁵²⁾ » Et ils lui répondirent : « oui ! » Et de nouveau il leur adressa la parole : « Ce père à vous, *'Aragāwī*, est un saint ! pour vous, qui êtes des serviteurs de Dieu, il est un guide sur le chemin. » Sans plus tarder, il monta sur la montagne, et vint là où se trouvait notre père *'Aragāwī*. Ils se saluèrent et ils s'embrassèrent, parce qu'il le connaissait depuis longtemps. Puis, il entra dans l'église, il se prosterna trois fois, et regarda la beauté de sa construction. Il fut pris de joie, et se mit à chanter, sur le ton des psaumes, ces paroles :

« Les anges, qui sont au ciel, la visiteront !
Les anges la visiteront,
parce que c'est une demeure de la Divinité.
J'en ai fait le tour, j'en ai fait le tour,
J'en ai fait le tour,
et j'ai vu comment elle est bien construite,
la sainte église !.... »

Il resta beaucoup de jours avec [*'Aragāwī*] en [le] réjouissant par son chant de psaumes. Notre père *'Aragāwī* y prit plaisir à écouter le chant de *Yārēd*.

Or notre saint père *'Aragāwī* enseignait aussi la foi. Et il convertit bon nombre de pécheurs qui avaient écouté sa prédication à la pénitence. Il y avait même des préfets et des militaires, qui renonçaient aux honneurs du monde et se firent moines. Et — puisqu'il était médecin [d'âmes] — la région orientale lui fut assignée par Dieu [pour y exercer sa fonction]. Qui, étant triste, lui rendait visite et ne revenait pas joyeux ? Qui, dans l'affliction, est allé chez lui et n'a pas déposé sa tristesse tout de suite ? Qui, étant en colère, venait sans se laisser convertir à l'amour du prochain ? Quel est le jeune homme ou l'adolescent, qui, monté sur sa montagne, après l'avoir vu et après avoir écouté la voix de notre père *'Aragāwī*, n'a pas renoncé aux désirs mondains pour se donner à l'amour de la pénitence et de la vie solitaire ? Qui est-ce qui, molesté par le diable, est allé chez lui sans que le démon le quittât ? Qui est venu lépreux et n'a pas été purifié ? Et qui est-ce qui est venu chez lui tourmenté d'esprit, et dont il n'a pas immédiatement saisi la pensée ? Qui est-ce qui pourrait raconter suffisamment, en les exposant complètement, sa vie et ses miracles, et [réciter toute] la série des louanges [qu'il a méritées] ? Cependant, puissance et louange, et force et grandeur

et pouvoir au Père et au Fils et au Saint-Esprit, un seul Dieu ! Parce que c'est de Lui que tout cela est venu. Et c'est par l'aide de sa grâce que ce père a été mis en état de [mener] cette vie grandiose et d'accomplir des grandes choses excellentes, comme l'a dit Notre-Seigneur dans l'Évangile ⁽¹⁵³⁾. « Il n'y a personne, qui puisse venir à Moi, si le Père, qui m'a envoyé, ne l'attire vers Moi. » Or, celui-ci, notre père 'Aragāwī, a été attiré par le câble de son amour pour le Christ, et il a pu [mener] cette vie du commencement à la fin :

« Maintenant donc, nous nous recommandons à sa prière !
Qu'il nous sauve du filet de Satan !

et qu'il nous garde comme un bon pasteur [garde] son
troupeau ⁽¹⁵⁴⁾. »

Toujours, jusqu'aux siècles des siècles : Amen !

Or, quand notre père 'Aragāwī se rendit compte que ses fils étaient devenus nombreux — en effet leur nombre était de 600 — il chargea un procureur par cuisine de chaque section de préparer les mets ⁽¹⁵⁵⁾, et [désigna ceux] qui dressaient la table pour l'heure du souper ⁽¹⁵⁶⁾. Il y en avait qui s'occupaient à moudre. Il y en avait qui étaient versés dans les arts et les métiers, aussi dans l'[art d'] écrire ⁽¹⁵⁷⁾. A tous il donnait une charge selon le métier de chacun. Pour la saumure de la communauté on disposait d'un seul grand chaudron de bronze, qui contenait sept *masellest* ⁽¹⁵⁸⁾, on l'apportait chaque soir à l'heure du repas. Il leur prescrivit aussi de chanter des prières en psalmodiant avant de prendre de la nourriture ⁽¹⁵⁹⁾. Après le repas, il leur lisait et expliquait les [saints] Livres ⁽¹⁶⁰⁾, pour les faire persévérer dans l'humilité, l'amour, la douceur, le jeûne, la prière, la mortification et la patience. Tout cela et [autres] choses semblables, il le leur prescrivit comme règle du couvent, d'après ce qu'il avait appris de la maison de Pacôme et de Théodore ses pères. Or, la règle monastique, comme aussi l'[art d'] écrire proviennent de la maison de notre père 'Aragāwī. C'est que celui-ci était un maître de la loi et de la règle, sage et docte.

Notre-Seigneur apparut à notre saint père 'Aragāwī au milieu de la nuit, et lui donna le *kīdān* ⁽¹⁶¹⁾ suivant : « Voici, la prière [que] tu m'as [adressée] a été exaucée, et je suis venu à toi pour te combler de joie et pour te transporter de la vie dure au repos, de la tristesse à l'allégresse, d'un état vil à la gloire ⁽¹⁶²⁾. Au lieu du monde passager, et au lieu du royaume périssable, auxquels tu as renoncé, moi, je te donne le royaume des cieux, qui ne vieillit pas, et qui ne périt pas. Au lieu des précieux habits d'or, auxquels tu as

renoncé ⁽¹⁶³⁾, moi, je te revêts de ce que l'œil n'a pas vu, ni l'oreille entendu, de ce qui n'a pas été pensé dans un cœur d'homme ⁽¹⁶⁴⁾. Et au lieu de ta patrie, à laquelle tu as renoncé, moi, je te donne la Jérusalem céleste. Et au lieu des maisons périssables auxquelles tu as renoncé, moi je te donnerai des demeures éternelles de lumière. Et quiconque aura célébré ta mémoire, et aura mis sa confiance dans ta prière, je lui donnerai de la grâce devant mes anges. Et quiconque aura écrit le livre de ton *gādī*, ou quiconque l'aura fait écrire avec foi, et quiconque l'aura traduit, moi j'écirai son nom dans le Livre de Vie. Et quiconque aura rassasié un affamé, et donné à boire à quelqu'un qui a soif, moi, je lui donnerai à manger du pain de vie et je le ferai boire à la coupe du salut, mais celui qui aura donné à manger à un affamé au jour de ta fête, moi je lui donnerai à manger au « premier repas », celui des 1000 années ⁽¹⁶⁵⁾. Et qui aura, le jour de ta fête, récité une prière sur ton monument ⁽¹⁶⁶⁾ j'exaucerai sa prière et sa demande sans tarder. Et celui qui aura bâti ton église, moi, je lui donnerai douze maisons de lumière. Quant à celui qui dans sa maison conservera fidèlement ce livre de ton *gādī*, ni peste, ni mort de gens ou d'animaux, ni corruption de céréales entrera dans sa maison. Quiconque lira ce livre de ton *gādī* avec un cœur pieux, ou quiconque l'écouterait avec foi sans s'ennuyer, moi je le délivrerai de toute affliction. Et quiconque apportera des offrandes, soit de l'encens, soit de l'huile ou bien de l'[huile d'] olive, moi je le transporterai dans mon royaume. Quant au roi qui donnera des vêtements précieux, et qui honorera ton couvent, moi je l'honorerai dans mon royaume : je lui accorderai la soumission de ses ennemis, bonne santé, et paix avec ses princes ⁽¹⁶⁷⁾ ; en outre, je prolongerai ses jours sur la terre. Mais ce qui est plus important que tout [le reste] : l'ombre de la mort ne s'approchera pas de toi, et l'ange de la mort ne t'épouvantera pas, mais tu seras caché comme mes prophètes Hénoch (*Hēnōk*) et Elie (*'Ēlyās*) ⁽¹⁶⁸⁾. Et quant à ta mère *'Ednā*, que tu as ensevelie de tes mains, son sépulcre restera caché et ne sera jamais vu de personne, afin que personne ne soit enterré sur elle, jusqu'à ce que je la ressuscite à la résurrection de la vie. Et quant à ton sanctuaire-ci, je le rendrai célèbre : qu'il devienne un lieu de sépulture pour des rois et des évêques. »

Quand Notre-Seigneur eut dit ceci à notre père *'Aragāwī*, le vénérable *'abbā* lui répondit :

« Si j'ai trouvé grâce devant toi, permets-moi de parler, ô Seigneur. »

Et Notre-Seigneur lui dit :

« Parle, dis, et demande de moi ce que tu voudras, ô mon bien-aimé. »

Et il dit :

« Toi, qui m'as donné tout ceci... que ton nom soit loué et glorifié !
Quand quelqu'un aura célébré ma mémoire, écrit le livre de mon *gadh*, invoqué
mon nom, et montré de la confiance dans ma prière, jusqu'à combien de
générations auras-tu pitié de lui ?

Et Notre Sauveur lui dit :

« J'aurai pitié de lui jusqu'à la quinzième génération à cause de toi. »

Et notre père 'Aragāwī lui dit :

« Ce n'est pas bien, si seulement des rois et de vénérables évêques
seront ensevelis [ici], mais fais qu'on y enterre tout ce qui a vie, et que [ce
lieu] soit un refuge pour les pauvres, les misérables, les orphelins, les aveu-
gles et les boiteux, car moi [j'ai été] pèlerin et étranger dans ce pays. »

Et Notre-Seigneur lui dit :

« Qu'il en soit comme tu dis. »

Et notre père 'Aragāwī prit la parole et dit à Notre Sauveur :

« O Seigneur, pardonne aussi les péchés de celui qui est mort avec
repentir et enterré dans mon sanctuaire, de près ou de loin. »

Et notre Sauveur lui dit :

« Quiconque sera seulement enterré soit sur le sommet de la montagne,
soit au pied de la montagne, soit à l'intérieur de ton sanctuaire — : ses trans-
gressions lui seront pardonnées, qu'il soit à toi [comme] ton partage ! (169) »

Et notre père 'Aragāwī dit :

« Bénis, ô Seigneur, aussi ce sanctuaire, et ceux qui l'habitent. »

Et Il lui dit :

« Que ton sanctuaire-ci soit béni ! Qu'il ne manque jamais d'habitants,
et que sa lampe ne soit jamais éteinte ! Que mon corps et mon sang [y] soient
féconds, acceptables, et bien accueillis devant moi (170). »

Et notre père lui dit :

« Bénis aussi cette communauté, et tous les moines (171), mes enfants. »

[Et Il lui dit] : (172)

« ... et bénie soit cette communauté, asile des pauvres, lieu de rassa-
siement pour les affamés, et lieu de vestition pour les nus. Et quant à ces
moines (173), qu'ils deviennent des myriades de myriades ! [nombreux] comme
[les grains de] sable de la mer, et comme les étoiles du ciel. [Que tu sois] comme
Jacob aux branches étendues et fécond en postérité. Qu'aucune infirmité
mauvaise, ni maladie pestilentielle ne s'approche d'eux. »

Et notre père 'Aragāwī lui dit :

« Bénis encore cette caverne, ma demeure, dans laquelle je suis debout avec Toi, et dans laquelle j'ai reçu le *kīdān*. »

Et Il dit :

« Qu'elle soit bénie, cette terre à toi, sur laquelle tes pieds ont été posés, qu'elle devienne un remède salutaire pour quiconque prendra de sa poussière et s'en oindra. S'il y a quelqu'un qui est malade, que sa maladie soit enlevée de lui ! Et celui qui en prendra avec foi, qu'il soit guéri de la maladie, même de la peste étrangère ; et [cette poussière] fera voir des miracles dans celui auquel elle aura été appliquée ⁽¹⁷⁴⁾. »

Dans les siècles des siècles : Amen ! »

Après lui avoir dit ceci, Il lui donna le *salām* ⁽¹⁷⁵⁾, et s'éleva vers le ciel. Mais notre saint père 'Aragāwī se réjouit, parce que [le Seigneur] lui avait accordé tout ce *kīdān*. Et quand il se fit jour, il appela son disciple *Mātyās* — car il aimait plus celui-ci que tous ses [autres] disciples — et lui dit : « Pendant cette nuit, le Seigneur m'a apparu, et Il m'a donné le *kīdān*. » Et il lui raconta tout ce qu'Il lui avait dit, et comment Il lui avait donné le *kīdān*, afin que [Mātyās l'] écrivît pour que ce *kīdān* et ce *gadl* fussent un mémorial pour les générations des générations. Et quand *Mātyās* son disciple [l'] eut entendu, il éprouva de l'admiration et de la joie à cause de cette chose. Et notre père 'Aragāwī lui dit : « Va, appelle tous tes frères. » Et il s'en alla, et les rassembla près de l'église, et ils échangèrent le *salām* ⁽¹⁷⁵⁾ entre eux. Alors, notre vénérable père sortit de sa grotte, il s'assit au milieu et il leur donna l'instruction habituelle. Et après, il leur dit : « Dès maintenant vous ne me verrez plus dans la chair ! » Et quand ils eurent entendu [cela], les frères se mirent à pleurer des larmes amères. Et ils se jetèrent aux pieds du saint. Il les releva et leur dit : « N'ayez ni peur ni épouvante, moi, je vous protégerai auprès du Christ, mon Dieu. » Et ils lui dirent : « A qui est-ce que tu nous laisses, de sorte que nous devenions des orphelins ? » Et il leur dit : « Au Christ du Ciel ! Moi, je vais au Seigneur mon Dieu. Que *Mātyās* soit votre pasteur au lieu de moi. » Et quand il entendit [cela], *Mātyās* se jeta à ses pieds en criant à haute voix : « Moi je ne puis pas entrer dans cette grande charge ! » Mais notre père le réprimanda et lui dit : « Tais-toi ! » et après avoir dit cela il rentra dans sa grotte. Or, l'âge de notre père 'Aragāwī était avancé, il était parvenu à la vieillesse, et il avait 92 ans. Au temps de l'aurore, tandis que le cœur de *Mātyās* s'inquiétait [parce qu'il ignorait] quand il disparaîtrait de leur compagnie, [il alla voir et] il le vit debout en

prière. Alors [*Mātyās*] retourna et rentra où il avait été auparavant pour faire la prière. Et il revint de nouveau à la troisième heure ⁽¹⁷⁶⁾, entra dans sa grotte, et ne le trouva plus parce qu'il avait été caché ⁽¹⁷⁷⁾. Il ne trouva que la croix et la crosse seulement. Et il parla à ses frères et ils crièrent à haute voix et pleurèrent des pleurs amers. Ils saisirent la croix et la crosse, les baisèrent et s'imaginèrent d'avoir trouvé lui-même. Or, sa disparition eut lieu le 14 du mois de *Teqemt*, le 11 du mois de *Tāsrīn* selon le calendrier des Arabes, au temps du roi *Gabra Masqal*, dans la paix de Dieu.

Que sa prière et sa bénédiction et le don de son assistance et [les mérites de] son laborieux pèlerinage nous conservent, nous protègent et nous gardent.

Dans les siècles des siècles : Amen !

Les lamentations finies, *Mātyās* leur raconta tout le *kīdān* qui lui avait été accordé par Dieu. Et quand ils eurent entendu cela, ils se réjouirent d'une grande allégresse et ils louèrent Dieu, et leur tristesse se changea en joie. Et sans tarder ils apportèrent du papier et une plume, et, pour le profit de ceux qui l'écouteraient, ils écrivirent le livre de son *gadl* et de son *kīdān*, que *Mātyās* et *Yōsēf* leur avaient raconté. C'est vrai que tout ce qu'il avait fait ne fut pas écrit, pour éviter que les auditeurs ne s'en moquent, mais on en a écrit un peu, selon ce qui était possible. Et ils se rappelèrent la disposition qu'il avait prise à leur égard : qu'ils devaient [continuer à] vivre selon la règle [qu'il avait donnée] à la communauté, et ils se soumi-
rent à *Mātyās*, le père spirituel que leur père '*Aragāwī* leur avait donné. Et ils se mirent à célébrer la commémoration de leur père : le trentième jour ⁽¹⁷⁸⁾ ils firent une grande fête, et furent témoins d'un grand miracle. Après que, grands et petits, [tous] avaient mangé, tout était plein [de nouveau] et ce fut comme avant. Et quand ils avaient vu [cette] grande bénédiction qui était descendue sur eux, ils furent remplis d'admiration et louèrent Dieu. Et jusqu'à présent la même bénédiction est restée attachée à la maison de la communauté.

Alors un de ses fils dit : « J'ai vu *Mār* ⁽¹⁷⁹⁾ '*Aragāwī*, qui célébrait la messe. Et il donna la communion à nous tous, qui étions rassemblés pour fêter sa mémoire, tant [à ceux qui se trouvaient] au pied [de la montagne] qu' [à ceux qui étaient] sur [la montagne], à nous tous qui étions présents, aux femmes et aux hommes, aux petits et aux grands sans distinction. »

Et un autre à son tour dit : « Moi, je l'ai vu aussi, pendant qu'il rom-

paît du pain après [l'] avoir béni, et le donnait à tous, tandis qu'il se tenait debout près de la table. »

Et un moine ascète, vierge, pur et bien expérimenté, qu'on avait fait asseoir ⁽¹⁸⁰⁾ pour leur raconter ce qu'il avait vu — le nom de ce moine était 'Abbā Benyāmī — ouvrit sa bouche et leur dit : « J'ai vu notre père 'Aragāwī, revêtu d'une étole de lumière, couronné d'une couronne qui émettait une lumière sept fois plus brillante que celle du soleil ⁽¹⁸¹⁾ et qui attirait l'œil à soi. Et il donna sa bénédiction à tout le peuple rassemblé, à ceux du dehors et [à ceux] du dedans. Et de sa main il prit une plume d'or, il réunit tous ses fils, les moines, ici il écrivit [quelque chose] sur leur front ⁽¹⁸²⁾, puis là-haut [il écrivit leurs noms] sur les colonnes de la Jérusalem [céleste] ⁽¹⁸³⁾. Et après cela il disparut de moi. » A cause de ceci ils se réjouirent, car ils avaient conçu une grande espérance, qu'il leur avait donnée par cette vision.

Quand le roi *Gabra Masqal* eut appris que notre père 'Aragāwī avait disparu, il visita la sainte montagne, monta, échangea des salutations avec les moines, et [ceux-ci] lui rapportèrent ce qui était advenu, et ce qu'ils avaient vu. Emmerveillé et plein d'admiration, il pleura une larme amère à cause de son amour et de sa dévotion pour notre bienheureux père 'Aragāwī. Puis il convoqua tout le monde, de près et de loin, comme aussi l'évêque qui l'accompagnait. Il se mit debout, — ceinture aux reins ⁽¹⁸⁴⁾ — au-dessous de *Mātyās* qui était assis sur son siège au lieu de lui :

Et le roi dit ⁽¹⁸⁵⁾ :

« Je donne la terre d' *Eggalā*, sa plaine inférieure et supérieure, du *Marab* jusqu'à *Guerguer*, et dans le *Gelō* de *Makadā* ⁽¹⁸⁶⁾ sept ⁽¹⁸⁷⁾ villes ⁽¹⁸⁸⁾, et dans le *Belén*, trois villes : *Matarā* ⁽¹⁸⁹⁾, *Bārakā* et la ville de *Şeyōt* ⁽¹⁹⁰⁾, et celles qui sont dans le *Gelō* de *Makadā* : *Barāhtō*, *Bēta Nōbayt*, *Baqlō* et 'Eḏ, *Mā'rē*, *Galabā* et *Ham* ⁽¹⁹¹⁾, en outre : *Badā* 'Erakā ⁽¹⁹²⁾, *Ganādef*, et une ville appelée *Megāryā*, *Ḍamr* et une ville appelée *Yehā* ⁽¹⁹³⁾. »

Voilà ce qu'il donna en eximant [le tout] des redevances dues à la maison royale ⁽¹⁹⁴⁾, afin que [cela] servît pour l'entretien des moines, pour offrandes à l'église, et pour célébrer la mémoire de notre père 'Aragāwī. Puis le roi *Gabra Masqal* fit venir en avant l'évêque, qui interdit sous peine d'excommunication ⁽¹⁹⁵⁾ que n'importe quel prince, commissaire royal ⁽¹⁹⁶⁾, ou préfet d'une ville, soit de près ou de loin cherchât à usurper les [terres en question]. Il sanctionna sous peine d'excommunication qu'ils ne s'approcheraient pas d'elles ⁽¹⁹⁷⁾, et il dit : « Que [les évêques], qui viendront après moi, fassent de même, parce que tous, comme moi, auront le Saint-

Esprit. » Et de nouveau [le roi] dit : « Nous glorifions et nous honorons cette place comme le Mont Tabor et comme le Mont Sinaï :

'*Aksūm* est notre maison de règne,
mais *Dāmō* est notre maison de prière ⁽¹⁹⁸⁾ ».

Dans les siècles des siècles : Amen !

Or, saint *Mātyās* s'affermir et devint fort dans beaucoup d'ascèse, dans les pratiques de la mortification, comme dans l'abstinence ; il s'humiliait devant n'importe qui, il servait la communauté comme auparavant, il donnait des instructions sur le texte du Psautier et de l'Évangile, afin que ses frères, suivant son exemple, imitassent sa manière de vivre, et marchassent sur ses traces. Les moines se firent de plus en plus nombreux, [leur nombre] s'accrut chaque matin ⁽¹⁹⁹⁾. *Mātyās* lui-même commença à jouir partout d'une grande réputation ; il enseignait la parole de la foi, et eux, ses auditeurs, avançaient en sainteté. Saint *Mātyās* priait avec les frères ⁽²⁰⁰⁾, de sorte que la parole de Dieu fut constamment tenue en mémoire. Et quand ils avaient terminé la prière, ils rentraient dans leurs habitations en commentant des passages des [saints] Livres. Ils en parlaient entre eux ⁽²⁰¹⁾ et se rappelaient l'un à l'autre comment [cela] avait été dit. De cette manière il n'y avait absolument personne qui ouvrit sa bouche pour proférer une vaine parole ou pour parler de futilités comme [cela se fait] dans le monde. Mais ils répétaient ce qu'ils avaient appris et cherchaient à en tirer du fruit et de l'utilité pratique selon la volonté de Dieu. Et il n'y avait personne qui entrait par curiosité dans la cellule d'autrui, ni qui cherchait à se procurer plusieurs vêtements. Mais le chef de la communauté gardait [les vêtements] dans un seul local jusqu'à ce que [les vêtements] qu'ils portaient fussent lavés : [après] il les prenait de nouveau sous sa garde. On [les] changeait avec permission du supérieur de la communauté ⁽²⁰²⁾. Et il n'y avait jamais personne qui regardât de l'or ou de l'argent ou d'autres choses de valeur. Il y en avait beaucoup qui moururent sans en avoir vu, exception faite pour ceux qui remplissaient un office dans le couvent. Et même ceux-ci ne touchaient pas [ces choses] de leurs mains quand on en portait au monastère, mais cela se consignait au procureur. Après avoir vécu exactement selon la règle monastique, comme il l'avait apprise de son père '*Aragāwī*, saint *Mātyās* s'endormit dans la paix de Dieu, le 8 Tāḥsās ⁽²⁰³⁾. Et après lui, on désigna ⁽²⁰⁴⁾ notre père *Yōsēf*, et après lui '*Abbā Madḥanīna 'Egzi'e* pour être abbé à sa place.

Que la prière et la bénédiction de ce saint nous gardent
et nous protègent, et qu'elles soient avec nous.

Dans les siècles des siècles : Amen !

Et beaucoup après, dans son temps, [on élut] 'Abbā Yōḥannī⁽²⁰⁵⁾ : il fut le septième⁽²⁰⁶⁾ supérieur. Sous lui, ses fils bâtirent la chapelle à l'entrée de la grotte pour servir comme lieu de sépulture pour les moines, et comme lieu de salut pour tous ceux qui venaient prendre de la poussière là où les pieds de saint 'Aragāwī s'étaient posés. Et [ce saint] y fit voir des miracles et guérissait les malades. Qui frappait à [la porte de] cette [chapelle], et qui s'appliquait [de la poussière] de cet [endroit], guérissait de sa maladie.

Et après cela, 'Abbā 'Īyasūs Mō'a⁽²⁰⁷⁾ vint et dit à 'Abbā Yōḥannī : « 'Abbā, donne-moi l'askēmā des moines. » Aussitôt il lui donna l'habit : il resta longtemps sous l'obéissance de son supérieur et apprit l'art d'écrire. Ce fut [un homme] qui aimait la mortification et la prière. Il vécut en ermite dans un lieu inaccessible, et écrivit là un [exemplaire de l'] Evangile, qui existe encore. Puis il partit et rentra dans la ville qui s'appelle Hayq, là il devint abbé de beaucoup de moines.

Et peu de temps après, notre père Takla Hāymānōt⁽²⁰⁸⁾ vint — il portait des vêtements de soldat⁽²⁰⁹⁾ — de la part d' 'Abbā 'Iyasūs Mō'a : il avait le dessein de se rendre à Jérusalem, et il vint à la sainte montagne de Dāmō où se trouvait 'Abbā Yōḥannī. Et quand il l'eut vu, [il] se prit d'affection pour lui, il le baisa et lui rendit compte de sa visite en disant : « Je suis venu pour recevoir de toi l'askēmā et le qōb'e⁽²¹⁰⁾, mais j'ai l'intention de me rendre au sépulcre de Notre-Seigneur. » Et 'Abbā Yōḥannī lui répondit : « Il ne me semble pas [bon] que tu t'en ailles, au contraire, tu dois devenir ici le père de beaucoup [de moines]. Seulement, prions Dieu ensemble, afin qu'Il montre le bon chemin. » Puis il lui donna l'askēmā et le qōb'e, et ils restèrent ensemble à prier. Or, notre père 'Abbā Takla Hāymānōt opéra des prodiges et des miracles, et il resta avec notre père Yōḥannī douze ans environ⁽²¹¹⁾. Puis il retourna chez 'Īyasūs Mō'a, portant l'askēmā et le qōb'e. Parce qu'il était parti sans avoir pris l'askēmā ni le qōb'e, par désir de sainteté et par amour pour la vie dure et solitaire⁽²¹²⁾. Et ces deux, 'Īyasūs Mō'a et 'Abbā Takla Hāymānōt étendirent leurs branches⁽²¹³⁾, ils engendrèrent des étoiles brillantes et nombreuses comme [les grains de] sable de la mer, et ils remplirent la terre d'Azēb. Et après avoir vécu longtemps selon la règle de son père 'Aragāwī, 'Abbā Yōḥannī s'en alla

au repos le 9 *Genbôt*. Et pour devenir pasteur à sa place, on institua ⁽²¹⁴⁾ abbé un nommé *Za 'Īyasūs* ⁽²¹⁵⁾.

[Ici] finissent le *gadl* et les miracles de notre père, l'homme de Dieu, le saint et bienheureux *'Aragāwī*, père de beaucoup d'enfants, aux rameaux étendus comme Jacob, dont la semence a rempli l'Éthiopie de l'Occident jusqu'à l'Orient ⁽²¹⁶⁾, ce qui se lit le 14 *Ṭeqemt*.

Dans la paix de Dieu : Amen !

Que la prière et la bénédiction et le don de l'assistance et [les mérites du] pèlerinage laborieux, et de la patience de l'homme de Dieu, notre père *'Aragāwī*, comme aussi la bénédiction de tous les saints de *Rōm*, ses frères, et la bénédiction de *Gabra Krestōs*, dont la fête se célèbre le même jour ⁽²¹⁷⁾, et la bénédiction de Marie Notre Dame, Mère de Dieu, et la bénédiction de tous les prophètes, apôtres, justes ⁽²¹⁸⁾ et martyrs, soient avec tous les enfants de *Dāmō*, grands et petits, et avec nous tous, qui sommes réunis pour célébrer sa mémoire et sa fête, et pour écouter son *gadl*, et avec tous ceux qui sont venus de près et de loin,

Dans les siècles des siècles : Amen !

Vous tous, qui êtes ici présents en ce saint jour, le jour de fête de notre saint père romain — tant vous qui avez lu, comme vous, qui avez écouté — que le Christ, notre Dieu, vous fasse dignes de participer [au sort] de ses élus et de ses saints en cet [autre] jour, terrible, épouvantable et dur, [du jugement]. Et que la bienveillance de Notre-Seigneur Jésus-Christ — qui est venu pour notre salut, qui a souffert le crucifiement et la mort pour nous, qui a versé son saint sang par lequel Il nous a acquis — accepte vos prières, vos sacrifices et vos pénitences !

Qu'Il accepte vos offrandes et vos holocaustes !

Qu'Il vous réconforte le jour où vous serez tentés !

Qu'Il exauce vos supplications !

Qu'Il vous donne des actions lumineuses et des couronnes de victoire !

Qu'Il lave vos souillures !

Qu'Il vous accorde la patience et l'humilité !

Et que Dieu vous fasse dignes de son service !

Qu'Il vous donne part à ses bénédictions !

Qu'Il fasse reposer sa grâce sur vous !

Qu'Il vous amène à son bon plaisir !
Qu'Il vous sauve de toute épreuve, tentation et tribulation !
Qu'Il convertisse celui parmi vous qui s'est perdu !
Qu'Il fasse rentrer sains et saufs ceux parmi vous qui sont en pèlerinage !
Qu'Il vous console dans les tristesses qui vous surviennent !
Par la vertu de la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ — gloire à
Lui ! — et que Sa miséricorde soit sur nous,
Dans les siècles des siècles : Amen !

III

NOTES

(¹) A comparer Ps. CXXXIV, 7 ; Jér. LI (éth. XXVIII) 16 ; Hénoc LX, 22.

(²) Le mot 'ašad, place, lieu, ne sert que comme cheville pour obtenir la rime voulue.

(³) A comparer AY 4,6, où les apôtres sont appelés 'afrāsa wangēl, les « chevaux de l'Evangile ». L'origine de cette métaphore est peut-être biblique ; cf. Zach. VI, 1-8.

(⁴) Litt. : dans la langue de toutes les générations. Cf. Actes des Ap. II, 5 et 9.

(⁵) Litt. : « Celui de Michel ». Des noms de personne qui se composent du pronom relatif « za » et d'un nom de saint, sont très populaires en Ethiopie.

(⁶) Pour « makbeb » dans le sens de chef ou supérieur, cf. H. Brauner-Plazinski, *Ein äthiopisch-amharisches Glossar*, Berlin 1913, p. 57.

(⁷) « ba'entī'ahū » est une conjecture de Guidi ; voir GGA ¹, p. 3, note 2. Pour la formule « zadarasa », cf. AP 43, 3.

(⁸) Le prêtre Yārēd est considéré comme l'inventeur de la musique ecclésiastique des Ethiopiens. On lui attribue la composition du grand Antiphonaire jusqu'ici inédit. La vie de Yārēd a été publiée par C. Conti Rossini ensemble avec celle de saint Panṭalēwōn, CSCO II, XVII. Son titre « lumière de l'Ethiopie » y est expliqué, p. 18. La notice biographique de saint Yārēd, comme elle se lit dans le Synaxaire au 11 Genbōt, a été éditée dans la *Chrestomathie* de Dillmann, p. 34-36, avec le salām qui commence « Salām laYārēd sebbeḫata malā'ekt ». Deux autres salām en honneur de ce saint sont indiqués dans le Répertoire de Chaîne aux numéros 155 et 270.

(⁹) Pour l'auteur du GA ce Yesḫaq, roi de Rōm, est distinct de Yesḫaq Garīmā, comme la suite du récit le montre.

(¹⁰) Le nom semble être pris dans le livre des Jubilés, IV, 27 ; pour la mère d'Abraham, Jub. XI, 14, l'édition de Charles donne la forme « 'Ēdnā », mais la variante « 'Ednā » existe ; cf. E. A. Wallis Budge, *Lady Meux Manuscripts* n. 2-5, p. 88, et aussi M. Lidzbarski, *De prophetis, quae dicuntur, legendis arabicis*, Leipzig 1893, p. 12. Pour la femme de Raguēl, Tob. VII, 2, les textes éthiopiens donnent « 'Adnā ». Le manuscrit « *Cod Borg. Aeth. 22* » du Vatican contient un malk'e de sainte 'Ednā ; voir le catalogue de Grébaut et Tisserant, p. 828.

(¹¹) Dawnās = Tabennisi ?

(¹²) Cf. OG 14, 90-91.

(¹³) Cf. OG 12, 53-13, 54.

(¹⁴) Eccli., II, 1.

(¹⁵) Le mot est d'origine grecque : σχιμα. Le p. R. Janin, *Les Eglises séparées d'Orient*, Paris 1930, p. 179, décrit l'askim des moines coptes comme « une petite bande de serge noire, large de deux doigts, qui descend du turban sur la nuque ». P. Paez,

Historia de Ethiopia II, 2, RÆSO II, p. 529, nous montre les moines éthiopiens de son temps qui portaient « comme une bande très étroite, composée de trois bandelettes de parchemin, portée au cou, en faisant descendre par devant les deux extrémités, qu'on rattache à un anneau de cuivre fixé au ceinturon : il y en a qui y mettent de toutes petites croix de bois ». Voir aussi E. d'Almeida, *Historia de Ethiopia a alta*, VI, 15, RÆSO VI, p. 176 et A. Mendez, *Exped. Aeth.... libri tres* I, 7, RÆSO VIII, p. 74.

(16) Litt. : Et encore j'ai pensé parler en disant ceci.

(17) Ps. XXXIII, 19.

(18) 1 Pet. V, 10.

(19) Ce petit dialogue a des analogues dans d'autres gadlât, par exemple dans le *Gadla Takla Hāymānōt*, édité par C. Conti Rossini, MAL II, 1, 24a, 22 ss.

(20) Ce trait rappelle le surnom « παιδαριόγερων » de saint Macaire le Grand.

(21) Le corps d'un saint ascète était un trésor très convoité, et le danger de vol n'était nullement imaginaire : à comparer par exemple ce qui se raconte de la translocation du corps de saint Macaire au 20 Naḥasê, PO IX, 355-7.

(22) Le nom d' 'Arsēsneyō (*Orsisius*, ou peut-être *Arsenius* comme dans la recension syriaque de la vie de saint Pacôme) semble avoir été ajouté après coup dans le texte. Selon d'autres traditions, ce n'est pas Théodore, mais le moine Petronios qui est désigné par saint Pacôme comme son successeur. Voir la vie de saint Pacôme éditée par J. Bousquet et F. Nau, PO IV, 500.

(23) Des anecdotes semblables se racontent de plusieurs saints ascètes ; cf. R. Basset, *Vie d' 'Abbā Yōhannī*, p. 11, note 5. Aucune nécessité de recourir à une explication psychanalytique comme celle suggérée par K. Schjelderup, *Die Askese*, Berlin 1928, p. 49-50. Ce sont plutôt des illustrations anecdotiques de Matth. X, 37 ; XII, 46-50 ; Luc II, 49, etc. Ce qui n'exclut pas, d'ailleurs, qu'il peut y avoir eu des cas très réels de ce genre dans la vie des anciens ascètes.

(24) Matth. XII, 46-50.

(25) C'est bien une citation de 2 Macc. VII, 27. Mais elle ne prouve pas nécessairement que l'auteur du gadl aurait connu une version éthiopienne des livres des Maccabées. Le mot peut avoir fait partie de l'anecdote qui a servi d'exemple : cf. *Apophthegmata Patrum*, Migne, Patrologia Graeca LXV, 341 : μή οὐκ εἰμι μήτηρ ὑμῶν ; μή οὐκ ἐγὼ ὑμᾶς ἐθήλασα ;

(26) Cf. RP², 40 ; PO IV, 429.

(27) Le texte porte : « cette place était petite, loin du couvent des frères. » Mais nous croyons devoir lire « *nestīla reḥeqt* » = peu éloignée ; cf. RP² 40 : « à environ un stade. »

(28) On peut traduire « le pays de Rōmyā » ou aussi « la ville de Rōmyā », le terme éthiopien *hagar* ayant un sens plutôt large. Déjà dans les anciennes inscriptions éthiopiennes ce terme se trouve avec les deux significations de « ville » et de « pays ». Voir DAE IV, 86. Ce qui mérite d'être relevé, c'est la supposition que les gens de Rōmyā étaient des chrétiens d'une confession qui n'était pas celle des saints.

(29) L'expression « les saints livres » ne signifie pas nécessairement ce que nous avons l'habitude d'appeler « la sainte Ecriture ».

(³⁰) La terre d' 'Azêb ou « du sud » est l'Éthiopie ; l'expression est d'origine biblique ; voir le texte éthiopien de Matth. XII, 42, etc. La « reine du Midi » qui a visité Salomon aurait été une reine d' 'Aksūm.

(³¹) Selon les légendes éthiopiennes, cette promesse aurait été donnée par Jésus à sa Mère, quand la Sainte Famille quittait l'Éthiopie, qu'elle avait visitée après la fuite en Égypte. Les Éthiopiens se sont toujours distingués par une ardente dévotion à la Sainte Vierge.

(³²) « Les apôtres ne sont pas venus chez nous » dit le roi à saint Frumence et son frère dans le livre des traditions de l' 'eçegê Fīlpōs, RAL XXVI, 5 (1918), p. 8. Cf. aussi Mauro da Leonessa, *Santo Stefano Maggiore*, p. 65, 66, 71.

(³³) Cf. Matth., II, 10, etc. Tournure biblique dont notre auteur aime à se servir.

(³⁴) Eth. : leur tābōt. Sur le « tābōt » et la vénération dont on l'entoure, cf. E. Barradas, *Tratado segundo do reino de Tygrê*, cap. 41, RÆSO IV, 263, 4 ; M. d'Almeida, *Historia de Ethiopia* II, 4 et VI, 6, RÆSO V, p. 113 et VI, p. 135 ; J. Ludolph, *Hist. Aeth.* III, 6, nn. 62-79, et *Ad suam Hist. Aeth. comment.*, p. 375-377 ; G. Massaja, *I miei trentacinque anni di missione nell' alta Etiopia*, V, Rome 1925, p. 35, 126-7, 132 ; F. Hylander, *Ett år i tālt*, Stockholm 1936, p. 293-299. Nous avons employé le terme usuel « pierre d'autel », mais il y a beaucoup de tābōtāt qui sont en bois : le proverbe abyssin n. 18 du recueil publié par O. Mondon Vidailhet suppose le bois comme matière ordinaire du tābōt, ce qui répond assez à une pratique très ancienne en Éthiopie : voir RÆSO IV, 264 ; V 113 et VI 135. Comme le missionnaire catholique porte avec lui sa pierre d'autel, ainsi les missionnaires éthiopiens leur tābōt : voir par exemple les *Acta S. Baṣālōta Mikā'ēl et S. 'Anōrēwōs*, CSCO II, XX, p. 66.

(³⁵) « Leurs livres ». Aujourd'hui on admet assez généralement que la version éthiopienne de la Bible a été faite sur un texte grec du type d'Antiochie, soit par les « Neuf Saints », soit par d'autres missionnaires contemporains venus de la Syrie.

(³⁶) *mesla hezabīhōmu* ; réminiscence biblique du texte éthiopien des Actes des Apôtres, XIV, 13.

(³⁷) Le roi 'Ēzānā — le Constantin de l'Eglise éthiopienne — n'a pas laissé de trace dans les traditions de son peuple, selon lesquelles les premiers souverains qui auraient reçu la foi chrétienne sont les deux frères jumeaux 'Abrehā et 'Aṣbeha.

(³⁸) Comme selon le Synaxaire, PO I, 627 et OG 12, 51.

(³⁹) Comme dans le Synaxaire, PO I, 627 et dans la vie de saint Yesḥaq, OG 13, 70. Ordinairement c'est l'archange Gabriel qui se charge des commissions de ce genre — voir aussi la vie d' 'Abbā Yōhannī, p. 20, 21 — mais pour Za Mikā'ēl comme pour saint Takla Hāymānōt c'est l'archange saint Michel.

(⁴⁰) Cf. OG 13, 73.

(⁴¹) Litt. : « ils pleurèrent des pleurs amers ». Chez certains peuples, pleurer à chaudes larmes est obligatoire à l'occasion d'un départ, et surtout à l'occasion d'une arrivée ; voir J. G. Frazer, *Folk-lore in the Old Testament*, II, Londres 1919, p. 82-93. D'ailleurs, dans la littérature copte comme dans celle des Syriens « pleurer des pleurs amers », et « se réjouir d'une grande joie » sont des expressions de cliché qui s'emploient à tout propos et souvent hors de tout propos. Pour cet emploi de l'expression « *bakaya*

bekāya marīra le GA comme aussi l'OG offrent plusieurs exemples ; voir aussi L. Goldschmidt et F. M. Esteves Pereira, *Vida do Abba Daniel do mosteiro de Scetê*, p. 9, l. 156, etc.

(42) « *Bêta qaṣīn* », aussi dans le Synaxaire et dans AP 44, 19 et 45, 10. C'est la partie du palais royal qui est réservée aux gens de service. La traduction « in una casuccia » de Sapeto, *Viaggio*, p. 400, suivie par Mauro da Leonessa, *Santo Stefano Maggiore*, p. 87, n'est pas correcte. Le terme, qui ne se trouve pas dans DL, a été expliqué par Dillmann, *Chrestomathia*, 209a.

(43) Cet épisode se trouve parmi les miracles attribués à saint Yesḥaq Garīmā, OG 23, 346-55 ; voir aussi le Synaxaire au 17. Sanê, PO I, 627 ; Sapeto, *Viaggio*, p. 406, et AP 51, 26-52, 4. A comparer *Ta'amra 'Īyasūs*, PO XIV 787-8 ; E. A. Wallis Budge *Maṣḥafa gadla ḥawāryāt*, Londres 1899, p. 297-300, et dans la littérature rabbinique *Talmud Jeruś.*, *Pea* VII, 3. La source est probablement biblique ; cf. Is. XVII, 11. — Le « gerār » est une espèce d'acacia, cf. J. Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, Londres 1790, II, 294 ; III, 135 et DL 1156 s. v. « *gerat* ».

(44) Le même miracle raconté avec plus de détails dans AP 52, 6-25 ; une variante dans laquelle il s'agit d'un cep de vigne, OG 30, 557-65.

(45) Les Ethiopiens ne connaissent pas de messes basses, et l'usage de l'encens est de rigueur à chaque messe. Les jours de jeûne, qui sont extrêmement nombreux, les messes se célèbrent l'après-midi.

(46) Cf. *Gadla Ṣādqān*, RSE 15, 14-15.

(47) Ce trait est fréquent dans les vies des saints moines ; voir par exemple, PO XIV, 326 ; cf. *Apophthegmata Patrum*, 229 et R. Reitzenstein, *Historia Monachorum und Historia Lausiaca*, Göttingen 1916, p. 56, note 6.

(48) C'est-à-dire après leur départ de Rōmyā et leur arrivée en Ethiopie.

(49) Cf. AP, 44, 27-28.

(50) On peut traduire aussi : du Paradis.

(51) Pour la lampe (les lampes ?), cf. OG 15, 117-8 (là aussi la mention de la lampe est suivie de celle du jeûne pratiqué par les saints) ; 19, 229 ; 21, 292-3 ; 21, 295-22, 303. Dans OG le substantif « *maḥātew* » est employé comme singulier (pour « *māḥtew* » ou « *māḥtōt* »), dans GA la première forme verbale est au pluriel, puis elle est suivie d'une autre forme verbale au singulier !

(52) Cf. RP¹, 27.

(53) Pour l'épisode de la séparation des saints, cf. OG 22, 305 ss. ; AP 45, 15 ss.

(54) Sur Dabra Quanāṣl, voir DAE III, 67-69 ; IV, 1-3, 8, 53.

(55) Il se fixa au nord-est d' 'Aksūm ; la place s'appelle encore aujourd'hui « 'Abbā Panṭalēwōn » ; voir DAE II, 90-94 ; III, 70-71 ; AP 45, 26 ss.

(56) Madarā, à l'est de 'Adwā (Adua). La place s'appelle habituellement du surnom de St. Yesḥaq « 'Abbā Garīmā », ou aussi « 'Endā 'Abbā Garīmā ».

(57) Ṣēdyā doit être le lieu où, pendant la guerre de 1896, le négus Menyelek II avait son campement au 24 et 25 Ter (= 1 et 2 février 1896). Cf. Guèbrè Sellasié, *Chronique du règne de Ménélík II, roi des rois d'Ethiopie, traduite... publiée et annotée par M. de Coppet*, Paris 1932, II, p. 425-26.

(⁵⁸) Gar'ältā est le nom d'un district au sud-est de la ville de 'Adwā.

(⁵⁹) Au nord de 'Adwā. Le couvent s'appelle « Dabra Beḥzā » et le nom de Beḥzā s'étend à toute la région ; voir C. Conti Rossini, *Catalogo dei nomi propri di luogo dell' Etiopia*, Gênes 1894, p. 19a.

(⁶⁰) D'ordinaire on écrit « Yaḥā ». En 1810 ce lieu avait été visité par Henry Salt ; cf. H. Salt, *A Voyage to Abyssinia*, Londres 1814, p. 429-433. La « Deutsche Aksum-Expedition » y a fait des fouilles en 1906 ; voir DAE I, 21 ; II, 78-89 ; III, 72-4 ; IV, 57-61.

(⁶¹) A savoir : par rapport à la ville d' 'Aksūm.

(⁶²) A comparer *Gadla Libānōs*, RSE 31, 22 ss et OG 28, 512 ss.

(⁶³) Litt. : « que, pour son héritage, ce serait un monument... jusqu'au dernier jour ». Il doit s'agir d'un lieu qui, après, fut la propriété du couvent de Dabra Dāmō.

(⁶⁴) A comparer OG 22, 310 ss. Cet épisode est particulièrement riche en réminiscences bibliques.

(⁶⁵) Cet arbre — un « ficus daro » immense — a été remarqué par plusieurs voyageurs qui ont traversé cette région, comme par Salt (*Voyage*, p. 249) en 1810, et en 1830 par Samuel Gobat (*Journal of a three years' residence in Abyssinia*, Londres 1834, p. 53). Il existait encore en 1906 ; cf. DAE I, 22. Dans le GA cet arbre est appelé un « 'awl'e » : ce mot d'ordinaire signifie l'olivier sauvage, et dans les vocabulaires indigènes l'équivalent amharique est « wayrā » ou « wērā ». A noter cependant, que le mot « 'awl'e » en ge'ez, comme son équivalent « wayrā » (wērā) en amharique, s'emploient aussi pour d'autres grands arbres de différentes espèces. Voir DL 790 ; C. Mondon Vidailhet, *La rhétorique éthiopienne*, *Journal Asiatique* 1907, p. 315 ; et H. Brauner-Plazikowski, *Glossar*, p. 61.

(⁶⁶) Cf. Matth. XXI, 10 ; Apoc. VII, 13-14.

(⁶⁷) Cf. Matth. XXI, 11.

(⁶⁸) A corriger : *waḥaywa*.

(⁶⁹) Pour « 'enqua bāḥrey » voir C. Bezold, *Kebra Nagašt*, p. XXXIa.

(⁷⁰) Mentionné DAE I, 22.

(⁷¹) « The mountain of Devra Damo appears to be completely scarped on every side », H. Salt, *Voyage*, p. 249, qui donne aussi une esquisse de la montagne. Ce genre de montagnes est caractéristique pour certaines parties de l'Ethiopie ; voir Arnauld d'Abbadie, *Douze ans dans la Haute Ethiopie*, I, Paris 1868, p. 87-8.

(⁷²) Le texte porte « tayāṭrōn », c'est-à-dire le grec *θέατρον* = montagne dont on jouit d'une large vue.

(⁷³) Encore le même terme « tayāṭrōn ».

(⁷⁴) Lieu de rotation ?

(⁷⁵) Montagne où l'eau coule ?

(⁷⁶) Le texte fait supposer que le *Gadla 'Aragāwī* a été composé dans le couvent même de Dabra Dāmō.

(⁷⁷) La « manṣaf » est un tapis, ou une peau, qu'on porte après les dignitaires ecclésiastiques partout où ils vont, pour qu'ils puissent s'y asseoir quand ils s'arrêtent.

(78) On montre un souvenir semblable laissé par saint Salāmā à Ba'āta Bāryā ; C. Conti Rossini, *Liber Axumae*, CSCO II, VIII, p. 6, 19-21.

(79) La mention anticipée du fameux câble qui sert pour monter au sommet de Dabra Dāmō (voir plus bas, note 134) revient à plusieurs reprises dans cette partie du récit.

(80) Comme on le raconte par exemple des Šādqān, RSE 14, 23.

(81) La dernière phrase est en prose rimée.

(82) « On ne m'a pas donné des ailes d'aigle », cf. Prov. XXIII, 5 ; Is. XL, 31 — « ni une nuée, comme celle des apôtres » ; cf. le Synaxaire éthiopien au 21. Sanē, PO I, 646, et le *Liber de transitu Virginis Mariae*, édité par M. Chaîne, CSCO I, VII, 30, 28-29, etc. A comparer : Is. XIX, 1.

(83) Dans d'autres légendes, qui se sont formées autour des Neuf Saints, et notamment OG 15, 123-21, 284, un serpent monstrueux est tué par les saints. Dans la légende publiée par E. Littmann, *Bibl. Abess.* I, ce serpent est identifié avec le roi-serpent 'Arwē des temps fabuleux. Certains auteurs, comme Mauro da Leonessa, *Santo Stefano Maggiore*, p. 90, ont pensé à un symbole du paganisme, ce qui en soi est parfaitement possible. Mais d'autre part le serpent énorme, qui parle en langage humain, se retrouve déjà dans les contes de l'Égypte ancienne, par exemple dans le « Conte du Naufragé » ; cf. A. Erman, *Die Literatur der Aegypter*, Leipzig 1923, p. 59, et voir E. Littmann, *Bibl. Abess.* I, p. 17-31. Le serpent figure aussi dans d'autres légendes monastiques de l'Éthiopie, par exemple dans celle de saint 'Īyasūs Mō'a et de la fondation du couvent Dabra 'Egz'abeḥēr de Ḥayq.

(84) Dans les légendes éthiopiennes, les miracles et les apparitions arrivent avec une certaine préférence « à la troisième heure du jour ». Faudrait-il penser à une influence biblique : Act. AP. II, 15 ?

(85) Cf. Ps. XXII, 1 ; Eccl. VI, 2.

(86) Cf. 4 Rois, II, 10-12.

(87) Cf. *Apocalypsis seu Visio Mariae Virginis*, CSCO I, VII, 70, 28-30.

(88) Le couvent, qui est ordinairement appelé du nom de « Dabra Hālēlūyā » ou « Dabra Hālēlō », n'est pas le même que Dabra Dāmō. Sur cet autre couvent, appartenant aux moines de la congrégation de St. 'Ēwōšātēwōs, cf. P. Paez, *Historia de Ethiopia* II, 20, RÆSO II, p. 585-6 ; E. Barradas, *Tratado segundo*, cap. 37, RÆSO IV, p. 245-254. Cependant nous voyons AP 44, 17-18 que le couvent fondé par saint Za Mikā'ēl 'Aragāwī était aussi parfois appelé « Dabra Hālēlūyā ».

(89) A comparer *Gadla Šādqān*, RSE 15, 26-7 ; AP 47, 32.

(90) La même idée se rencontre dans la littérature rabbinique ; voir D. Hartmann, *Das Buch Ruth in der Midrasch-Literatur*, Leipzig 1901, p. 48.

(91) Cf. AP. 49, 1.

(92) Le texte est rimé ; on dirait une citation poétique intercalée dans le discours.

(93) Encore rimé : en même temps réminiscence biblique ; cf. Ps. CXXXI, 14.

(94) Le pain dont on fait usage pour le saint sacrifice, doit être tout récent ; cf. G. Massaja, *I miei trentocinque anni* I, Rome 1921, p. 143, note.

(95) La même chose est racontée de beaucoup de saints prêtres en Éthiopie, entre autres de saint Takla Hāymānōt, de saint Fīlpōs, de saint Sāmū'ēl de Wādebā.

Luis de Urreta, *Historia de la sagrada orden de Predicadores*, p. 175-7, a pris la peine de recueillir un certain nombre de traits identiques ou semblables de la vie des saints de l'Eglise grecque et latine. Quand Mgr de Jacobis, en 1843, séjournait au couvent d' 'Abbā Garīmā, à Madarā, les moines lui montrèrent un de ces calices qu'on disait descendu du ciel : cf. Abba Tékla-Haïmanot, *Abouna Yacob*, Paris 1914, p. 50.

(⁹⁶) Samuel Gobat, et, après lui, Justin de Jacobis ont trouvé encore au 19^{me} siècle au Dabra Dāmō des moines qui vivaient dans des grottes à l'imitation de saint Za Mikā'él, et jouissaient d'une grande réputation de sainteté.

(⁹⁷) Les mots « à savoir Mātyās » ont l'air d'être ajoutés après coup dans le texte.

(⁹⁸) A composer le texte éthiopien de Luc, III, 14.

(⁹⁹) Is. IX, 1.

(¹⁰⁰) Voir le texte éth. de Matth. III, 7.

(¹⁰¹) Saint Salāmā, dit « *Kasāilē Brehān* » c'est-à-dire « celui qui a découvert la lumière », jouit d'une grande vénération comme fondateur et premier chef de l'Eglise éthiopienne. Beaucoup d'auteurs anciens et modernes ont admis son identité avec saint Frumence, consacré évêque pour l'Ethiopie par saint Athanase en 328 ou peu après. Le Synaxaire éthiopien aussi, qui date du 14^{me} siècle, admet l'identité d' « 'Abbā Salāmā » et de saint Frumence, dont il a éthiopiisé le nom en « Ferēmenātōs ».

(¹⁰²) Voir RP², 35.

(¹⁰³) Comparer RP², 36.

(¹⁰⁴) Cf. Matth. VIII, 13.

(¹⁰⁵) Même histoire avec plus de détails, AP 52, 27 ss, où le roi s'adresse à saint Panṭalēwōn.

(¹⁰⁶) Patriarche d'Alexandrie ; cf. AP 52, 29-30.

(¹⁰⁷) L'épisode des révoltés du Būr ; cf. *Gadla Šādqān*, RSE 13, 15 ss.

(¹⁰⁸) Voir DAE I, 23, 53 ; II, 60. — Une variation postérieure rattache cet épisode à l'expédition même de Kālēb en Arabie.

(¹⁰⁹) Le nom « Sōbā » de notre texte doit être une corruption de Sābā.

(¹¹⁰) Le terme « 'alāwī » n'implique pas nécessairement que d'après l'auteur de notre gadl, le roi Fīnḥas était un chrétien apostat. C'est pourquoi nous avons rendu « 'alāwē Krestōs » par « adversaire du Christ ». Cf. AP 55, 10 ; A. Moberg, *Book of the Himyarites*, 41, 7-8. A comparer aussi le *Weddāsē Māryām* V, 10, éd. K. Fries, Leipzig 1892, p. 44-45.

(¹¹¹) Le texte porte « 'albāsa 'askēmā ».

(¹¹²) Conjecture. Le texte porte : « et il s'assit sur son règne » !

(¹¹³) Cf. DAE IV, 48-49.

(¹¹⁴) Même nombre dans AP 43, 30 ; OG 33, 662 : vingt-cinq.

(¹¹⁵) Les années « de leur vie », c'est-à-dire de leur règne, comme par exemple dans la biographie du patriarche Théodose, PO I, 689, « *mawā'la ḥeywātū* » sont les jours de son patriarcat.

(¹¹⁶) Cette chronologie est impossible, comme nous avons dit dans notre introduction. En réalité Kālēb et son successeur, que les traditions éthiopiennes appellent Gabra Masqal, appartiennent au 6^{me} siècle.

(¹¹⁷) Matth. V, 14-15.

(¹¹⁸) Selon la tradition éthiopienne, consignée dans le Kebra Nagast, la lignée des rois d'Éthiopie descend d'un fils du roi Salomon et de la reine d'Azéb.

(¹¹⁹) Litt. : « il fit circuler celui qui circule », c'est-à-dire il envoya des crieurs publics pour annoncer sa volonté à ses sujets.

(¹²⁰) En 1906, la Deutsche Aksum-Expedition a pu visiter le couvent de Dabra Dāmō. Elle a fait de nombreuses photographies et un bon nombre de dessins de l'église et de plusieurs de ses détails. Voir en particulier DAE II, 168-174, comme aussi Tafel XXIV et XXV.

(¹²¹) Pour les différentes formes des croix éthiopiennes voir DAE III, 104, 105, comme aussi Tafel X et XI.

(¹²²) A comparer les reproductions de DAE III, 99.

(¹²³) Cf. DAE II, Tafel XXIV D et E ; III, 83 ; III, Tafel III, Abb. 149.

(¹²⁴) Il était d'usage que les rois à des occasions pareilles dotaient les églises fondées par eux des livres et des objets sacrés nécessaires à l'exercice du culte. Pour un exemple du 18^{me} siècle voir I. Guidi, *Il racconto di Nārgā*, RAL, XIV, 9-10 (1905).

(¹²⁵) Cf. *Gadla Lībānōs*, RSE 28, 26 et 32, 17.

(¹²⁶) *Mêrôn* = gr. μύρον.

(¹²⁷) Quand le roi honore la consécration d'une église par sa présence, c'est lui qui dépose le tībōt dans la nouvelle église ; cf. E. Barradas, *Tratado segundo*, cap. 41, RÆSO IV, p. 264.

(¹²⁸) C'est-à-dire dédié à Tous les Saints ; voir l'Introduction p. 31, note 2. Chaque tībōt est consacré à un ou plusieurs saints, dont il porte le nom ; cf. Barradas, l. c.

(¹²⁹) Le fondateur d'une église tient à y déposer un tībōt qui ne soit pas de propriété privée du prêtre desservant, parce qu'un tel tībōt doit rester sur place.

(¹³⁰) Voir la note 95.

(¹³¹) C'est-à-dire une promesse.

(¹³²) Texte rimé, qui semble être une citation.

(¹³³) C'est-à-dire des saints confesseurs.

(¹³⁴) Le câble qui sert pour monter au couvent de Dabra Dāmō est mentionné en 1832 par Gobat et en 1843 dans la vie de Mgr de Jacobis, par Abba Tékla-Haïmanot. Il fonctionnait encore en 1906 lors de la visite de la Deutsche Aksum-Expedition. Voir DAE I, 22 ; II, 168-169 (avec photographies). Le même système d'accès existait, et existe probablement encore aujourd'hui dans d'autres couvents, notamment en Egypte, cf. F. M. Esteves Pereira, *Vida de S. Paulo de Thebas*, Lisbonne 1893, p. 40-41 ; G. Massaja, *I miei trentacinque anni*, II, Rome 1922, p. 20 (avec gravure), etc.

(¹³⁵) Cette espèce de baptême administré aux candidats à la vie monastique en Éthiopie, avant la prise d'habit, est mentionnée aussi par le p. P. Paez, *Historia de Ethiopia* II, 18, RÆSO II, p. 527.

(¹³⁶) « Māya Merqāy » signifie « l'eau de l'endroit de la purification » ; identique avec le Māi Nahāyū' de DAE I 22 ?

(¹³⁷) Déjà les moines de l'Égypte s'occupaient à écrire, comme on le voit par exemple dans les notices biographiques consacrées à Evagrius Ponticus dans l'Histoire

Lausique. Pour la règle de saint Pacôme, cf. RP¹, 27. Saint Za Mīkā'ēl 'Aragāwī qui est censé être disciple de saint Pacôme aurait introduit l'art d'écrire en Ethiopie, cf. GA 74, 5, mais, en réalité, l'écriture éthiopienne existait avant l'arrivée des Neuf Saints dans le Tigré puisque nous la rencontrons déjà sur les monuments du roi 'Ēzānā.

(¹³⁸) Voir RP¹, 26 et 27 ; *Vie du bienheureux Pacôme*, PO IV, 429.

(¹³⁹) Gen. XXIII, 4 ; I Pet. II, 11.

(¹⁴⁰) Cf. Col. I, 5.

(¹⁴¹) Voir le texte éth. de Matth. XI, 29.

(¹⁴²) Le texte est en désordre et nous avons dû transposer les mots « de ses disciples Mātyās et Yōsēf », qui ont l'air d'une glose.

(¹⁴³) Le nom et la figure de ce Pierre ont été empruntés aux biographies de saint Pacôme.

(¹⁴⁴) Le mot *hamēlat*, qu'on rencontre déjà dans les textes bibliques, n'est autre chose que le grec ἡ μελωτή (avec l'article) ; voir DL 71.

(¹⁴⁵) Cf. RP¹, 27 ; RP², 40. A comparer notre Codex Juris Canonici, 1230, § 5.

(¹⁴⁶) Sur saint Yārēd voir la note 8. Ses « mélodies d'alléluja » sont les trois tons — *ge'ez*, *'ārārāy* et *'ezel* — de la musique ecclésiastique des Ethiopiens, dont l'invention lui est attribuée. Cette musique lui avait été révélée par les « 24 prêtres du Ciel » c'est-à-dire par les 24 Vieillards de l'Apocalypse, qui chantent leur alléluja devant le trône céleste, cf. Apoc. XIX.

(¹⁴⁷) A 'Aksūm on montre encore une « colonne du chantre Yārēd ». DAE II, 64, 65.

(¹⁴⁸) AY, p. 9-10. Une peinture murale de R. van Bergen dans le cloître du couvent des Dominicains de Zwolle en Hollande représente cette scène de la vie de saint Yārēd ; c'est probablement la seule représentation de ce saint éthiopien qui existe en Europe.

(¹⁴⁹) C'est-à-dire de l'Ethiopie ; voir note 30.

(¹⁵⁰) Cf. AY, p. 11.

(¹⁵¹) Le gadl de saint Yārēd aussi mentionne ses relations avec le couvent de Dabra Dāmō ; cf. AY, p. 29.

(¹⁵²) Ces paroles de Yārēd contiennent une allusion au texte éth. de Gen. XLIII, 27.

(¹⁵³) Jo, VI, 44.

(¹⁵⁴) Strophe rimée de trois vers ; probablement une citation.

(¹⁵⁵) Cf. *Vie du bienheureux Pacôme*, PO IV, 426, 443.

(¹⁵⁶) PO IV, 429.

(¹⁵⁷) Voir les notes 137 et 138.

(¹⁵⁸) La mesure « *mašellas* » dont nous ignorons le contenu exact, était le tiers d'une « *gabatā* ». Nous la trouvons mentionnée comme mesure de capacité dans le *Liber Axumae*, édité par C. Conti Rossini, CSCO II, VIII, p. 8 et ss.

(¹⁵⁹) A comparer RP¹, 24.

(¹⁶⁰) Cf. PO IV, 430.

(¹⁶¹) Sur le « *kīdān* » voir l'Introduction, p. 16.

(162) Cette formule, qui est développée dans ce qui suit, est d'une tournure fort répandue. Elle possède des analogies tant dans les vies des saints coptes — par exemple dans la vie de saint Jean Khamé, PO XIV, 329 — comme aussi dans l'antienne des I^{res} vêpres de la fête de saint Dominique dans le bréviaire des Frères Prêcheurs.

(163) A comparer le « salām » en l'honneur du martyr saint Galāwdēwōs, PO I, 582.

(164) Cf. 1 Cor. II, 9 et PO I, 586.

(165) Cf. Apoc. XX, 5. On pourrait traduire aussi « au repas précédent », c'est-à-dire au festin de 1000 ans qui précède le repos éternel. Cette promesse à allure nettement millénariste se trouve aussi dans d'autres kīdānāt, par exemple dans le kīdān accordé à saint Yārēd, AY p. 22 et p. 30, et dans celui de saint Yōḥannī de Dabra 'Ašā, R. Basset, *Vie d'Abbā Yōḥannī*, p. 24.

(166) *Marṭūl* = μαρτύριον. L'auteur oublie que saint Za Mīkā'el n'a pas été enterré.

(167) Ceci est un petit détail très caractéristique pour l'Ethiopie où de tout temps les chefs de tribu et les dynastes locaux ont été souvent en guerre contre celui qui, nominalement, était leur suzerain.

(168) Pour Hénoc, cf. Gen. V, 24 ; pour Elie 4 Rois II, 11. A comparer aussi la *Vie d'Abbā Yōḥannī*, p. 20-22.

(169) Les Ethiopiens attachent une suprême importance à avoir leur sépulture près du tombeau d'un saint ; voir G. Massaja, *I miei trentacinque anni*, IX, Rome 1928, p. 141.

(170) « Devant mon Père qui est aux cieux » dit une variante, GGA¹, p. 30, note e.

(171) « Les moines, mes enfants » litt. : mes saints enfants.

(172) Il doit y avoir une lacune dans le texte : les paroles qui suivent sont des paroles du Seigneur. Nous avons suivi la variante donnée GGA¹, p. 30, note h.

(173) Litt. : « ces saints ».

(174) Prendre de la poussière du tombeau d'un saint est un usage très commun en Ethiopie qui a ses parallèles ailleurs.

(175) C'est-à-dire le baiser rituel de paix.

(176) Voir la note 84.

(177) Les moines de Dabra Dāmō assuraient en 1832 à Samuel Gobat, que le saint est toujours vivant dans sa grotte et qu'il ne laisse pas de leur apparaître de temps à autre ; cf. S. Gobat, *Journal*, p. 316-7.

(178) Cf. RP³, 42. D'après l'usage qui a prévalu parmi les Ethiopiens la principale commémoraison (« *tazkār* ») se fait quarante jours après la mort. Mais autrefois elle se faisait le trentième jour : voir *Fetha Nagašt*, cap. 22, éd. I. Guidi, Rome 1897, p. 124 a.

(179) Mār = seigneur. Ce titre pour désigner les saints chrétiens est d'origine syriaque, mais il a passé en arabe et depuis le 15^{me} siècle on le trouve aussi en éthiopien.

(180) En supposant une petite faute de copiste on pourrait lire « qu'on l'avait forcé de leur raconter », etc.

(¹⁸¹) « Sept fois plus brillante que le soleil » ; voir aussi Gadla Šādqān, RSE 19, 16. La source est biblique : cf. Is. XXX, 26.

(¹⁸²) Cf. Ez. IX, 4 ; Apoc. VII, 3, etc.

(¹⁸³) Les noms des élus sont écrits dans le ciel : Luc X, 20 ; Heb. XII, 23. Une grande colonne au paradis qui contient ces noms est mentionnée dans l'Apocalypse de la Sainte Vierge. Cf. M. Chaîne, *Apocalypsis seu Visio Mariae Virginis*, CSCO I, VII, p. 60-61.

(¹⁸⁴) Attitude de respect, qu'on prend par exemple dans les églises. Le roi même prend cette attitude à l'occasion ; cf. *Kebra Nagast*, cap. 87, éd. Bezold, p. 113a, 20.

(¹⁸⁵) La liste des possessions que Gabra Masqal aurait attribuées à la communauté de Dabra Dāmō dans cette occasion, a été conservée aussi dans le *Liber Axumae*, édité par C. Conti Rossini, CSCO II, VIII, p. 19-20 (doc. numéro 4). Ce document a été copié sur un exemplaire du GA, ce qui résulte avec certitude des passages qui servent d'introduction et de conclusion. Mais l'énumération des lieux est considérablement plus étendue. Ce qui veut dire que ce texte est plus jeune que celui du GA édité par Guidi, et qu'on n'a pas hésité à ranger des acquisitions postérieures du couvent de Dabra Dāmō parmi les donations attribuées au roi Gabra Masqal. D'un autre côté, il y a aussi une perte à enregistrer. Le document d' 'Aksūm ne mentionne plus le nom de Barāhtō. Il faut remarquer en outre que la liste des territoires telle qu'elle existe dans le GA est assez embrouillée. Elle revient deux fois sur les possessions dans le Gelō de Makadā. Il semble qu'il y ait une lacune après ce nom, là où il se rencontre pour la première fois (88, 10), car ce qui précède est à l'accusatif (dépendant de « wahabkū ») et ce qui suit est au nominatif.

(¹⁸⁶) Doc. d' 'Aksūm : *Makedā*.

(¹⁸⁷) Doc. d' 'Aksūm : *six*.

(¹⁸⁸) Conti Rossini : *pays*. Voir la note 28.

(¹⁸⁹) Doc. d' 'Aksūm : *Maṭarā*.

(¹⁹⁰) Conti Rossini : *Ḥāgava Šyot*.

(¹⁹¹) Doc. d' 'Aksūm : *Ḥam*.

(¹⁹²) Conti Rossini : *en Dā'arakā*.

(¹⁹³) Doc. d' 'Aksūm : *Yeḥa*.

(¹⁹⁴) A comparer l'expression « gebra hagar zabēta negūs », *Liber Axumae*, p. 7, 15.

(¹⁹⁵) Même excommunication dans beaucoup d'autres documents semblables du *Liber Axumae*.

(¹⁹⁶) « qāla nagāšī », litt. : « voix du roi ». Sur cet officier voir J. Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, VIII, p. 32, 54, etc. Sur le terme « nagāšī », J. Ludolph, *Ad suam Hist. Aeth. comm.*, p. 223 ; C. Conti Rossini, *Storia d'Etiopia* I, p. 109-110.

(¹⁹⁷) Même précaution *Liber Axumae*, p. 74, 19-20.

(¹⁹⁸) Distique rimé. A comparer OG 29, 543-4.

(¹⁹⁹) Formule de cliché ; cf. GA 62, 1 ; PO IV, 490 ; *Gadla Takla Hāymānōt*, 28a, 14-15, etc.

(²⁰⁰) Contrairement à l'habitude de saint Za Mikā'el, qui priait seul dans sa caverne.

(²⁰¹) Cf. RP², 28 et 29.

(²⁰²) A comparer RP², 35. Ce précepte a passé presque sous la même forme dans une règle très répandue dans notre église latine, celle qui est connue sous le nom de saint Augustin.

(²⁰³) Aucune mention de ce saint Mātyās au 8 Tāḥsās, ni dans le calendrier publié par Ludolph dans son commentaire à l'histoire de l'Ethiopie, ni dans les textes des Synaxaires publiés et traduits par S. Grébaut dans le quinzième volume de la PO.

(²⁰⁴) Anciennement les supérieurs des couvents étaient désignés par leurs prédécesseurs ou élus par la communauté des moines. Mais peu à peu le droit de nomination a été usurpé par les chefs et les gouverneurs, tandis que le négus se réservait de nommer les abbés des monastères importants. Voir C. Conti Rossini, *Fonti storiche etiopiche per il secolo XIX*, I, RAL XXV, 5 (1916), p. 23.

(²⁰⁵) Ce saint ne saurait être identifié avec 'Abbā Yōḥannī de Dabra 'Āsā, dont la vie a été publiée avec traduction française par René Basset. Et c'est cette même vie qui se trouve dans le ms. « Add. 16.230 » du Musée britannique (voir le catalogue de Dillmann, p. 51a, note a). La notice de C. Conti Rossini dans le 5^{me} chapitre de ses *Note per la storia letteraria abissina* s. v. « Gadla Yōḥannī », p. 63, est à corriger.

(²⁰⁶) Le cinquième, d'après une autre tradition ; voir C. Conti Rossini, *Fonti storiche*, p. 12.

(²⁰⁷) Cet 'Īyasūs Mō'a, supérieur du couvent de St-Etienne sur l'île de Ḥayq, figure dans la biographie du célèbre 'Abbā Takla Hāymānōt, dont il aurait été le père spirituel. La recension la plus répandue du Gadla Takla H. — dite celle « de Dabra Lībānōs — suppose aussi que ce 'Īyasūs Mō'a avait été disciple d' 'Abbā Yōḥannī de Dabra Dāmō. Mais contrairement à ce qui est suggéré GA 92, 7 ss, il n'aurait reçu l' 'askēmā qu'ensemble avec le qōb'e beaucoup plus tard, dans son couvent de Ḥayq.

(²⁰⁸) Saint Takla Hāymānōt est le plus célèbre des saints moines de l'Eglise éthiopienne. Sa biographie, qui existe non seulement en éthiopien, mais aussi en arabe, a été reproduite dès le 17^{me} siècle en espagnol par L. de Urreta, *Historia de la sagrada orden de Predicadores*, p. 129-164, et deux fois en portugais (P. Paez, *Historia de Ethiopia* II, 19, RÆSO II, p. 537-577 et E. d'Almeida, *Historia de Ethiopia* II, 16, RÆSO V, p. 171-187). Depuis elle a été éditée avec traduction italienne par C. Conti Rossini, MAL II, 1 (Rome 1896) d'après le ms 136 de la Bibliothèque Nationale de Paris. Les mss arabes et éthiopiens de la vie du saint se trouvent indiqués aux pp. 4-5 de la préface de cette édition. Le ms. utilisé par Conti Rossini est le seul connu de la recension dite « de Wāldēbā » ; les autres représentent la « recension de Dabra Lībānōs ». L'article consacré à saint T. H. dans le Synaxaire au 24. Naḥasē, a été publié par G. Sapeto, *Viaggio*, p. 429-437 (avec traduction italienne), puis par A. Dillmann dans la *Chrestomathie*, p. 36-39 (avec le salām qui commence : « Salām 'ebel 'enbala 'armemō ») et finalement par I. Guidi (avec traduction française de S. Grébaut), PO IX, 377-383, 474-6. Les salām et malk'e de ce saint se trouvent dans le Répertoire de M. Chaîne, aux numéros 53, 58, 106, 211, 235, 256 et 261.

(²⁰⁹) « Il portait des vêtements de soldat. » C'est une glose qui veut suggérer que saint T. H. pour sa première formation à la vie monacale, aurait été redevable au

couvent de Dabra Dāmō. Mais d'après ses biographies, il avait déjà commencé la vie monastique, longtemps avant, sous 'Īyasūs Mō'a.

(²¹⁰) Les deux rédactions du *Gadla Takla H.* sont d'accord pour affirmer que ce saint a reçu l'askēmā et le qōb'e au couvent de Dabra Dāmō, ce qui est possible, même s'il était déjà moine avant d'y venir. Au fond ni l'askēmā ni le qōb'e sont considérés comme des parties essentielles de l'habit monacal. Le qōb'e » est une espèce de couvre-chef spécial : le mot et la chose semblent être d'origine syrienne. On prenait parfois l'habit dans un monastère, et le qōb'e dans un autre : cela donnait le droit de pouvoir opter entre les deux. Voir P. Paez, *Historia de Ethiopia*, II, 18, RÆSO II, p. 529.

(²¹¹) A Dabra Dāmō on montre encore la grotte qu'il a habitée ; DAE I, 22.

(²¹²) Selon le *Gadla Takla H.*, saint 'Īyasūs Mō'a lui-même aurait reçu à cette occasion l'askēma et le qōb'e des mains de son illustre disciple.

(²¹³) Cf. Ps. LXXIX, 12 et *Gadla Takla Hāymānōt*, 14a, 1-2.

(²¹⁴) Pour la construction grammaticale, voir A. Dillmann, *Grammatik der äthiopischen Sprache. Zweite Auflage von Dr. Carl Bezold*, Leipzig 1899, p. 433.

(²¹⁵) Peut-être celui qui est mentionné avec un salām, PO I, 617, note 1.

(²¹⁶) A comparer *Gadla Takla H.* 13b, 32-14a, 18.

(²¹⁷) Litt. : « qui a accouplé sa fête avec lui ». Voir l'Introduction, p. 18.

(²¹⁸) Voir note 133.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	7
Traduction	35
Notes	69

Classics